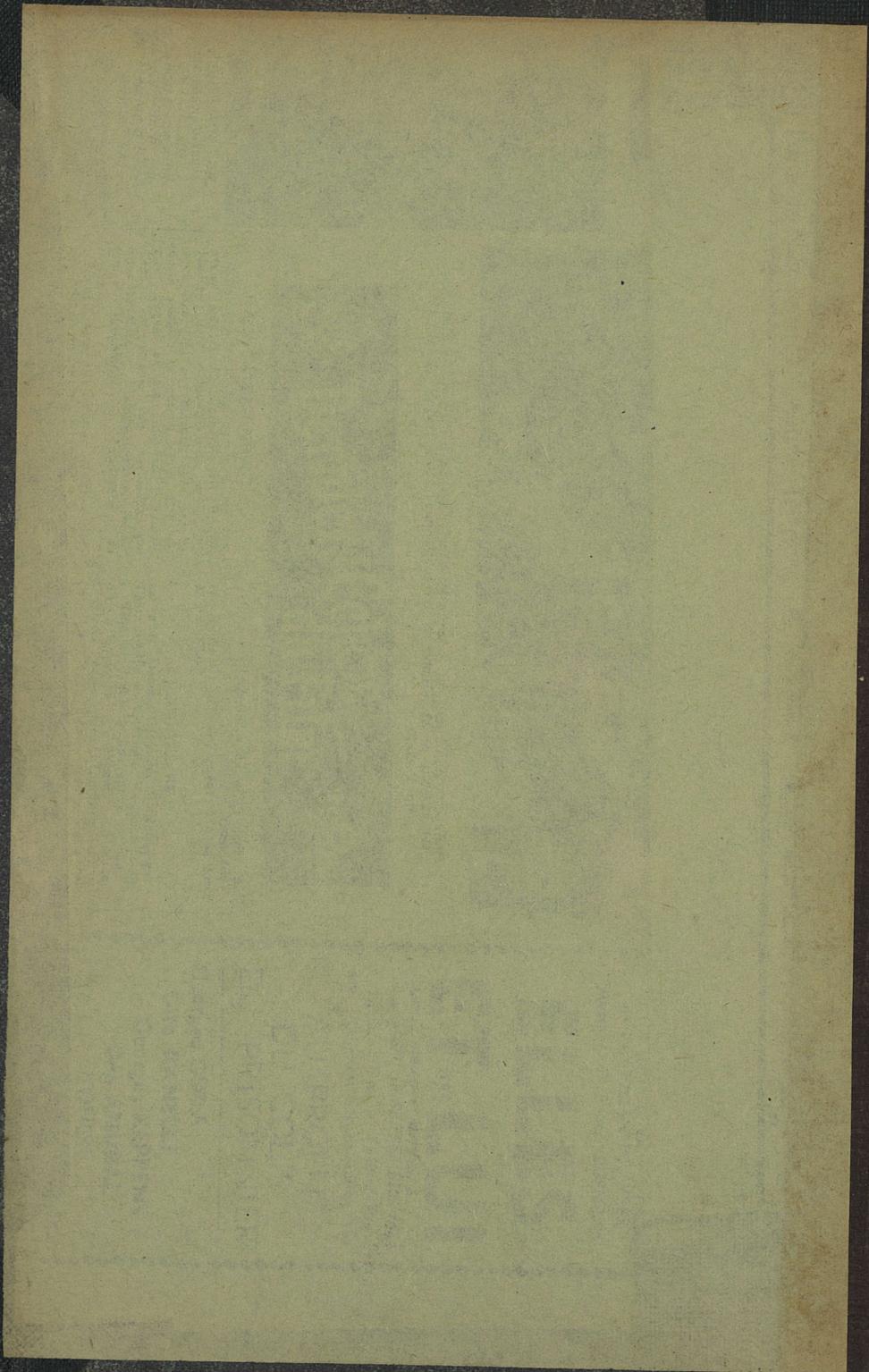
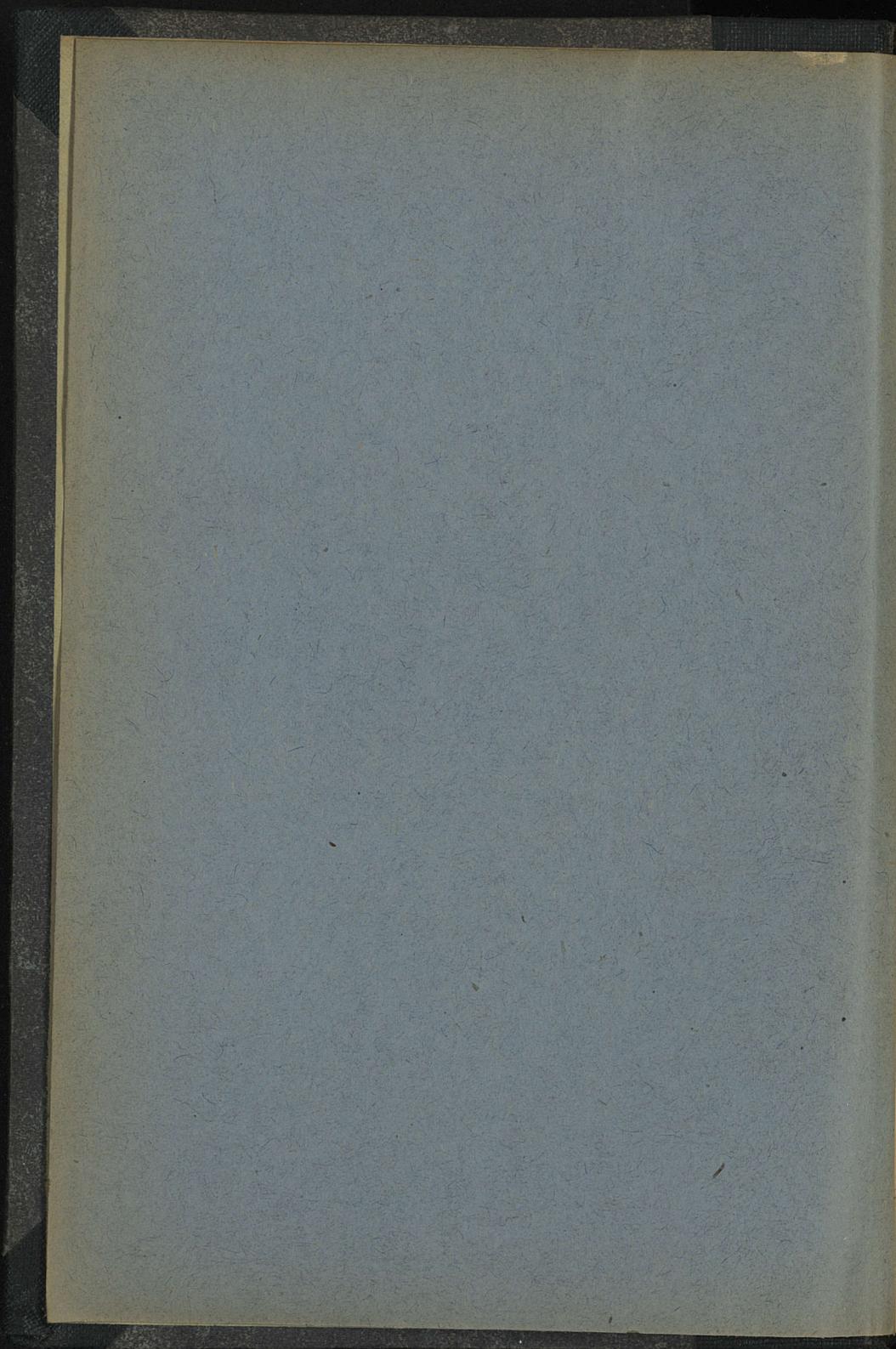


417423B



17446.



PÉRICLÈS



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la N. R. F.

LA VIE D'EURIPIDE.

Chez d'autres éditeurs.

ESCHYLE (Rieder).

LA TRADITION DES COMIQUES ANCIENS EN FRANCE JUSQU'À
MOLIÈRE (Droz).

THOMAS MORE (Renaissance du Livre).

STÉRILITÉS MYSTÉRIEUSES ET NAISSANCES MALÉFIQUES DANS
L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE (Droz).

Éditions : L'UTOPIE DE THOMAS MORE (Droz).

DOUZE LETTRES D'ÉRASME (Droz).

417.423 B

MARIE DELCOURT

PÉRICLÈS

19416.

nrf



GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

sixième édition

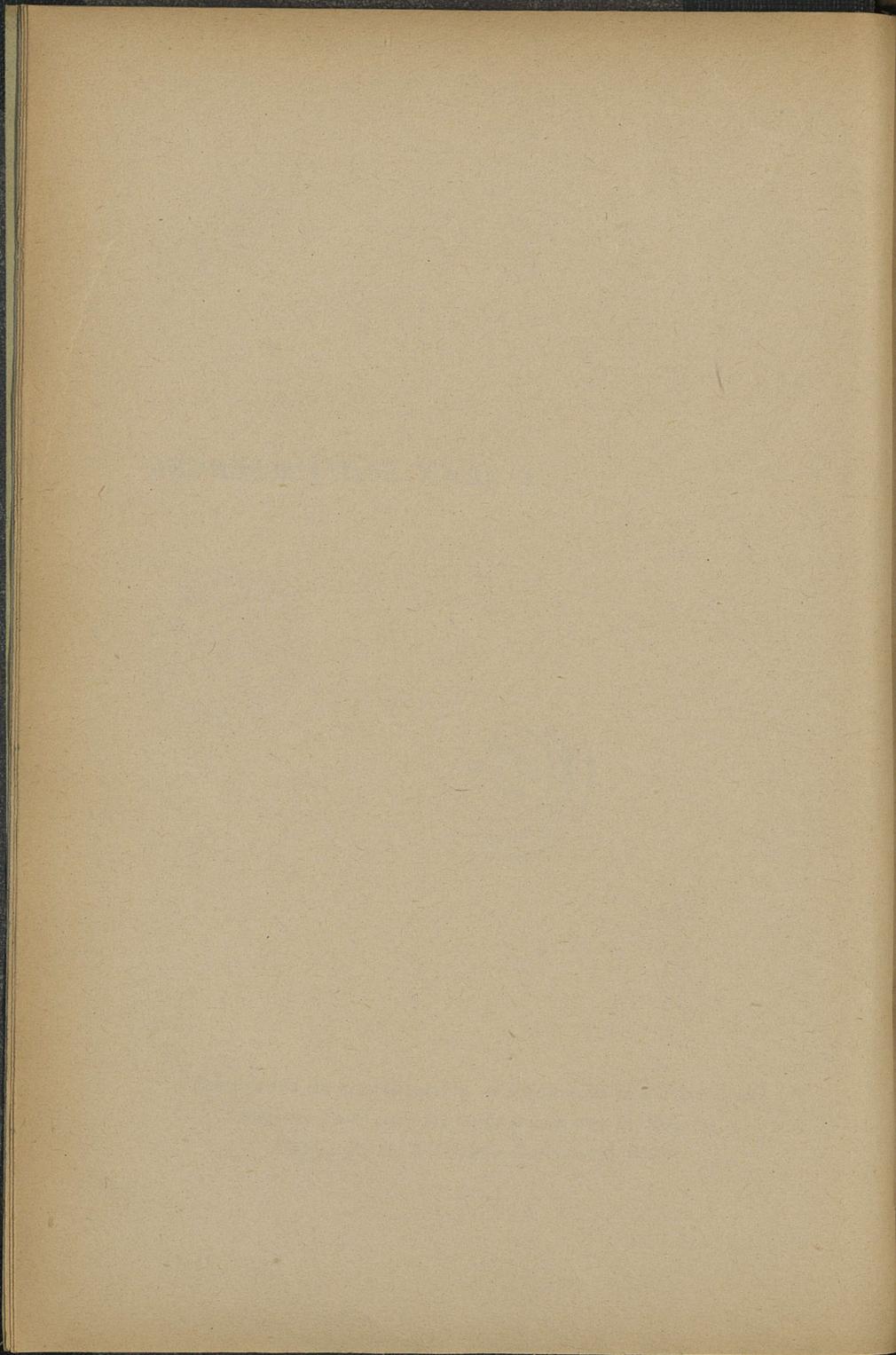




*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.*

A JEAN SCHLUMBERGER





Tout événement du passé est difficile à connaître et, plus on remonte haut, plus les difficultés sont grandes. Les *pièces authentiques* relatives à l'ancienne Grèce sont rares. Ce sont des monnaies, des monuments, des inscriptions gravées sur pierre. Ces dernières sont relativement bien conservées, le hasard ayant doté le pays de marbres d'une résistance exceptionnelle. Cependant, presque toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous sont gravement mutilées. Chacune d'elles, considérée comme source, a une valeur supérieure à tout autre document ; toutefois, étant donné leurs altérations matérielles et leur petit nombre, elles ne peuvent guère que compléter ce que nous savons par ailleurs. Parmi celles qui sont utilisées ci-dessous, les plus instructives sont celles qui nous apportent des renseignements relatifs au tribut et aux constructions.

Dès qu'on veut interpréter un *document écrit*, on rencontre des problèmes de plusieurs ordres.

I. Les manuscrits sur lesquels se fondent nos éditions sont rarement plus anciens que le XI^e ou le XII^e siècle (sauf les papyrus, qui sont en revanche plus mutilés). Ce sont des copies de copies, criblées de fautes et d'interpolations. Par malheur, les chiffres sont justement la partie la plus exposée aux inexactitudes. Le plus souvent, fautes et interpolations sont malaisément décelables. Et les historiens sont tentés d'en supposer là où un renseignement leur paraît invraisemblable. En d'autres termes, ils corrigent le document pour le mettre en rapport avec l'idée qu'eux-mêmes se font des faits. Au XIX^e siècle, les philologues récrivaient des passages entiers, pour les accorder avec leur esthétique ou avec leurs doctrines personnelles. Ils sont devenus aujourd'hui plus prudents et les historiens avec eux.

II. Les historiens grecs se sont trouvés devant des traditions très complexes où les faits authentiques étaient mêlés à des éléments légendaires. Un Hérodote raconte le tout sur le même ton. Il est souvent très malaisé de faire le départ entre le thème fabuleux et l'événement historique ; la plus mauvaise méthode est certainement celle qui consiste à garder ce qui paraît explicable, quitte à rejeter le reste : c'est elle qui a trié arbitrairement les éléments de la légende récente mais très bigarrée d'Alexandre le Grand. Il faut être en garde aussi contre la tendance générale chez les Grecs, mais étrangère aux Latins, de rationaliser les détails religieux qu'ils ne comprennent plus. Par exemple, en présence du renseignement donné par Plutarque sur les expositions d'enfants débiles à Sparte, trois attitudes sont possibles : admettre le fait et la

justification que Plutarque en propose, c'est-à-dire un souci d'eugénique — admettre la justification, mais déclarer la chose impossible et l'interpréter en disant que les enfants étaient non tués, mais relégués dans une classe inférieure (Curtius) — enfin, partir du fait, y reconnaître une excommunication d'enfants difformes et maléfiques telle que tous les peuples primitifs la pratiquent, et, par conséquent, rejeter l'explication rationalisée de Plutarque.

III. Il est difficile, en lisant les écrits des Grecs, de mesurer exactement la part qu'ils accordent à la beauté. Thucydide attribue à ses héros des discours simplement vraisemblables, ce qui revient à dire qu'il modifie les paroles authentiques pour les soumettre à l'économie de son œuvre à lui. L'élément historique est ainsi subordonné à un ensemble régi, non par la distinction entre le vrai et le faux, mais par des lois esthétiques dont une partie nous échappe. Cela prend d'autant plus d'importance que la source est davantage une œuvre d'art. Un dialogue de Platon donne des renseignements plus douteux qu'un chapitre de Thucydide. L'inextricable commence lorsqu'on a sous les yeux un exposé ancien fondé sur des textes littéraires dont l'intention n'a plus été comprise et qui ont été pris au pied de la lettre. Cela arrive souvent chez Plutarque.

*
* *

Les *sources* sont nombreuses pour l'histoire de la Grèce à l'époque de Périclès. Toutefois, certains domaines sont mal connus ; par exemple l'histoire de

la période 478-450 ; par exemple aussi la situation et l'histoire du Péloponnèse pendant tout le siècle. Athènes est incomparablement mieux éclairée que le reste du pays.

Pour les *guerres médiques*, il faut lire Hérodote, qui prend l'Orient comme belvédère, commence son récit au milieu du VI^e siècle et l'arrête brusquement à la prise de Sestos par Xanthippe (479) ; beaucoup de renseignements dans les *Vies* de Thémistocle, d'Aristide et de Cimon par Plutarque.

Pour la période des *Cinquante Années* (480-432), les mêmes *Vies* et celle de Périclès, ainsi que les chapitres rétrospectifs de Thucydide (I, 88-118), malheureusement dépourvus d'indications chronologiques (1). Pour l'histoire des institutions, la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, retrouvée sur papyrus en 1890.

Pour la *Guerre du Péloponnèse*, l'ouvrage de Thucydide, continué à partir de 411 par les *Hellenica* de Xénophon, les *Vies* de Nicias et d'Alcibiade, les comédies d'Aristophane.

Bien entendu, quantité de renseignements sont épars dans d'autres textes. On les trouvera cités dans les histoires de la Grèce publiées depuis cinquante ans : toutes renvoient à leurs sources. L'ouvrage le plus intéressant par le talent et la liberté d'esprit de l'auteur est probablement la *Griechische Geschichte* de K.-J. Beloch (1914). Mais elle fait plus de place aux vues d'ensemble qu'au détail des événements. Celle de Busolt (tome III, 1897) suit minutieusement l'ordre des faits. Les tomes III et IV de la *Geschichte des*

(1) Une édition commode de Plutarque avec texte grec et traduction anglaise a été publiée par la *Loeb classical Library* ; la traduction de Bétant reste précieuse pour lire Thucydide.

Altertums d'Édouard Meyer (1901) sont consacrés à la Grèce ancienne. De même le tome II de l'*Histoire ancienne* de Glotz (1929), rédigée avec la collaboration de Robert Cohen, ouvrage plein de détails précis sur la vie des Anciens. Ces livres renvoient aux études de Carcopino sur l'*Ostracisme*, de Cavaignac sur les *Finances*, de Cloché sur les *Institutions politiques*, de Glotz sur le *Droit grec* et le *Travail*, de Lechat sur l'*Art*, à l'article *Perikles* dans l'encyclopédie de Pauly-Wissowa (Miltner), à bien d'autres. L'étude de Wilamowitz sur la constitution d'Athènes (*Aristoteles und Athen*, 1893), gâtée par la vanité délirante et la grossièreté étudiée de l'auteur, contient quantité de recherches du plus grand intérêt. Parfois un article de quelques pages apporte des éclaircissements importants, comme ceux de Méautis (*Revue des études grecques*, 1935 ; *Raccolta Ramorino*), de Maurice Hélin (*Musée belge*, 1925).

*
* *

L'année attique commence à la nouvelle lune qui suit le solstice d'été, c'est-à-dire qu'elle chevauche sur deux années grégoriennes. Les Athéniens désignent l'année par le nom du premier archonte. Une telle indication se traduit pour nous par deux chiffres conjoints. Lorsqu'une date est représentée par un seul chiffre, c'est ou bien qu'elle est approximative, ou bien au contraire que le moment est connu assez précisément pour qu'on puisse le reporter avec certitude sur un calendrier grégorien. Thucydide donne la succession des événements pendant la guerre en les référant aux saisons ; il ne mentionne ni le mois ni le

jour. Les chapitres qu'il consacre aux Cinquante Années permettent de se faire une idée de la succession des faits, mais non de les situer exactement dans le temps.

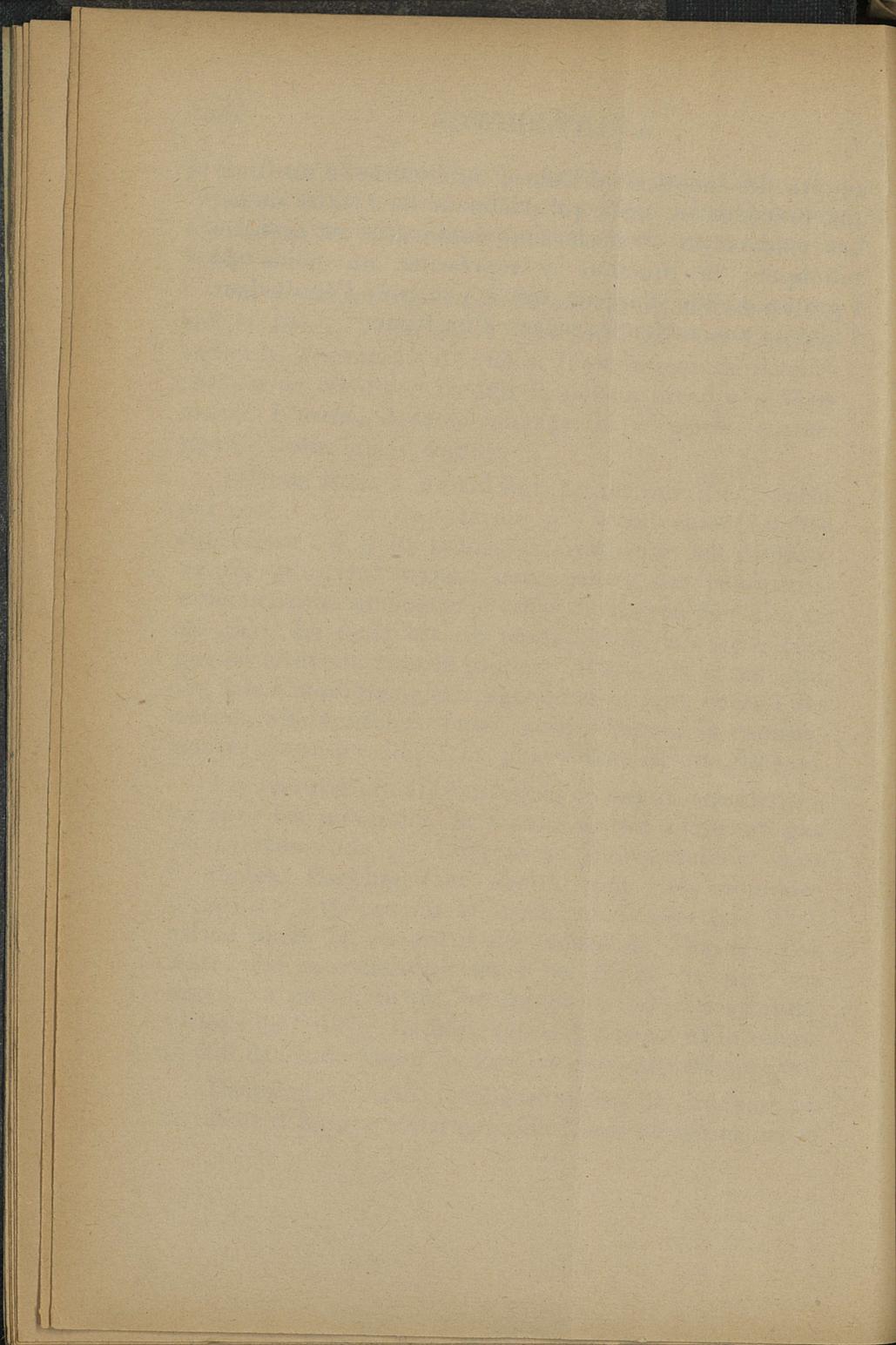
On a nommé *Assemblée* l'*Ekklesia* athénienne, *Conseil* la *Boulé*, *Tribunal* la *Héliaia*, *Ligue* ou *Confédération* la *Symmachie* de Délos. L'expression de *peuple-chef* ou de *cité-reine* traduit la notion grecque d'*hégémonie*. L'*arché*, dans le langage du v^e siècle, correspond à notre idée d'*empire*.

Le mot *Polis* a été traduit, tantôt par *Etat*, tantôt par *cité* ; ce dernier terme a l'inconvénient d'être équivoque ; il peut donner à croire que les communautés grecques avaient pour centre des concentrations urbaines analogues à celles du moyen âge. Il n'en est rien. La *polis* est un ensemble de lois acceptées par les citoyens dont la plupart vivent à la campagne. Ces lois s'appliquent aux personnes et non, comme les nôtres, au territoire. Aussi, pour désigner la communauté, dit-on *les Athéniens*, plus volontiers que *Athènes*.

Les mesures ont été converties en mesures modernes, excepté les monnaies, le monde actuel n'offrant pas de système fixe de références. Une drachme vaut 6 oboles. Drachmes et oboles sont des monnaies d'argent ; Athènes au v^e siècle ne frappe pas d'or, même après la conquête des mines de Thasos ; l'or reste une marchandise dont on évalue le prix en argent. A partir de 444, on frappe en cuivre les subdivisions de l'obole. La mine (100 drachmes) et le talent (6.000 drachmes) sont de simples monnaies de compte.

Jusqu'au vi^e siècle, Athènes utilisa la drachme et le talent d'Egine. Solon procéda à une dévaluation et

adopta les mesures d'Eubée, inférieures d'un tiers aux précédentes, mais qui portaient les mêmes noms. Les valeurs du ^v^e siècle sont conformes au système euboïque ; la drachme y représente un poids de 4 grammes, 366 d'argent, soit à peu près l'équivalent d'une de nos anciennes pièces d'un franc.

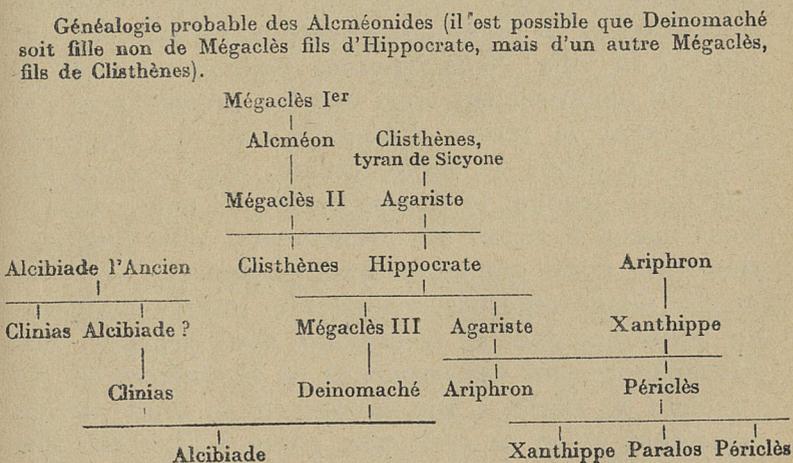


CHAPITRE PREMIER

FAMILLE.

Le père de Périclès était Xanthippe fils d'Ariphron, qui commandait la flotte athénienne à la victoire de Mycale, en août 479. D'Ariphron et de ses ancêtres, nous ne savons rien. Mais Xanthippe avait épousé Agariste, de l'illustre lignée des Alcéméonides ; ceux-ci ont une histoire longue et agitée, qui nous oblige à remonter dans le passé et à parcourir la Grèce.

A la fin du moyen âge grec, au VII^e et au VI^e siècles,



on vit dans les cités des hommes audacieux se mettre à la tête des mécontents, s'emparer du pouvoir avec leur aide et fonder des dynasties plus ou moins durables. Un Athénien nommé Cylon, qui avait épousé la fille du tyran de Mégare, fit vers 630 une tentative de coup d'État. Mais l'aristocratie athénienne veillait sur ses privilèges et les défendit avec énergie. Découvert et menacé, Cylon se jeta devant l'autel d'Athéna, refusant de se rendre si on ne lui promettait la vie sauve. Dès qu'il fut sorti du temple, l'archonte Mégacles, fils d'Alcméon, le fit saisir et tuer avec les autres conjurés. C'était l'acte d'un esprit fort, qui juge les nécessités politiques plus graves que les scrupules religieux ; et, à vrai dire, l'on n'est pas étonné de trouver ce genre de rationalisme chez un ancêtre de Périclès. Mais le peuple, effrayé, exigea que la famille des Alcméonides fût bannie tout entière ; peine très lourde, car les exilés, dans ce cas, étaient mis hors la loi, et chacun pouvait les tuer sans s'exposer à aucune sanction. On expia la souillure par des cérémonies solennelles et un thaumaturge crétois, Épiménide, vint purifier la ville. Nous ignorons malheureusement la date du bannissement ainsi que les circonstances qui entourèrent le retour d'Alcméon fils de Mégacles, lequel, au début du siècle suivant, était général des Athéniens pendant la Guerre Sacrée. Si nous connaissons mieux le détail des événements, nous constaterions sans doute que les terreurs religieuses y ont joué un rôle moins important que certains intérêts matériels ou politiques dont le mécanisme nous échappe. Les Alcméonides sont des *impurs* et on le répétera encore en plein ve^e siècle, à une époque où le droit atteste cependant qu'on ne croit plus guère à l'hérédité des

fautes. Aussi, on se souvient de leur souillure seulement lorsqu'on a d'autres reproches à leur adresser. Le meurtre des Cylonides, c'était un de ces drames que l'on tenait vivants dans l'esprit du peuple, de façon à pouvoir en tirer des arguments opportuns. A la fin du VI^e siècle, quand Clisthènes, l'arrière-petit-fils de Mégaclos, essaie de s'emparer du pouvoir dans Athènes, ses rivaux rappelleront qu'il est d'une race maudite. Faut-il admettre que la crainte joua un rôle dans son exil et que cette crainte était apaisée lorsqu'il revint victorieusement quelques mois après, pour vivre dans Athènes, paisible et honoré, jusqu'à sa mort ? La vieille peur dormait toujours au fond des âmes, mais elle pouvait y rester inactive aussi longtemps qu'une propagande bien conduite ne venait pas la réveiller. Lorsqu'elle éclate, elle a toujours quelque chose de factice. Cela est vrai, non seulement pour la Grèce, mais aussi pour les peuplades dites primitives : les divinités y exigent généralement le sacrifice d'êtres faibles, d'enfants, d'orphelins, moins certainement parce qu'ils sont agréables que parce qu'ils n'ont personne pour les défendre. En 432, quand les Spartiates exigèrent des Athéniens une nouvelle expiation pour la faute vieille de deux siècles, Périclès, que la souillure atteignait à travers sa mère, une Alcéméonide, comprit qu'on savait à Lacédémone combien son autorité était ébranlée.

Alcéméon conduisit le contingent athénien à la Guerre Sacrée, dans le pays de Delphes, afin de mettre à la raison les gens de Cirrha qui gênaient l'exercice du culte et l'arrivée des pèlerins. C'est peut-être là qu'il connut Clisthènes, le tyran de Sicyone, et, plus tard, ils marièrent ensemble leurs enfants. Alcéméon

fut aussi en rapports amicaux avec le roi de Lydie. Hérodote raconte à ce propos une histoire bouffonne qu'il est permis de ne pas accepter comme parole d'évangile. Le roi (1) aurait promis de laisser prendre par Alcéméon autant d'argent qu'il en pourrait porter sur lui. Le compère mit des vastes bottes, un vêtement ample, entassa de l'or dans les plis, s'en remplit la bouche et sortit du trésor dans l'attirail d'un nain de conte de fées. Ce récit est une réplique de la fameuse entrevue de Solon et Crésus. Solon donne une leçon au roi sur la vanité des richesses ; Alcéméon les met au pillage : dans les deux cas, le roi de Lydie s'incline et c'est l'Athénien qui a le dernier mot.

L'anecdote n'est probablement qu'un de ces vieux thèmes de folklore qui abondent dans Hérodote, rattachés vaille que vaille à un nom historique. Celle-ci est entrée dans le cycle du général Alcéméon parce qu'il fallait expliquer pourquoi son fils, Mégacès II, était très riche. Ce Mégacès épousa, vers 575 ou 570, Agariste, la fille du tyran de Sicyone, qui, elle aussi, devait apporter beaucoup d'argent en dot. Chose curieuse, Mégacès commençait exactement comme cet autre gendre de tyran, l'Athénien Cylon dont son grand-père Mégacès I^{er} avait arrêté la fortune. Lui, le petit-fils, avait de l'ambition, le goût du risque, tout ce qu'il fallait pour mener une grande carrière d'aventurier politique ; et la Grèce du v^e siècle était toute livrée à des hommes de ce genre. Mais il avait un partenaire qui était plus habile ou plus heureux que lui, Pisistrate, qu'il aida et gêna tour à tour, sans

(1) Crésus, dit Hérodote ; mais c'est Alyatte, le père de Crésus, qui est contemporain d'Alcéméon. Si Solon a connu un roi de Lydie, c'est du reste également Alyatte et non Crésus.

jamais pouvoir l'empêcher d'occuper seul tout le devant de la scène.

Pisistrate s'empara du pouvoir une première fois en 560, avec l'aide du petit peuple. D'autres partisans s'appuyèrent sur les autres classes. Lycurgue souleva les paysans de la plaine ; Mégacès, qui avait d'abord jugé bon de s'expatrier, revint pour travailler sa clientèle, les petits bourgeois de la côte. Il ne s'agit pas ici d'un groupement de partis, mais de clans qui poussaient chacun leur chef. Les deux associés arrivèrent à chasser Pisistrate, puis ils se brouillèrent entre eux et Mégacès rappela Pisistrate, avec qui il avait conclu une sorte d'alliance. Pisistrate, une fois rétabli, se rappela subitement la souillure des Alcéméonides et mit peu de zèle à exécuter ses promesses. Mégacès de son côté était incapable de ne pas intriguer ; il s'allia une seconde fois avec les gens du bord de la mer et chassa derechef Pisistrate, qui tint l'Eubée pendant dix ou onze ans, attendant son heure. Quand enfin il reprit Athènes, il mit Mégacès et les siens hors la loi, fit raser sa maison et, dit-on, jeter les os de ses morts loin du sol attique. Aucune peine n'était plus infamante que celle-là.

Mégacès mourut en exil, sans avoir eu sa revanche. Ses fils firent une chose fort habile. Le temple de Delphes avait été brûlé en 548 et l'on organisait des souscriptions dans toute la Grèce pour réunir l'argent de la reconstruction. Les Alcéméonides (on les appelle toujours ainsi, même au v^e siècle, dans cette Athènes démocratisée qui n'emploie plus les noms de famille) prirent l'adjudication, avancèrent les sommes nécessaires et usèrent d'une somptuosité dont il était difficile de ne pas leur savoir gré, édifiant en marbre de

Paros, à leurs frais, une façade que le cahier des charges prévoyait de pierre. « A cause de cela, ils s'enrichirent », dit Aristote avec une finesse que ses traducteurs ont méconnue, et, en effet, c'était de l'argent sagement dépensé. Cela devait se passer en 513. Pisistrate était mort, son fils cadet avait été assassiné en 514. L'aîné, Hippias, aigri par la rancune et par la peur, gouvernait avec une cruauté et une maladresse croissantes. Chaque fois que, de Sparte, on venait consulter l'oracle de Delphes, la Pythie répondait : « Il faut délivrer Athènes. » Comment la Pythie n'aurait-elle pas pris parti contre ceux qui avaient chassé les pieux donateurs du temple ? Le roi de Sparte finit par se laisser persuader. Il prit Athènes et se retira aussitôt (511 / 510). Sparte exerçait à cette époque, sur le reste de la Grèce, une sorte de tutelle morale assez mal définie ; c'est à elle qu'on s'adressait quand un membre du corps hellénique était menacé de subir un sort injurieux. Elle était l'ennemie des tyrans, contre lesquels elle intervenait assez vivement dans le Péloponnèse, parce que son intérêt l'y poussait, distraitement ailleurs. Du reste, elle n'essayait pas de régenter les cités qui l'avaient appelée. Sa lourdeur rendait peu dangereuse pour le particularisme des autres cette autorité que tous lui reconnaissaient et Athènes également, très exactement jusqu'en 478.

Le fils de Mégaclês, qui s'appelait Clisthènes comme son grand-père maternel, le tyran sicyonien, commençait, lui aussi, en coureur d'aventures. Plus tard, le roi de Sparte lui reprochera de l'avoir joué en soufflant sa leçon à la Pythie complaisante. Or, cet ambitieux avait l'étoffe d'un vrai politique. Il conquit le pouvoir à force d'audace et de pertinacité, à la manière des

tyrans, en s'appuyant sur une partie de la population, et d'abord sur l'aristocratie. Mais, ou bien elle le soutenait mollement, ou bien peut-être il conçut alors le plan qu'il devait réaliser plus tard et qui fit d'Athènes le premier gouvernement populaire. Ce qui est sûr, c'est qu'il se mit brusquement à la tête du parti du peuple. Son rival Isagoras fit alors appel au roi de Sparte et, pour stimuler son zèle, lui rappela la malédiction héréditaire qui pesait sur Clisthènes, la vieille souillure dont personne ne parlait cinq ans auparavant, quand les Alcéméonides dépensaient royalement leur fortune au profit d'Apollon Pythien. On bannit l'*impur* avec sept cents familles qui lui étaient dévouées : mesure excessive et maladroite qui solidarisa trop de gens avec un homme décidé à risquer le tout pour le tout. Quelques mois plus tard, Clisthènes revenait dans Athènes et chassait Isagoras, ce qui lui donnait les mains libres pour organiser la démocratie.

Il le fit, non comme un ambitieux qui s'est allié aux petites gens pour arriver au pouvoir, mais avec la vigueur et la suite dans les idées d'un homme qui travaille pour fonder l'avenir. Dans le jargon moderne, on dirait que sa législation est inspirée par une foi politique. Ne transportons pas de telles notions à une époque où l'on s'empare du gouvernement moins pour modeler la réalité que pour vivre avec plénitude. Construire, projeter, faire des calculs à longue portée, cela vient par surcroît, quand un homme qui a du goût pour le commandement a de plus le don de prévoir et d'influencer le développement d'un ensemble humain. Comme Clisthènes, son petit-neveu Périclès commença par se servir du peuple avant de songer à tracer des plans pour le peuple. Chez l'un et chez l'autre, on

constate à un moment de leur existence que la conversion est faite. Mais elle n'apparaît qu'à ses résultats et nous ignorons tout du mécanisme psychologique qui a pu la produire. Du reste, le grand homme d'État, c'est Clisthènes. Ce fils d'un tyran manqué, élevé parmi les aventures, sut embrasser par la pensée un vaste ensemble législatif et faire œuvre créatrice. Périclès, l'ami des philosophes, se borna à conserver et il ne put jamais dépasser la solution de quelques problèmes immédiats.

Clisthènes se présenta comme l'homme qui, après une parenthèse de cinquante années, allait remettre en vigueur la constitution de Solon. Pisistrate, à vrai dire, ne l'avait jamais abolie quoiqu'il en eût gardé seulement les formes : procédé sage que les empereurs romains sauront employer pour engourdir les résistances républicaines. Le tyran avait même achevé sur un point important la réforme de Solon. Celui-ci avait trouvé le petit peuple des campagnes misérable et endetté ; les métayers vivaient du sixième de la récolte que leur laissait le propriétaire, et risquaient d'être réduits au servage comme les hilotes spartiates. Solon supprima les dettes, interdit la contrainte par corps et fit une dévaluation qui allégea le sort des paysans. Pisistrate, qui avait trouvé un appui parmi les pauvres, donna aux sixieniers la propriété des terres qu'ils cultivaient. Clisthènes pouvait donc partir d'une situation sociale assainie : Athènes ne deviendrait pas une seconde Sparte et l'ainée des filles d'Ionie ne serait pas cultivée par des esclaves. Il s'agissait maintenant de donner une existence politique à ces gens établis sur la terre et accoutumés à l'indépendance personnelle.

Solon avait divisé la population en quatre classes

d'après leur revenu brut, c'est-à-dire d'après le nombre de mesures de blé, de vin ou d'huile récoltées sur le fonds. La cavalerie se recrutait dans les deux premières, l'infanterie dans les trois premières ; les Anciens n'ont jamais pensé qu'on puisse imposer le service militaire à des gens qui ne possédaient rien et qui étaient exclus des magistratures publiques, ce qui était le cas pour la quatrième classe, celle des *thètes*. Clisthènes garda ce système, mais le revenu de la terre, au lieu d'être calculé en nature, fut évalué en argent dès que l'emploi de la monnaie fut devenu courant. Du coup, la notion de classe perdit sa fixité : au cours du siècle suivant, à mesure que baissera la valeur de l'argent, on verra des hommes de la quatrième catégorie passer dans la troisième, sans être du reste moins pauvres pour cela. Clisthènes laissait les *thètes* à l'écart des charges individuelles, comme la stratégie et l'archontat, mais il entreprit de faire leur éducation politique en les introduisant dans les corps collectifs, l'Assemblée, le Conseil, le Tribunal. Celui-ci était composé uniquement de citoyens agissant comme des jurés. Plus tard, il fallut indemniser toutes ces petites gens qui donnaient leur temps à l'État : c'est Périclès qui devra accomplir, jusque dans leurs dernières conséquences, les réformes de son grand-oncle.

Clisthènes tenait aussi à affaiblir les quatre tribus attiques, vieille armature qui étayait tant bien que mal le pouvoir de la noblesse. Il leur ôta toute signification et les remplaça par dix tribus qui comprenaient chacune un certain nombre de *dèmes* non adjacents. Chaque tribu pouvait élire chaque année un stratège et le corps des dix stratèges, dirigeant les affaires militaires sur terre et sur mer, avait la compétence qu'au-

raient aujourd'hui le ministre des Affaires étrangères, celui de la Guerre et celui de la Marine, à quoi s'ajouterait le commandant en chef de l'armée et de la flotte. Comme une tribu ne s'identifie plus avec un quartier, c'est-à-dire un clan, les stratèges ne peuvent plus être ce qu'ont été Mégacès et Pisistrate, les représentants d'une faction. Les Grecs n'ont qu'un mot, *polis*, pour désigner à la fois la ville et l'État : la réforme de Clisthènes enlève à cette notion complexe son caractère géographique et la *polis* devient une collectivité régie par des lois. Quant aux stratèges, leur importance est faible aussi longtemps qu'Athènes est une bourgade sans politique extérieure. Les guerres médiques, puis la position d'Athènes à la tête de la Ligue donneront, en fait, la direction de l'État à un stratège qui saura prendre de l'ascendant sur ses collègues et se faire réélire assez souvent pour mener une action suivie. Tel sera le cas de Périclès, qui fut stratège sans interruption pendant les quinze dernières années de sa vie et qui n'eut besoin de rien changer à la constitution pour exercer une autorité presque absolue. Mais il était à la merci d'une sentence d'ostracisme.

Ceci est encore une innovation de Clisthènes : loi curieuse, dont on ne voit d'analogue nulle part hors de Grèce, et qui permettait au peuple de bannir pour dix ans, au moyen d'un suffrage libellé en toutes lettres sur un tesson de vaisselle, toute personne suspecte d'aspirer à la tyrannie ou capable de menacer la sûreté de l'État. L'ostracisme a provoqué bien des commentaires, depuis Aristote qui, à propos de lui, épilogue sur l'antipathie des foules à l'égard des individus supérieurs. En réalité, l'institution de l'ostracisme prouve qu'on voulait en finir avec les sentences d'exception

et les bannissements arbitraires où les enfants étaient chassés avec leurs parents. Peu de peuples ont trouvé, pour garantir la liberté individuelle, une formule plus nette et plus explicite que celle-ci : « *Qu'il soit interdit de prendre à l'endroit d'un homme une mesure qui ne soit prise en même temps pour tous les Athéniens, sauf quand la décision est exprimée par six mille suffrages secrets.* » La machine était d'une telle lourdeur qu'elle ne fonctionna qu'une douzaine de fois en tout. Périclès sut s'en servir, la mit deux fois en branle et craignit toujours qu'on ne la retournât contre lui. Mais elle était déjà rouillée et, peu après sa mort, le peuple athénien ostracisa pour la dernière fois. Dans une démocratie directe où une Assemblée était considérée comme nombreuse quand elle groupait cinq mille citoyens, il fallait, selon Plutarque, un minimum de 6.000 votants, selon Philochore, 6.000 suffrages favorables au bannissement. Même dans le premier cas, la condition devait être très difficile à remplir. Au surplus, l'ostracisme n'était qu'un exil sans confiscation des biens, sans dégradation d'aucune sorte, et presque tous ceux qui l'ont subi sont rentrés dans Athènes avec honneur, avant d'avoir terminé leurs dix ans de bannissement.

Assurément, la constitution de Clisthènes dut être plusieurs fois retouchée et bien des détails de procédure que l'on trouve attestés au v^e et au iv^e siècle ne remontent pas jusqu'au fondateur. Mais, dans ses grandes lignes, le cadre qu'il traça fut conservé, curieusement dominé par le principe de la division décimale.

Démocratie directe : tout citoyen siège à l'Assemblée qui se réunit d'abord dix fois par an, puis, ayant de plus en plus à faire, jusqu'à quarante fois par an, quatre fois par prytanie. Elle délibère souverainement sur

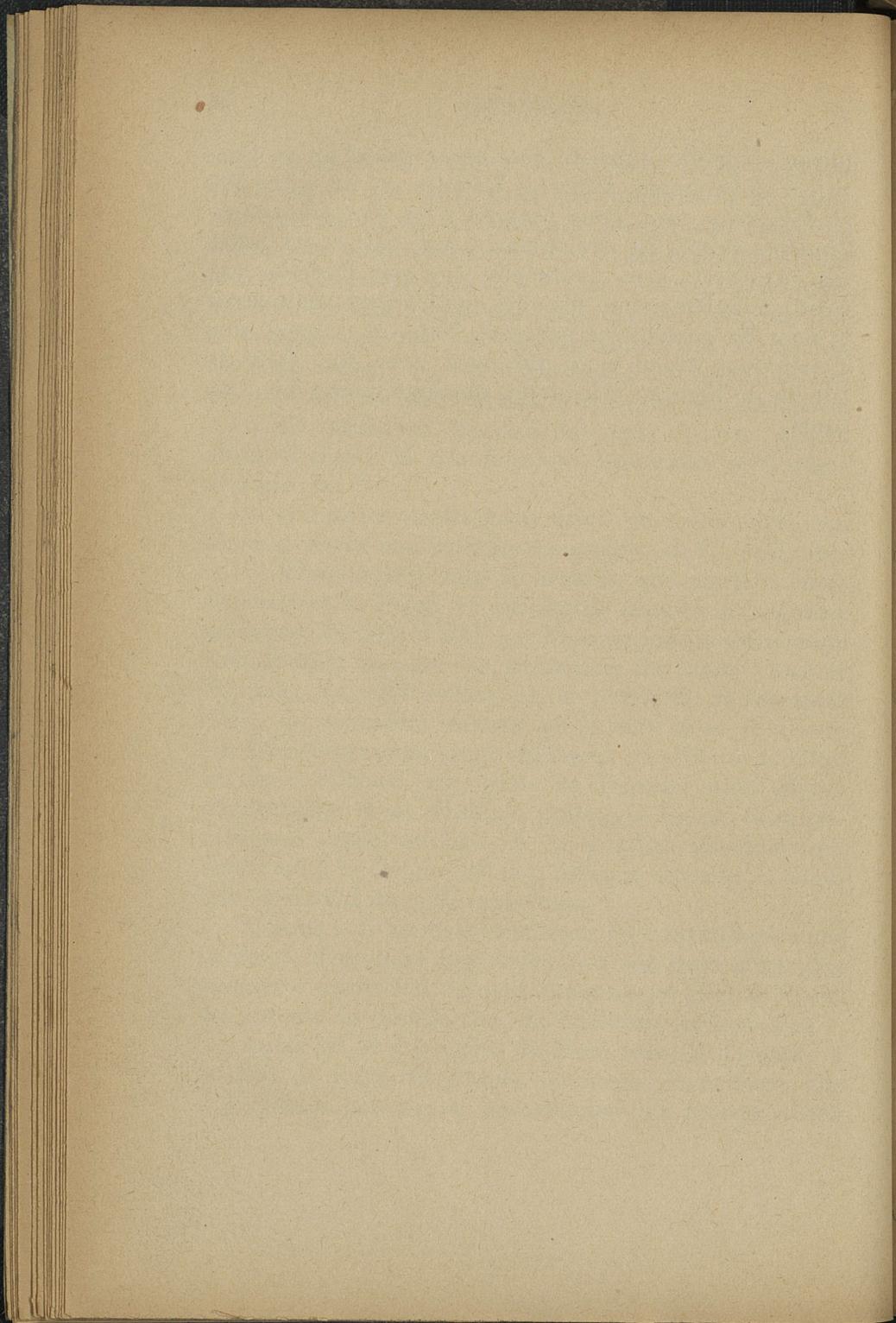
mais réclame en échange la terre et l'eau, présents symboliques qui impliquent la soumission à la Perse. Les ambassadeurs acceptèrent l'humiliante condition « sous leur propre responsabilité », dit Hérodote. Il est vrai qu'Hérodote, ami de Périclès, innocente toujours les Alcéméonides ; c'est pourquoi certains ont cru que le peuple, qui mit les ambassadeurs en accusation dès leur retour, imputa à Clisthènes la responsabilité des instructions qu'ils avaient reçues. Si cela était vrai, s'il était tombé en disgrâce dès cette époque, quand aurait-il réalisé la grande œuvre législative qu'il laissa derrière lui ?

On est au contraire bien tenté de reconnaître son inspiration (et une dernière vengeance de l'Alcéméonide sur le Pisistratide) dans la brouille qui survient entre Athènes et la Perse, et qui devait aboutir à la guerre médique. Le Grand Roi, par l'intermédiaire du satrape Artapherne, somma les Athéniens de laisser rentrer Hippias. La cité refusa et, à partir de ce moment (504), se considéra comme en guerre avec la Perse. En 498, elle envoya vingt vaisseaux au secours de Milet révoltée. C'était peu, mais sa marine était encore insignifiante et sa rivale, la puissante Egine, la menaçait sans cesse, du haut de sa position insulaire qui dominait à la fois les côtes d'Attique et celles d'Argolide et le fond du golfe corinthien.

Si nous attribuons à Clisthènes ces initiatives contre la Perse, c'est pure hypothèse, car son nom n'est plus prononcé après 507. Quand exactement s'est-il effacé, atteint par la désaffection, la vieillesse ou la mort ?

Après lui, il n'y a plus de clans, mais des partis. A la tête de celui du peuple, il laisse Xanthippe, fils d'Ariphron, son neveu par alliance. La femme d'Ari-

phron s'appelle Agariste comme sa grand mère, l'héritière sicyonienne. Leur fils Périclès est né entre 498 et 492, trop tard pour prendre part aux guerres de l'indépendance. Ils avaient aussi une fille et un autre fils, Ariphron, sans doute plus âgé que Périclès, car c'est généralement au fils aîné que les Grecs donnaient le nom du grand-père paternel. Nous ne savons rien d'Ariphron, sinon qu'il partagea avec son frère la tutelle de l'enfant Alcibiade, qui leur donna bien du souci.



CHAPITRE II

LES PERSES.

Au moment de la première invasion barbare, les Alcéméonides traversent une éclipse qui commence à l'échec de la révolte en Ionie. Toute la gloire de Marathon est pour Miltiade, le chef de l'aristocratie, le rival de Xanthippe. Parmi les héros de 490, on ne cite aucun des oncles de Périclès. Bien au contraire, ils étaient suspects. Après la bataille, on raconta qu'au moment où l'armée perse se rembarquait précipitamment et faisait voile vers Athènes dans l'espoir d'y arriver avant ses défenseurs, un bouclier avait été levé

Chronologie probable des années 500-470 (chapitres II et III).

499 : L'Ionie se révolte contre Darius, roi des Perses ; les révoltés, aidés par des contingents athénien et érétrien, prennent Sardes, mais sont défaits à Ladé (494) ; Darius prend et brûle Milet.

493 : Expédition de Darius en Thrace.

492 : Première expédition contre la Grèce continentale ; 490 : débarquement et défaite à Marathon des Perses commandés par Mardonios.

489 : Tentative de Miltiade contre Paros, procès de Miltiade, ostracismes successifs ; 487/6 : les archontes ne sont plus élus, mais tirés au sort.

483 : Découverte des mines riches du Laurion, construction de la flotte ; 482 : ostracisme d'Aristide.

480 : Seconde invasion des Perses, par terre (Thermopyles) et par mer (Artémision) ; Athènes prise et brûlée ; Salamine ; 479 : seconde occupation d'Athènes ; Pausanias, vainqueur à Platées, Xanthippe à Mycale ; Thémistocle fait construire l'enceinte de la ville.

sur l'Acropole et tourné vers le soleil pour donner à Mardonios un signal convenu. Des racontars de ce genre se propagent dans toutes les paniques et leur survivent. Ce furent les Alcméonides qu'on accusa d'être d'accord avec les Perses pour faire rentrer le tyran : les *maudits* traînaient derrière eux des inquiétudes plus ou moins sincères que quelqu'un avait toujours intérêt à raviver. Toute l'histoire des dix années qui séparent Marathon de Salamine est pleine de revirements, de repentirs, de sautes d'humeur qui trahissent surtout la peur et l'indécision.

Cependant, Xanthippe parvint, semble-t-il, à échapper à la suspicion qui pesait sur le frère et les parents de sa femme. En tout cas, dans la lutte qu'il menait depuis des années contre Miltiade, c'est lui qui finit par l'emporter.

Miltiade, qui se vantait de descendre d'Ajax, avait hérité d'un de ses oncles, nommé Miltiade comme lui, un domaine princier dans la presqu'île de Gallipoli. L'oncle, qui détestait Pisistrate et ne pouvait supporter

477 : Aristide remplace Pausanias à la tête de la flotte grecque devant Byzance ; organisation de l'Alliance ; 476 : première assemblée à Délos.

476 : Cimon prend Eion, une des dernières garnisons perses en Europe, mais il échoue contre Doriskos.

472 : Représentation des *Perses* d'Eschyle ; ostracisme de Thémistocle.

472-468 : Cimon chasse les pirates Dolopes et Pélasges de Scyros, il y établit une colonie athénienne ; il reprend Byzance, remporte la victoire de l'Eurymédon qui repousse les Perses à l'Est de Chypre ; il chasse les barbares de la Chersonnèse de Thrace.

Vers 470 : Premières révoltes parmi les alliés (Naxos) ; 465 : défection de Thasos, qui n'est soumise qu'en 463 ; des colons athéniens établis en Thrace sont massacrés à Drabeskos.

464 : Tremblement de terre à Sparte ; révolte des Hilotes et des Messéniens ; intervention de Cimon.

462/461 : Réforme de la constitution : Ephialte dépossède l'Aréopage.

461/460 : Ostracisme de Cimon, assassinat d'Ephialte.

la tyrannie, était parti d'Athènes au siècle précédent, et, avec d'autres mécontents de son espèce et une troupe d'aventuriers, il avait fondé en Chersonnèse des colonies libres et prospères. Le neveu avait épousé une princesse thrace colossalement riche. Cependant, l'échec de la révolte d'Ionie et l'expédition de Darius en Europe (493) l'obligèrent à quitter la Chersonnèse. Revenu dans Athènes, il fut accusé de tyrannie (peut-être par Xanthippe) et acquitté, quoique ses manières convinssent souvent mieux à un roi barbare qu'à un citoyen d'Athènes. Après Marathon, il eut l'imprudence d'engager l'État dans une expédition contre Paros, qui tenait moins de la guerre que de la piraterie ; il la mena mal, en sortit impopulaire et grièvement blessé. Xanthippe le fit condamner mourant à une forte amende : l'État, qui avait compté sur le pillage de Paros, imputait au corsaire maladroit les frais de la guerre. Nous sommes à une époque où il n'y a pas d'impôts réguliers, où le butin et les amendes procurent aux cités au moins autant de ressources que les revenus des domaines. Et rien n'est plus curieux que de voir persister, chez les gens de ce temps, les méthodes du siècle antérieur, où des aventuriers se poussaient au premier plan à force de courage physique et d'absence de scrupules. A la génération suivante, Cimon et surtout Périclès seront de parfaits gentlemen, qui observent toutes les règles du nouveau jeu.

La méfiance populaire contre les chefs des grandes familles atteint son point culminant entre 487 et 482, tandis qu'on parlait dans toute la Grèce, avec une angoisse croissante, des préparatifs que faisait le roi de Perse pour venger l'armée défaite à Marathon. Pendant ces quelques années, il y eut presque autant

de sentences d'ostracisme que pendant tout le reste du siècle. On bannit d'abord un neveu d'Hippias ; l'année suivante Mégacès oncle de Périclès ; puis Alcibiade l'Ancien, dont le petit-fils épousera une Alcéméonide, « tous trois, dit Aristote, comme amis du tyran » : les soupçons de 490 n'étaient pas apaisés. En 484, ce fut le tour de Xanthippe lui-même (et l'on a même retrouvé deux des six mille tessons qui le condamnèrent à l'exil) pour des raisons qui nous échappent totalement. Les amis de Miltiade avaient certainement travaillé contre lui, mais on ne doit pas s'imaginer trop facilement que le peuple eut des remords d'avoir durement traité le vainqueur de Marathon. Il fallut des années avant que Miltiade et sa jambe gangrenée entrassent dans la littérature édifiante comme exemple de l'ingratitude populaire. Les scrupules ne devaient guère troubler les consciences en ce moment tragique où la menace perse pesait sur toute la Grèce.

Nous ignorons où Xanthippe passa son exil. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était absent d'Athènes au moment où se produisit la découverte qui devait modifier toute l'histoire de la ville. Depuis un temps immémorial, on traitait le plomb du mont Laurion pour en tirer de l'argent. Alors que l'on croyait la mine appauvrie, on se trouva brusquement, dans la région de Camaréza, en contact avec des couches de minerais beaucoup plus riches que celles qui avaient été exploitées jusqu'alors. Dans cette bourgade bavarde, la nouvelle des nouveaux gisements se répandit aussitôt, et l'on se rua pour obtenir des concessions. Thémistocle tira parti de ce *rush* avec une rapidité foudroyante. Les vieux Athéniens, qui avaient grandi quand la cité était encore dans son enfance, pensaient qu'on allait

faire ce qu'on avait toujours fait, distribuer l'argent aux citoyens et partager la bonne aubaine. Au lieu de cela, Thémistocle mit cent trirèmes en adjudication, donnant comme raison qu'il ne fallait pas permettre aux Eginètes de garder seuls la maîtrise de la mer. Au printemps de 482, un an après la découverte des filons, la flotte était en chantier : elle allait servir contre les Perses et arracher Athènes, pour toujours, à la politique de village.

Le miracle est que Thémistocle ait pu aller si vite et balayer les résistances, qui ont dû être nombreuses. Il est vrai qu'il fit ostraciser Aristide en 482 et que les bannissements des années précédentes avaient simplifié les choses. Thémistocle paraît d'ailleurs avoir agi sans aucune animosité personnelle, uniquement pour mener à bien la politique qu'il croyait sage. Au moment où l'on apprit que Xerxès mettait son armée en branle, jugeant qu'on ne pouvait plus se passer d'aucune bonne volonté, il rappela en même temps tous les exilés. Ils rentraient dans une Athènes nouvelle, bien différente de celle qu'ils avaient quittée. Certainement, parmi tant de choses qui nous font défaut pour écrire une vie de Périclès, rien ne nous manque plus que les réflexions de cet adolescent devant cette flotte improvisée, ce port transformé, cette ville bourdonnante, tout cela né du génie d'un improvisateur intelligent.

Xanthippe et les siens rentraient dans Athènes pour peu de temps. Au moment où les Perses envahirent le pays, ils durent fuir avec les gens de leur maison et monter sur les bateaux qui transportaient les réfugiés à Salamine, à Egine, à Trézène, partout où l'on consentait à les recevoir. Un chien de Xanthippe, ne voulant

pas quitter son maître, suivit la barque à la nage et mourut en arrivant à la côte : Plutarque n'a pas laissé perdre cette anecdote, lui trouvant probablement un tour homérique. Nous voyons par ailleurs que les bannis des dernières années occupent des postes de commandement. Clinias, le fils d'Alcibiade l'Ancien, combat à l'Artémision, en très grand seigneur, avec sa trirème personnelle et deux cents hommes à lui. Quant à Xanthippe, il est stratège en 479, à Mycale, et il y remporte une victoire sur la flotte perse le jour même, dit-on, où l'armée de terre, commandée par le Spartiate Pausanias, triomphait à Platées. Après la déroute des vaisseaux perses, l'escadre lacédémonienne commandée par Léotyichidas voulut retourner en Grèce, contre le sentiment de Xanthippe, décidé à continuer la poursuite. Comme les deux chefs n'arrivaient pas à s'entendre, la flotte se divisa. Xanthippe s'en fut seul assiéger Sestos. Les opérations durèrent jusqu'à l'automne ; les Athéniens murmurèrent plus d'une fois, mais le stratège savait que la ville était à bout. On y fit un gros butin. L'épisode de Sestos préfigure tous les événements des années qui vont venir, la démission lacédémonienne, l'ardeur de la jeune Athènes, l'antagonisme naissant des deux États.

Après 479, on ne sait plus rien relativement à Xanthippe. Il était mort en 472, lorsque Périclès fut chorège des *Perses*. C'était probablement un bon général, mais dépourvu de génie politique, car son nom n'est resté associé à aucune loi, à aucune mesure durable. Quand Périclès prit à son tour la direction du parti du peuple, il y apporta des dons qui lui venaient de sa lignée maternelle et de son grand oncle, Clisthènes le législateur.

Pendant les années qui suivirent l'invasion, tandis que la flotte grecque continuait à pourchasser les Perses en Méditerranée, le fils de Xanthippe vit se rebâtir la ville incendiée, puis se former, s'élaborer cette Athènes nouvelle sur laquelle il devait régner un jour. Contre la volonté de Sparte, Thémistocle fait construire les murs de l'enceinte, commence les fortifications du Pirée, dessine les plans du port, met vingt trirèmes par an à la mer. Sparte est hostile, parce qu'elle craint qu'une place forte au nord de l'isthme ne soit indéfendable et que des envahisseurs n'en profitent pour s'y retrancher, comme ils ont fait à Thèbes en 480. Mais que peut la lente Sparte contre la jeune Athènes ? Elle est desservie par ses chefs. Léotychidas et Pausanias sont suspects d'avoir reçu de l'or perse. Pausanias devant Byzance se conduit d'une façon si cassante et si maladroite que les chefs des contingents d'Ionie refusent de lui obéir plus longtemps et demandent aux stratèges athéniens de prendre le commandement des escadres, puis la direction d'une Ligue durable, destinée à organiser la résistance contre une éventuelle attaque des Perses. Sparte ne fut dépossédée de sa longue hégémonie qu'après s'en être elle-même démise.

Ce furent des accords explicites et des serments échangés qui mirent Athènes à la tête d'une vaste alliance d'îles et de cités. Elles décidèrent que leurs délégués se réuniraient à Délos, tous ayant un droit de vote égal, que chacune d'elles enverrait une contribution en argent, dont le chiffre serait revu tous les quatre ans, et un certain nombre de navires de guerre. Trois d'entre elles, les trois grandes îles de la côte ionienne, Chio, Samos, Lesbos, avaient des marines

importantes. Ce fut Aristide qui répartit le tribut, fixé à 460 talents, si équitablement qu'on l'appela le Juste, et il célébra le mariage d'Athènes avec la mer en jetant dans l'eau, non un anneau, comme le doge vénitien, mais une masse de fer rougie au feu; symbolisme grossier, que lui-même peut-être, Hérodote à coup sûr, ne comprenaient déjà plus.

Il faut dire un mot ici de la contribution des Alliés (qui constituera une des difficultés majeures de la politique péricléenne), parce que ce terme n'éveille pas chez nous les mêmes images que chez un Grec du ^{ve} siècle. Ce que nous appelons l'impôt personnel, et que nous trouvons tout naturel, leur paraît le signe même de la servitude. Nous payons par l'impôt notre quote-part dans les frais d'une gestion dont nous avons les bénéfices. Dans une cité antique, les charges publiques et le service militaire sont assumés gratuitement par les citoyens les plus riches; les revenus des domaines, le butin, les amendes, les taxes sur les étrangers, quelques péages suffisent au reste qui est fort peu de chose. Lorsque Thémistocle affecta les bénéfices de la ferme du Laurion à un budget de la marine qu'il créait de toutes pièces, il transforma brusquement une cité archaïque en un État moderne. Jusqu'alors, toute levée de tribut avait été l'acte d'une tyrannie qui fait payer ses dépenses ou qui remplit ses trésors. Pisistrate avait perçu un droit d'un vingtième : seul acte qu'on ne lui ait jamais pardonné, seul abus dont on se souviendra encore des années après. Darius avait mis de même un impôt sur les terres conquises; la répartition avait été faite avec tant d'humanité qu'Aristide reprit simplement, semble-t-il, les chiffres de Darius pour les cités ioniennes que la guerre avait affran-

chies et qui passèrent de l'obédience du Grand Roi sous l'hégémonie athénienne. Le tribut de Délos n'était certainement pas oppressif ; Athènes assumait en échange la charge et la responsabilité d'un armement coûteux, prompt à s'user et à se perdre. Malgré cela, ce que la vieille notion de tribut avait d'humiliant devait finir par accumuler sur Athènes toute l'impopularité des tyrans. Et Athènes elle-même favorisera l'erreur à partir du moment où, dans ses alliés, elle verra surtout des tributaires.

Toute l'euphorie de cet après-guerre créateur, toutes ses illusions aussi, s'expriment dans la tragédie des *Perses*, qu'Eschyle fit jouer au printemps de 472. Périclès était chorège (et c'est même la première circonstance où on le voit agir officiellement), c'est-à-dire qu'il payait la représentation, les acteurs et les choréutes. Si l'ancien État athénien pouvait si aisément se passer de ressources régulières, c'est que certaines dépenses étaient imputées, à titre d'impôt sur le capital, aux citoyens les plus riches qui avaient à cœur de s'en acquitter fastueusement.

Ainsi donc, en 472, Périclès, âgé tout au plus de vingt-six ans, était orphelin et maître de sa fortune. Tout ce qu'Eschyle mettait en scène remuait des souvenirs de son enfance, de son adolescence, et, mieux que nous, il pouvait apprécier le caractère mythique de l'image que dressait le poète des événements de 480. Combien on regrette que les Grecs, qui ont imaginé si souvent l'entretien d'un roi et d'un philosophe — Crésus et Solon, Denys et Platon, Diogène et Alexandre —, ne nous aient pas laissé le dialogue d'Eschyle et de Périclès, du poète ancien combattant et du jeune aristocrate au visage encore clos

par la timidité, par l'éducation et aussi par la prudence qui s'acquiert en exil.

Eschyle représente toute la Grèce réunie autour d'Athènes pour repousser l'envahisseur. Périclès sait parfaitement que la plupart des cités sont restées neutres ou qu'elles ont accueilli Darius et Xerxès (1) ; que Sparte, l'éternelle retardataire, a toujours fait passer l'exacte observance des fêtes avant le danger commun, si bien que ses hoplites sont arrivés à Marathon quand la bataille était gagnée, et, sous Athènes, en 479, quand la ville était déjà prise et saccagée pour la seconde fois. Il sait que les Péloponnésiens étaient décidés d'avance à ne défendre sérieusement que la région située au sud de l'Isthme. Et il se rappelle que si Xanthippe, son père, a pris Sestos, c'est malgré l'avis de l'amiral spartiate et après le départ de l'escadre laconienne.

Eschyle ne parle que de courage et d'amour de la patrie. Mais on glose dans toute la Grèce sur le rôle que l'argent a joué dans cette affaire. On sait qu'à l'Artémision Thémistocle a dû donner à l'amiral spartiate et au chef du contingent corinthien, pour qu'ils consentent à demeurer, une partie (une partie seulement) des trente talents que les Eubéens, rendus généreux par la panique universelle, lui avaient versés pour que leur île fût défendue.

Eschyle parle d'une armée qui manœuvre en parfaite discipline. Mais, Thémistocle l'a raconté partout,

(1) Après Platées, les Spartiates proposèrent au conseil amphictionique de faire exclure toutes les cités qui n'avaient pas pris part à la guerre. Thémistocle s'y opposa parce que trente et une villes seulement, et fort petites pour la plupart, seraient restées dans le conseil et que Sparte les aurait dominées trop aisément. (Plutarque, *Vie de Thémistocle*, chap. XX.)

les escadres à Salamine refusaient de rester en ligne davantage, les amiraux péloponnésiens voulaient se replier sur la presqu'île ; alors lui, Thémistocle, a simulé une trahison et conseillé à Xerxès de donner l'attaque qui, de la sorte, commença avant la débandade. Thémistocle est un habile homme, mais il est un peu trop riche. Si l'on a été victorieux à Platées, c'est que le hasard y a mis du sien : des contestations entre le contingent spartiate et le contingent athénien, des hésitations, des déplacements de troupes ont fini par tromper les Perses qui ont engagé l'affaire dans des conditions défavorables. Bien des actes courageux ont eu des raisons mesquines : les Phocéens se sont refusés à entrer dans le parti du roi, parce qu'ils savaient que les Thessaliens y étaient et qu'ils haïssaient par dessus tout les Thessaliens.

Dans la pièce d'Eschyle, pas un chef n'est cité par son nom ; des citoyens parfaitement désintéressés défendent une ville et un patrimoine sans rien demander en échange, pas même d'échapper individuellement à l'oubli. Périclès sait que les généraux vainqueurs étaient pleins de petites vanités personnelles. Les jeunes gens de sa génération rient de l'histoire que voici, qui montre à plein la naïve gloriole des aînés. Après Salamine, les commandants de la flotte sont allés à l'Isthme pour donner le prix de la bravoure ; tous ont voté et leurs noms à tous sont sortis de l'urne, chacun ayant voté pour soi-même. De tout cela, Eschyle ne dit rien. Il loue, à Salamine, la belle ordonnance de la flotte et la « ruse de l'homme hellène », à Platées, la victoire de la « lance dorienne ». Pour lui, il y a d'un côté la raison grecque ; de l'autre, la mesure orientale.

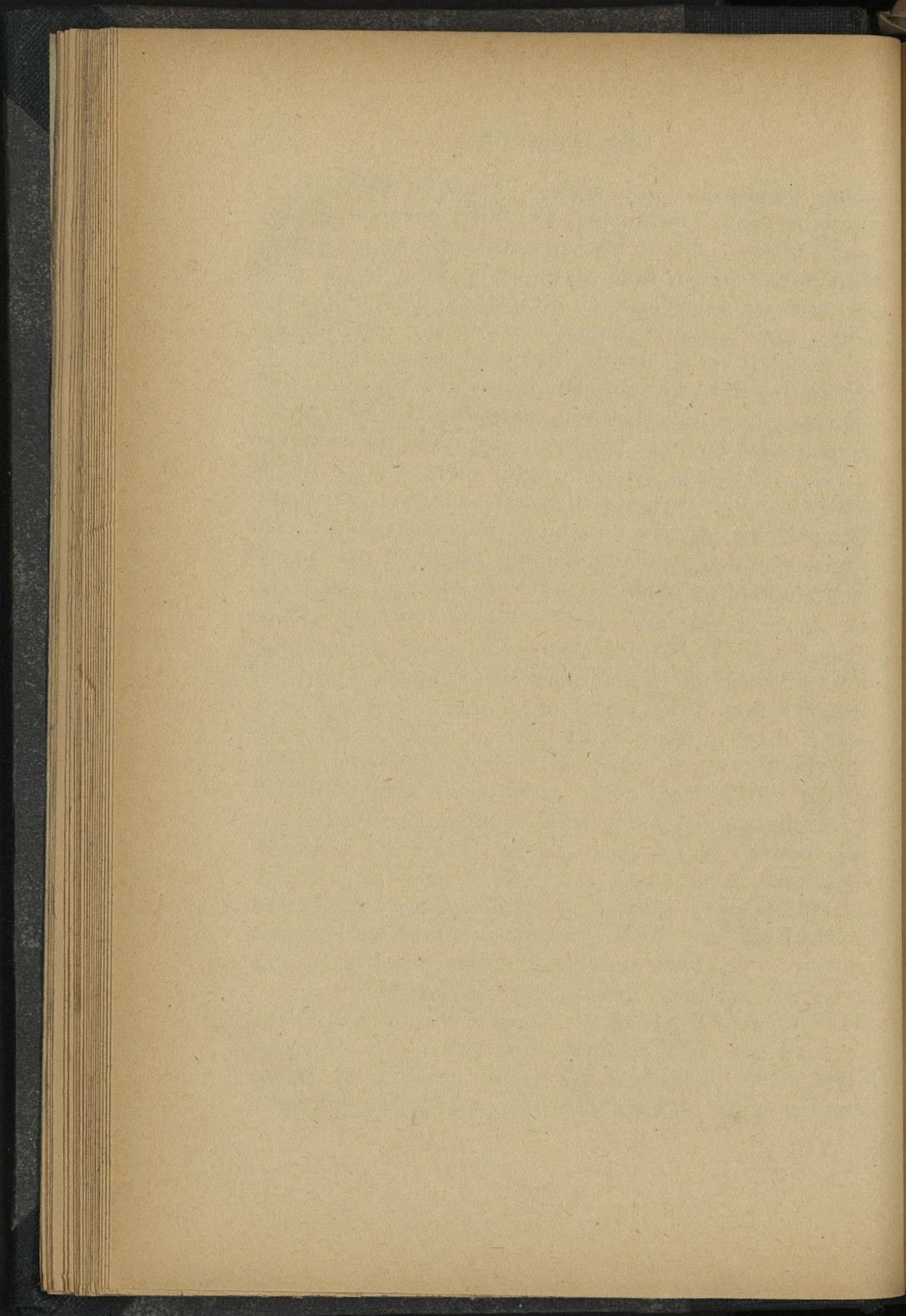
Et voici où Périclès refuse la leçon. Ce que le poète déroulait devant lui, ce n'était pas, assurément, une tragédie historique, et l'un et l'autre le savaient bien (il a fallu les modernes pour s'y tromper). C'était un mythe moral. Eschyle ne montrait pas ce qui s'était passé en 480 et qu'il connaissait mieux que personne — mieux même que ce jeune chorège au visage immobile que la curiosité de la foule intimidait — mais comment les choses devraient se passer pour que la Grèce fût forte et assurée de survivre : union des cités, union des partis. Comment cela pourrait-il convaincre Périclès ? Comme tous ceux qui ont grandi pendant la guerre, il est plein de rancune envers une Sparte orgueilleuse, égoïste, hypocrite. Quant à la concorde dans la cité, c'est une idée de poète. On ne réalise quelque chose que si l'on prend parti. Au moment où les gens engageaient tous leurs capitaux dans les concessions du Laurion, si Thémistocle avait composé avec Aristide, on aurait eu le spectacle édifiant d'une belle réconciliation, mais la flotte n'existerait pas. Thémistocle a fait ostraciser Aristide auquel il n'avait rien à reprocher, sinon qu'il n'était pas de son avis, et c'était bien assez ; puis, les mains libres, il a réalisé un grand dessein dans lequel Aristide lui-même a fini par entrer. Le petit-neveu de Clisthènes sait qu'une cité est forte seulement si elle accepte le risque, c'est-à-dire si elle est dirigée par des hommes qui, pour leur compte, l'acceptent aussi.

Le lendemain de la représentation des *Perses*, la vérité prit sa revanche sur la poésie. Thémistocle fut ostracisé. A Sparte, on instruisait le procès du vainqueur de Platées, Pausanias, accusé de s'être laissé corrompre par le Grand Roi. L'enquête fut accablante

pour Thémistocle qui, accusé de haute trahison, fut condamné par coutumace. On saisit chez lui quatre-vingt talents, disent les uns, cent, disent les autres, beaucoup trop en tout cas pour un homme qui était né pauvre. Quelqu'un avait dit de lui : « C'est un homme avisé, mais qui n'a aucun contrôle sur ses doigts. » Au fond, il est le dernier des grands aventuriers du vi^e siècle. Il se réfugia chez le roi des Molosses, puis à Lampsaque, puis en Perse, où le jeune roi Artaxerxès le reçut fort bien et l'hébergea jusqu'à la fin de sa vie.

Dans Athènes, Aristide étant mort, Cimon fils de Miltiade avait pris la direction du parti aristocratique, Ephialte, celle du peuple. Périclès, quoiqu'il eût environ une trentaine d'années, semblait peu pressé de se mettre en avant.



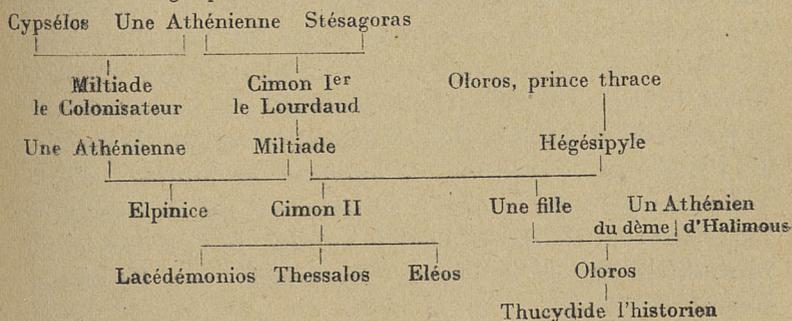


CHAPITRE III

CIMON ET PÉRICLÈS.

Miltiade et Xanthippe avaient été rivaux et Xanthippe avait réussi à faire condamner Miltiade. Une hostilité analogue mit aux prises Cimon fils de Miltiade et Périclès fils de Xanthippe, si bien que Périclès fit ostraciser Cimon. L'antagonisme entre les deux familles devait continuer à la troisième génération. C'est Thessalos, fils de Cimon, qui soutint contre Alcibiade, en 415, l'accusation d'avoir parodié dans sa maison, en habit d'hiérophante, avec des amis, les mystères d'Eleusis. Cette fois-là, la condamnation frappa le fils de l'Aleméonide. Il venait de partir pour

Généalogie probable de Cimon et de l'historien Thucydide.



la Sicile et, en apprenant le coup qui l'atteignait, il alla se mettre au service des Spartiates. La victoire de Thessalos coûta cher à Athènes.

Cimon, qui paraît avoir été un homme d'État assez borné, avait du génie en matière militaire. Presque toutes les campagnes qu'il mena furent heureuses et il sut les faire servir à la prospérité de l'État par une utilisation judicieuse du butin. De plus, il comprit qu'il fallait, à la nouvelle communauté athénienne, une armée nouvelle ; il la créa de toutes pièces, rompant avec les routines et aussi avec des traditions qui eussent alourdi un homme moins libéré. Son père, à Marathon, avait mené les hoplites athéniens à la plus rapide, à la plus inattendue des victoires. Et Cimon avait, personnellement, d'excellentes raisons de ne pas aimer Thémistocle. Celui-ci, en demandant qu'on abandonnât la ville et la campagne pour se confier à la flotte, exigeait un dur renoncement des hobereaux de l'Attique, habitués à monter à cheval, avec des vivres pour trois jours, afin de défendre tout d'un coup leur patrie et leurs terres. Secouant toutes ces habitudes, Cimon vit que Thémistocle avait raison de compter sur les murs de bois plutôt que sur le rempart des poitrines. Le visage radieux, dit-on, il s'en fut à l'Acropole pour suspendre le mors de son cheval en ex-voto à la déesse, acceptant cordialement, allègrement, le risque de la méthode nouvelle. Si, à ce moment, la prêtresse d'Athéna donna à tous le conseil de partir, si l'Aréopage, composé d'anciens archontes, c'est-à-dire de gens de la classe supérieure, sut en quelques jours trouver de quoi payer le salaire de la flotte, c'est probablement qu'ils furent entraînés par l'enthousiasme de Cimon.

C'est lui qui, après la victoire, donna à l'empire athénien son assiette territoriale, en chassant les dernières garnisons perses des points qu'elles occupaient encore dans la mer et en Thrace. Et il ne faudrait pas s'imaginer, sur la foi d'Isocrate et des historiens du IV^e siècle, que la mer ait été libérée tout de suite après Salamine, ni aisément. Comme les guerres médiques, les Cinquantes Années, ce féérique demi-siècle ouvert à Salamine, furent après coup embellies, transfigurées, transposées en symboles édifiants. La réalité est très différente. Plusieurs des expéditions de Cimon furent difficiles ; une d'elle, contre Doriskos, échoua complètement et le gouverneur perse parvint à s'y maintenir. Elles servirent du moins à donner aux équipages d'Athènes cette éducation constante et laborieuse qu'ils ne cessèrent de perfectionner. La thalassocratie entrevue par Thémistocle, c'est Cimon qui en fit une réalité. Et à Périclès échut la part la plus difficile : il vint à un moment où l'empire pouvait durer à condition seulement qu'on en accrût toujours l'étendue ; mais en même temps les centres de commandement se rétrécissaient comme dans un organisme vieillissant dont les parties nobles, surmenées et réduites à peu de chose, s'entourent de territoires dépendants qui obéissent de moins en moins bien. Si bien que tout ce qui paraissait raffermir l'œuvre primitive en aggravait au contraire la précarité interne. Périclès échoua dans son effort pour faire durer l'hégémonie athénienne et il est probable qu'aucun homme d'État n'aurait réussi mieux que lui. Cependant, il faut bien constater que Cimon vit dès le début un des problèmes essentiels que l'on allait rencontrer, et qu'il fit, pour en diminuer la gravité, un effort auquel Périclès répondit

uniquement par un refus, fatale négation dont Athènes et Sparte pâtiront également.

En effet, imaginons que, pendant les guerres médiques, la résistance ait été menée par Sparte ; que celle-ci, au lieu d'atermoyer à chaque moment décisif, ait montré de la rapidité et de l'esprit d'entreprise ; que ce soit Pausanias et non Thémistocle qui ait eu un plan d'ensemble, des vues grandes et tournées vers l'avenir. Une Grèce unie serait probablement sortie de cette poussière d'États. Car le monde hellénique, depuis plus d'un siècle, considérait Sparte comme la cité qui a qualité pour parler au nom des autres. La victoire aurait précisé et accéléré le mouvement des forces centralisatrices qui, depuis deux ou trois cents ans, créaient lentement un patrimoine commun d'art, de culture, de religion, mais auxquelles rien jusqu'alors n'avait donné une direction politique. Une fédération grecque pouvait se faire tout naturellement autour de Lacédémone. Athènes, cité de troisième ordre, n'avait aucune raison pour refuser une extension de l'hégémonie dorienne, tacitement reconnue par elle depuis les temps archaïques. Le *cosmos* grec se serait organisé autour de ce centre, où régnaient deux rois qui se vantaient l'un et l'autre de descendre d'Héraclès. La guerre perse lui aurait simplement donné le choc nécessaire pour lui faire percevoir ses frontières, sa réalité vivante et les principes de sa cohésion.

Au contraire, Sparte ne pouvait sans humiliation adhérer à une Ligue présidée par Athènes, et ses alliés péloponnésiens ne le pouvaient pas davantage. L'alliance de Délos devait donc apparaître bientôt comme un système militaire dirigé contre Sparte. Aussi longtemps que le danger perse sera urgent, les susceptibi-

lités lacédémoniennes se tairont peut-être, mais, le danger écarté, deux cités grecques resteront en présence, chacune avec son cortège d'alliés, pleines d'hostilité l'une pour l'autre.

Cimon consacra sa vie à mettre entre les mains des Athéniens l'instrument grâce auquel ils en arrivèrent à s'opposer de plus en plus efficacement à Sparte ; lui-même, toutefois, était personnellement convaincu que la sécurité d'Athènes était impossible sans une bonne entente avec le Péloponnèse : ce fut la grande pensée politique de cet homme, ou, plus exactement, la croyance dont il vécut. Autour de lui, le patriotisme athénien, nourri de toutes les déceptions de la guerre, se construisait contre l'ancien peuple-chef. Cimon fait tout pour éviter en Grèce la formation de deux pôles rivaux. On a voulu expliquer sa spartophilie obstinée en disant que cet aristocrate avait plus de sympathies pour le traditionalisme laconien que pour la démocratie attique. Cette interprétation est, en tous cas, trop courte. Dans l'attirance que la cité de Lycurgue a exercée sur beaucoup d'Athéniens, il entre des éléments complexes, curieux à regarder de près.

Assurément, les affinités politiques ont joué, dans les relations des cités grecques entre elles, un rôle qu'on aurait mal compris en période de raison d'État (quand Louis XVI, par exemple, soutient contre l'Angleterre la révolte des colonies américaines, sans se soucier de l'exemple que cette révolte constitue), mais qui paraît tout naturel quand on voit, en 1939, le monde partagé entre des idéologies rivales. Sparte, rassurée par la présence de Cimon dans le gouvernement d'Athènes, devient inquiète et hostile dès que

l'influence de Périclès y est prépondérante. Dans les États de la Ligue, le peuple est ami d'Athènes, tandis que l'aristocratie travaille contre elle et provoque des révoltes, à Lesbos (428), à Chio (411), à Thasos, ou requiert l'aide de Sparte. De même, en septembre 1938, on vit en France se renverser les alliances de 1925, les conservateurs disposés à toutes les concessions en faveur de l'Allemagne, l'extrême-gauche, au contraire, prêcher la résistance, parce que les uns et les autres considéraient avant tout, dans les pays en cause, leur régime politique. Mais de telles raisons ne peuvent jouer avant que le système lui-même se soit constitué en antithèse. Or, Athènes est devenue la démocratie type (de même que Sparte était l'aristocratie type) seulement à la suite des réformes d'Ephialte en 462 / 461. Et c'est antérieurement à ces réformes que Cimon donna à Sparte une preuve décisive d'amitié en conduisant un détachement athénien au secours des rois menacés par la révolte de Messénie. Cette intervention devait coûter cher, d'abord à l'aristocratie athénienne, puisqu'Ephialte et Périclès profitèrent de l'absence de Cimon et de ses hoplites (tous gens de la bourgeoisie) pour faire leur coup d'État — ensuite à Cimon lui-même qui paya de plusieurs années de bannissement l'impopularité que lui valut une expédition manquée. Si naïf qu'il ait été en politique, il ne pouvait ignorer, au moment où il partit pour Sparte, que la constitution traditionnelle était en péril dans Athènes et qu'il avait plus de chances de la défendre efficacement en restant chez lui, et en usant de ses droits de citoyen, de son prestige de général vainqueur, qu'en se portant dans le Péloponnèse au secours d'un État aristocratique. S'il préconisa une politique d'entente avec

Sparte, ce n'était donc pas pour agir par contre-choc sur le régime intérieur d'Athènes.

Cependant, une spartophilie d'un autre genre se développa dans les milieux lettrés qui prirent la cité de l'Eurotas comme une institutrice de vie civique et de perfection individuelle. Cette tendance est certainement ancienne, car Hérodote représente déjà Lycurgue comme un sage, à propos duquel la Pythie se demande si elle a affaire à un homme ou à un dieu. Hérodote était né dans Halicarnasse, colonie dorienne, mais il écrivait à Athènes et l'éloge de Sparte avait peu de chances de plaire particulièrement à son ami Périclès. Cependant, il ne put s'empêcher de le faire à plusieurs reprises. Traitant ce thème de prédilection des écrivains grecs, l'entretien d'un roi et d'un sage (et le roi est un despote d'Orient tandis que le sage vient de la sobre Europe), il mit d'abord Solon en face de Crésus ; puis, en face de Xerxès, pour lui dire la vaillance des libres citoyens grecs et la dignité de la loi, qui affranchit ceux qui lui obéissent, le roi spartiate Démarate. Démarate était un homme assez vil, qui avait été banni de Sparte et qui comptait sur le Grand Roi pour le rétablir. Mais une grandeur subite se substitue à sa vulgarité lorsqu'il parle de la cité dont les défenseurs ne songeront même pas à se compter, mais courront à la bataille sans savoir s'ils sont un ou deux contre dix et s'ils ont la moindre chance de succès. Qu'Hérodote ait pu écrire cela, pour des lecteurs athéniens, vers 440, cela prouve que le respect que Sparte inspirait au monde grec n'avait pas été détruit par son éclipse au moment de l'invasion perse. On l'admirait pour des raisons de plus en plus abstraites et l'exaltation des méthodes

doriennes était favorisée par d'étranges contre-sens. En effet, les mœurs spartiates conservaient de très vieilles superstitions dont le sens et l'origine s'effaçaient dans la nuit. Les philosophes présentèrent ces coutumes comme une pédagogie rationnelle, délibérément inventée par Lycurgue. Les Spartiates fouettaient les jeunes gens avec des rameaux d'olivier, afin de leur conférer la fécondité : on transforma ce vieux rite magique en un exercice d'endurance et de courage. Ils imposaient aux jeunes gens qui allaient devenir citoyens des retraites et des temps d'épreuves analogues à ceux de toutes les sociétés secrètes : on y vit une guerre organisée contre les hilotes, destinée à maintenir constamment la haute société lacédémonienne en état de vivifiante alarme. Les Spartiates, comme beaucoup de primitifs, faisaient périr les enfants qui naissaient difformes, parce que les *monstres* portent malheur et menacent de stérilité la terre et les troupeaux : on interpréta cette excommunication comme une sage eugénique bien faite pour améliorer la race. Ces transpositions trouvèrent aisément créance chez un peuple qui, très tôt, eut honte de ses superstitions et les habilla de motifs rationnels, avouables. Elles aidèrent à construire la légende d'une Sparte où la vie simple laissait tout le champ aux valeurs vraies, où chaque homme était jugé, non d'après son rang ni son apparence, mais à son poids véritable. Cette exaltation de Sparte fut surtout poussée au iv^e siècle et elle atteignit son faite avec le cynisme, qui crut trouver aux bords de l'Eurotas un modèle parfait de retour à la nature. Toutes ces idées n'auraient pu être présentes, vers 462, que de la façon la plus confuse et elles étaient en tout cas sans grande vertu auprès de l'hon-

nête Cimon, de qui la culture était exactement nulle. Lorsqu'il dit que la Grèce, sans Sparte, est boiteuse d'un pied, il pense à une réalité politique et non au génie hellénique privé de sa composante dorienne. Le seul préjugé favorable qu'il ait pu éprouver pour Sparte tenait à cette sorte de respect qu'atteste Hérodote et auquel Périclès cède lui-même presque involontairement dans le discours que lui prête Thucydide. S'il a préconisé une entente entre les deux cités, c'est qu'il ne voyait pas d'autre moyen d'affermir durablement la position d'Athènes dans le monde grec. Et, en effet, il n'y en avait pas d'autre. Ses raisons étaient du même ordre que celles qui dictèrent à Briand les paroles par lesquelles il accueillit Stresemann à Genève, avec cette différence que Briand entendait mettre fin à une hostilité ancienne, tandis que Cimon essayait de s'opposer à un antagonisme naissant. Tâche du reste incomparablement plus difficile, car Briand s'attaquait à un sentiment usé, défaillant, et Cimon pouvait constater autour de lui que l'antipathie pour Sparte grandissait chaque jour, emportant tous les barrages qu'il voulait lui opposer.

Il rêvait d'une Grèce unie. Il avait appelé ses fils Lacédémonios, Eléos (1), Thessalos, — l'aîné devait mourir au service d'Athènes, en se battant contre la cité qui lui avait donné son nom. Mais tout cela restait sentimental. Les organes de la communauté hellénique n'existaient pas. Seul, un politique de génie aurait pu, non certes les créer, mais les entrevoir et en préparer la formation. Et Cimon n'avait pas de génie. C'était un homme excellent, fort honnête, qui

(1) C'est du moins le nom qui est transmis par une partie de la tradition.

ne prenait jamais plus que sa part de butin. Du reste, comme il mena quantité d'expéditions victorieuses, il fut riche et dépensa généreusement son argent, ce qui lui donna de la popularité, mais point d'ascendant. Voulant chasser les Perses, et, pour cela, donner à Athènes un puissant instrument de guerre, il dirigea la politique des armements et le fit bien, mais il ne put jamais faire autre chose. A ses yeux, une guerre était heureuse lorsqu'elle avait refoulé les Barbares et qu'elle avait rapporté assez d'argent pour que les frais fussent payés et qu'on pût bientôt en recommencer une autre. Avant lui, les généraux vainqueurs fouillaient les tentes et les bagages pour trouver des armes, de l'or et des bijoux. Cimon comprit que les prisonniers pouvaient rapporter davantage si l'on savait s'y prendre pour négocier leur rançon, ce qu'il fit avec son habituel mélange de candeur et de roublardise paysanne. Excellent technicien, il modifia la forme des trirèmes afin de loger plus de hoplites sur les ponts élargis. L'armement nouveau exigea aussi plus de rameurs puisque les bateaux étaient plus lourds. Mais chaque vaisseau de ligne représentait une force accrue qui permettait aux Athéniens des débarquements rapides et victorieux.

C'est la prédominance des préoccupations techniques chez Cimon qui explique un fait assez déroutant. Voyant, dit Plutarque, les membres de la Ligue s'affranchir peu à peu de leurs obligations militaires et remplacer leurs prestations en hommes par des prestations en argent, il s'en réjouit parce qu'il pensait que la valeur militaire des Athéniens allait s'en trouver accrue. En quoi il ne se trompait pas. Assurément, pour nous qui connaissons la suite des événements, il

semble que Cimon fit preuve d'une étrange myopie en méconnaissant les conséquences de l'évolution à laquelle il applaudissait : d'abord, que la cité athénienne, en recevant de l'argent des alliés pour leur donner la sécurité en échange, allait devenir entrepreneur et développer un capitalisme d'État qui transformerait sa structure traditionnelle ; — ensuite, que les villes de l'Alliance, en cessant de participer à la défense collective par l'envoi de navires armés, accéléraient la transformation interne de la Ligue et changeaient l'hégémonie d'Athènes en un véritable empire. Et cela devait anéantir tout rêve d'entente panhellénique : à une fédération de peuples librement associés, Sparte eût peut-être pu adhérer un jour ; mais à mesure que l'Alliance devenait une domination exercée par un État dont toutes les activités étaient socialisées, la réconciliation des deux grandes cités devenait impossible.

Que Cimon, entre 470 et 460, n'ait pas vu où conduisait la démission progressive des Alliés, cela est fort excusable. Lorsqu'il se félicitait qu'ils envoyassent moins d'hommes et de bateaux et par conséquent plus d'argent, il raisonnait en mauvais politique, mais en bon ministre de la guerre. A dépense égale, une poussière de marines associées, groupant sous des commandements autonomes des navires de types différents, ne pouvaient avoir la même efficacité qu'une flotte homogène sous un commandement unique. Parmi les Alliés, seules les trois grandes îles de l'Est, Chio, Lesbos et Samos, avaient de bons bateaux bien équipés ; encore leur armement devait-il être moins moderne et moins sûr que celui d'Athènes. La plupart des îles n'avaient même pas de bois de charpente. Quand

Cimon vit se déployer devant lui les deux cents trièmes du nouvel effectif, presque toutes construites d'après ses plans, on lui pardonne de n'avoir pas redouté pour les Athéniens les conséquences de la puissance excessive qu'il mettait entre leurs mains.

Cependant, pendant ces années qui précèdent son bannissement, Cimon dut sentir à plusieurs reprises les contradictions internes de l'œuvre à laquelle il travaillait. Il fut d'abord obligé d'assiéger Naxos qui avait refusé d'obéir au Conseil de la Ligue. L'adhésion à l'Alliance, une fois donnée, ne peut plus être dénoncée et les cités, en s'y engageant, s'interdisent tout retour en arrière. Conception dangereuse, dont Athènes sera finalement victime, car elle devra user ses forces à maintenir les Alliés dans le devoir. Au moment où l'on va réduire Naxos, la désobéissance est à vrai dire inadmissible, puisque les Perses ne sont pas encore vaincus et que le danger est loin d'être écarté. Le peuple-chef ne peut tolérer que l'on cesse de collaborer à une œuvre de laquelle on continue à profiter. En 465, Thasos fit défection et Cimon l'assiégea pendant deux ans avant de la soumettre. Il lui prit les mines qu'elle possédait sur le continent ; une concession échurent à un de ses neveux, Oloros, descendant comme lui des anciens rois thraces et père de l'historien Thucydide. Cette répression, ces conquêtes, cette mainmise sur la Grèce insulaire, cela enrichissait Athènes et substituait sournoisement la notion d'empire à la notion de communauté hellénique.

Cimon s'engageait dans cette voie avec une extrême répugnance. Après la campagne de Thasos, il ne voulut pas pousser ses avantages contre le roi de Macédoine et contre les Thessaliens. On l'accusa de

s'être laissé acheter par eux et Périclès soutint d'abord l'accusation, puis l'abandonna dès qu'il comprit que Cimon était sûr d'être acquitté. Mais Cimon, peu de temps après, prit une initiative imprudente qui offrit à Périclès l'occasion que celui-ci attendait depuis longtemps.

L'État lacédémonien se trouvait dans de grandes difficultés à la suite d'un tremblement de terre et d'une révolte des hilotes. Ceux-ci avaient soulevé les périèques et les Messéniens qui tenaient toute la campagne. Or, la vieille fiction durait toujours d'après laquelle la Grèce restait unie sous la présidence de Sparte : parmi les rares personnes qui y croyaient encore vraiment se trouvaient Cimon et le roi Archidame, lequel commençait alors son long règne. Archidame demanda du secours à Athènes. Le parti du peuple, dont Périclès prenait peu à peu la tête, était hostile à l'envoi d'une expédition, mais Cimon parla avec chaleur, finit par l'emporter et s'en fut à Sparte avec un corps d'hoplites. Or, les Spartiates refusèrent d'employer cette troupe. Y eut-il malentendu ? Crurent-ils qu'ils seraient trahis ? Ou voulurent-ils délibérément insulter la grande cité rivale ? Il est impossible de le savoir. On a même supposé que les Spartiates apprirent qu'on profitait dans Athènes de l'absence de Cimon pour bouleverser la constitution et qu'ils se méfièrent d'un État qui rompait avec son passé. C'est leur attribuer bien de la rapidité, une étonnante prescience des événements et en même temps beaucoup de maladresse, car la seule aide qu'ils auraient pu apporter aux conservateurs en Attique aurait été de recevoir Cimon avec honneur. Toujours est-il que les Athéniens interprétèrent leur acte comme une offense grave et

qu'ils reprochèrent à Cimon d'avoir forcé leur consentement. Et Périclès usa de toute son influence pour le faire ostraciser.

S'il y parvint, c'est que la mauvaise humeur du peuple devait être grande. Cimon était populaire, ce que son père n'avait jamais été. C'était un homme simple qui aimait le vin, les femmes et l'action. Sa mère était une princesse thrace et cette alliance paraît avoir grisé Miltiade, qui la conclut, beaucoup plus que Cimon, qui en résulta. Il avait de la gaîté et de la bonhomie ; son antipathie pour la démocratie politique se tempérerait d'une générosité toute patriarcale. Il tenait table ouverte, disait-on, pour tous les pauvres d'Athènes (pour ceux de son dème, corrige Aristote) et il avait fait enlever les clôtures de ses propriétés pour que les petites gens puissent venir y prendre la vaine pâture (habitude étrangère aux Grecs) et même des fruits. Laissez tomber exprès des épis, disait-il. Malgré ses origines royales et barbares, ses mines d'or en Thrace et ses attaches avec le parti aristocratique, Cimon était près du peuple par sa simplicité d'esprit et de goûts, et il savait trouver, pour se faire aimer, ces mouvements vifs et spontanés dont Périclès, avec toute son intelligence, ne s'avisera jamais. Il est probable qu'on regretta Cimon peu après l'avoir banni.

Au moment où il quittait Athènes, la constitution venait d'être modifiée par des lois votées pendant l'expédition de Sparte. Dans une démocratie directe, un homme habile peut obtenir aujourd'hui ce qui lui serait impossible demain. Tout le monde ne vient pas tous les jours à l'Assemblée ; le nombre des votants diffère considérablement d'un jour à l'autre ; leurs dispositions aussi. Une fois Cimon absent avec ses

4000 hoplites, tous membres des trois premières classes, le parti conservateur était momentanément impuissant et les démocrates en profitèrent pour faire passer leur réforme.

Celui qui en prit l'initiative (d'accord, certainement, avec Périclès), Ephialte, paraît avoir été une sorte de Jacobin, incorruptible et fanatique. Un recueil latin de faits mémorables a conservé une histoire que Robespierre sans doute a lue avec admiration. Aimant un jeune homme dont le père était coupable envers l'État, Ephialte n'hésita pas à mettre ce père en accusation, éloignant ainsi de lui l'objet de son amour. Pour détruire la puissance de l'aristocratie, il s'en prit à l'Aréopage et finit par lui enlever tout pouvoir politique. L'Aréopage, recruté comme le sera le Sénat romain, était composé des archontes sortis de charge avec honneur. Ce corps, dont les attributions exactes sont mal connues, avait joué un rôle important pendant les guerres de l'indépendance parce qu'il n'avait jamais cessé de croire à la victoire d'Athènes. Aristote, suivant à vrai dire une tradition d'origine aristocratique, affirme qu'on lui devait la victoire de Salamine : « Alors que les stratèges avaient désespéré de la république et fait proclamer que chacun pourvût à son salut, l'Aréopage trouva des fonds, fit distribuer huit drachmes à tous les combattants et les embarqua sur les vaisseaux ». Entendons que les Aréopagites, nobles et grands bourgeois, se laissèrent persuader par Thémistocle et qu'ils ne perdirent pas la tête. Cela prouve que la démocratie fondée par Clisthènes avait su choisir de bons archontes. Après Salamine, l'Aréopage garda une haute influence dont nous apprécierions mieux la nature et l'importance si notre principale source pour

cette époque n'étaient les *Vies* de Plutarque, qui mettent à l'avant-plan Thémistocle, Aristide, Cimon, et laissent dans l'ombre le corps des notables athéniens.

En 487/486, une réforme modifia la constitution athénienne : les archontes ne furent plus élus, mais tirés au sort, d'abord parmi la classe la plus riche, puis parmi les deux classes supérieures (à partir de 458/457, la troisième classe aura accès à l'archontat). Il va de soi que, si l'on avait ainsi remis aux dieux le choix des archontes, c'est que leur titre ne répondait plus à un pouvoir réel. Les hommes savent se réserver ce qui compte. Et, ce qui comptait, c'était la stratégie qui restait élective, et à laquelle pouvaient accéder tous les citoyens, sauf les *thètes*.

Pourquoi, à mesure que les archontes tirés au sort deviennent de plus en plus nombreux, l'Aréopage est-il de plus en plus mal vu parmi les démocrates? Il avait le pouvoir de juger si un projet de loi était ou non compatible avec la constitution : compétence qui lui donnait le contrôle de toute l'œuvre législative; et il semble en avoir usé d'une façon qui déplut au parti du peuple. Ephialte mena contre lui une guerre longue et efficace. Il le discrédita en attaquant individuellement un grand nombre d'Aréopagites et en montrant leur indignité. Puis, en 462/461, profitant de l'absence de Cimon, il fit passer une décision qui enlevait à l'Aréopage à la fois le droit de juger (excepté les crimes envers les dieux, les meurtres prémédités où la procédure était toute religieuse, et l'administration des biens sacrés) et le droit de frapper de veto les projets de loi s'il les jugeait contraires à la constitution. L'Aréopage cessait d'être le grand tribunal athénien et le gardien des traditions politiques.

Du coup, le Tribunal prenait une importance grandissante. La dépossession de l'Aréopage n'est pas le résultat d'une évolution naturelle vers la séparation des pouvoirs. La réforme d'Ephialte enlève bien leurs attributions judiciaires aux anciens magistrats, mais c'est pour le donner à ceux qui exercent déjà le pouvoir législatif, c'est-à-dire aux simples citoyens. Les lois étaient simples, peu nombreuses, rédigées en mots de tous les jours. Des hommes du peuple, après avoir prêté serment, décidaient souverainement, non seulement du fait, mais aussi du droit. Chacun d'eux aurait probablement cédé devant peu d'argent, mais ils étaient trop nombreux pour qu'on pût les acheter ; de plus, leur répartition en assises et l'attribution des affaires aux différentes assises se faisait au sort et à la dernière minute, ce qui rendait vaines les intrigues des plaideurs. L'Angleterre en 1688 a cru nécessaire d'avoir des jurés pour contrebalancer le pouvoir excessif de la couronne, des juges et d'un système artificiel de lois ; la France l'a imitée en 1790. Athènes n'a jamais éprouvé le besoin d'adjoindre à ses jurys populaires ce que nous appelons des hommes de métier.

La garde de la constitution, c'est-à-dire de certaines lois fondamentales, fut également confiée au peuple. Tout Athénien a qualité pour attaquer l'auteur d'une motion illégale pendant un an, la loi ou le décret, sans limite de temps. La peine peut être la mort. Est illégal tout décret contraire à une loi en vigueur, toute motion à effet rétroactif, toute loi qui vise une personne et non la communauté des citoyens.

Ephialte chargeait le peuple de veiller aux traditions et d'assurer la justice, exactement comme Thémistocle l'avait chargé de défendre l'État. Périclès

mit le peuple à même de le faire en créant la solde. Les corps collectifs (sauf l'Assemblée) reçurent une indemnité : les conseillers touchaient une drachme par jour, les juges, deux oboles, et l'on remboursait à chaque citoyen le prix de l'entrée au théâtre. Le peuple-roi se paie lui-même pour exercer le métier seigneurial du gouvernement, pour faire les lois, prendre les décisions, prononcer les jugements, ramer sur les trirèmes.

Les conservateurs protestèrent contre la dépossession de l'Aréopage aussi énergiquement que les tories chaque fois qu'on toucha aux prérogatives de la Chambre des Lords. Ephialte fut tué : épisode curieux dans l'histoire d'un peuple qui n'a guère pratiqué l'assassinat politique et qui, en imaginant l'ostracisme, avait rendu inutiles des méthodes plus sournoises ou plus brutales. Il est probable que le parti aristocratique, se rendant compte qu'il n'obtiendrait pas une sentence de bannissement contre Ephialte, se débarrassa de lui comme il put. Le meurtrier ne fut pas poursuivi plus sérieusement que celui de Rathenau. Par sa campagne d'accusations contre les Aréopagites, Ephialte devait avoir mis la moitié d'Athènes contre lui.

Plus tard, on accusa Périclès d'avoir fait tuer Ephialte : calomnie absurde. Ce qui est possible, c'est qu'il ait utilisé le fanatisme politique de cet étrange personnage, en lui laissant faire les choses déplaisantes et assumer tout l'odieux de la méthode.

Cimon ostracisé, Ephialte mort, le parti populaire et le parti conservateur pareillement décapités, Périclès, âgé d'environ trente-cinq ans, se trouvait seul et libre d'agir.

CHAPITRE IV

L'HOMME PÉRICLÈS.

Toutes les traditions antiques parlent de la haute culture de Périclès et nomment plusieurs de ceux qui lui ont enseigné la musique ou la philosophie : Damon, Pythoclide, Anaxagore, Protagoras, Zénon. Ce sont des hommes de son âge ou plus jeunes que lui. Si nous voulons ici atteindre, sous les mots, une réalité, il est bon de ne pas les prendre avec le sens que nous leur donnerions aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'un enfant de grande famille, né vers 495, a pu apprendre pendant son adolescence ? De la gymnastique, un peu de musique, des vers d'Homère, de Solon, d'Archiloque, quelques chansons. C'est tout. Les descriptions classiques de l'éducation athénienne datent toutes de la fin du v^e siècle, quand les rhéteurs sont venus ouvrir des cours d'éloquence à la mode sicilienne, que les sophistes ont institué des « humanités », fondées sur la tradition poétique. Platon, qui n'aime ni les sophistes ni les rhéteurs, leur reproche d'instruire un homme à travers l'expérience d'un autre, alors qu'il faudrait donner à chaque intelligence le contact vif et meurtrissant du problème lui-même. C'est pourquoi il recommande d'envoyer les jeunes

gens au maître de mathématiques, et, de son temps, il y en avait qui tenaient école ouverte. Chaque praticien groupait autour de lui les élèves bien doués qui voulaient apprendre la médecine, ou l'astronomie, ou la musique. L'architecture, la sculpture, la céramique, l'art des constructions navales, tout cela correspondait à un niveau social inférieur, car le contact avec les matériaux rapproche l'art des simples techniques et l'artiste de l'artisan. Les Muses règnent sur les mots, les sons et les rythmes, mais elles dédaignent le bois, la terre cuite, le marbre et les couleurs. La glyptique et la peinture sont nées dans les ateliers sans qu'elles s'en soient mêlées. Toujours est-il qu'un garçon qui voulait devenir architecte ou ingénieur à la fin du ^{ve} siècle savait où aller pour apprendre son métier.

L'Athènes des guerres médiques est un monde très différent, et, lorsqu'il s'agit d'un fils de grande famille pour qui toute activité manuelle est impossible, les éléments d'une éducation sont peu nombreux. Pisistrate a fait copier les poèmes d'Homère ; les reviseurs qu'il a mis à la besogne ont trouvé que le vieux poète parlait trop peu d'Athènes et ils y ont remédié en enrichissant le texte de vers qui mettent la ville en une place comparable à celle de Thèbes ou même d'Argos. Cela était hardi, car l'Attique était une nouvelle venue dans le chœur des cités grecques, et Mycènes, toute déchue qu'elle était, la regardait du haut de sa vieille gloire légendaire. Pisistrate avait institué aussi les premiers concours tragiques (où Thespis, en 535, fut vainqueur), comme s'il avait deviné que l'intelligence athénienne, toute tournée vers la psychologie et la morale, trouverait dans le dialogue scénique son expression élue. Mais ces tra-

gédies et ces drames satyriques qui étaient alors dans toute leur fraîche nouveauté, et les hymnes pour les dieux et les cantates pour les athlètes vainqueurs, n'étaient pas faits pour être isolés de la musique. Grâce à la splendeur des villes, à l'intensité de la vie civique, grâce aussi au mécénat des tyrans, une littérature s'était développée en vue des fêtes collectives. On jouait des tragédies aux Dionysies, des comédies aux Lénéennes, on chantait des dithyrambes pour Apollon, des chœurs de jeunes filles dansaient à Délos. La poésie est faite pour embellir la vie collective. L'inclure dans des livres, c'est couper les attaches qu'elle a avec la cité, avec le retour des saisons. Ce qu'elle perd d'un côté, assurément, elle le regagne de l'autre puisque, restituée à la gratuité, elle pourra survivre à son utilisation. Mais, vers 490, combien y avait-il de gens qui possédaient des livres et qui les lisaient pour y trouver de la sagesse et de la beauté? Bien peu, probablement, dans cette Attique sans tradition, heureuse parvenue qui cherche allègrement à élargir sa place au soleil, mais qui laisse perdre toute l'œuvre de Thespis et qui sauve les vers de Solon surtout à cause de leur signification politique. Il est vrai que Pindare a écrit quelques éloges pour des vainqueurs athéniens, un thrène, malheureusement perdu, pour Hippocrate, le grand-père maternel de Périclès, une *Pythique*, la septième, pour son oncle Mégacès, vainqueur en 486 à la course de chars. Plus tard, Bacchylide chantera Thésée, dont la légende deviendra aussi populaire en pays attique que celle d'Hercule en pays dorien. Mais, vers 480, la gloire de Pindare et de Bacchylide n'était pas encore consacrée.

Périclès enfant n'a donc pu apprendre grand chose.

Un siècle plus tard, Platon s'inquiète de voir tout l'acquis dont les sophistes veulent encombrer l'esprit de leurs élèves, et il proteste contre leur méthode. Il dira avec force qu'un homme ne peut rien saisir d'efficace à travers un autre esprit d'homme, mais seulement en vertu d'une application directe de l'intelligence à son objet. Dure pédagogie qui répudie tout humanisme pour obliger la raison à s'écarter des voies abrégées, à refaire elle-même son chemin en le frayant. Mais Platon lui donne pour l'aider le ferme point d'appui de la recherche mathématique, où les hommes se retrouvent les uns les autres en cherchant des rapports entre des lignes et des nombres. Au temps de Périclès, il n'y avait d'enseignement mathématique que dans certaines écoles illustres, comme celle des élèves de Pythagore. Si Périclès avait eu une formation de géomètre, c'est qu'il eût été capable de l'acquérir par lui-même, c'est-à-dire qu'il aurait eu lui-même le génie mathématique. Et si cela était, sans nul doute, nous le saurions.

Nous touchons ici un point qu'on ne met pas assez en lumière lorsqu'on parle des gens de ce temps. Ils ne savent que ce qu'ils comprennent. On pourrait presque dire : ils ne savent que ce qu'ils étaient aptes à découvrir. Au siècle suivant, cela cesse déjà d'être vrai : les sciences existent et ont une vie indépendante de ceux qui les pensent ; alors, un homme cultivé commencera par s'instruire, par faire sien tout ce qui a été découvert avant lui. Ensuite, s'il a du génie, il apportera sa trouvaille personnelle ; s'il n'en a point, il en restera là et se servira quotidiennement de vérités dont il connaît la formule, mais qu'il n'a jamais comprises, ou si faiblement que leur lien avec le reste des

choses s'est rompu dès qu'il a cessé de s'y appliquer. Cette connaissance abrégée, tout utilitaire, qui est encore la nôtre en face des techniques de notre temps, est impensable chez un homme élevé au début du ^v^e siècle avant notre ère.

Plutarque raconte que Périclès se trouvait à bord d'un bateau au moment d'une éclipse de soleil. Les marins prirent peur. Périclès jeta son manteau sur le visage de l'un d'eux et lui demanda si cette obscurité aussi lui paraissait effrayante. Non, assurément. Alors, pourquoi craindre l'éclipse dont la cause n'est pas différente (1) ?

Mais, en 413, le général Nicias fit échouer la retraite de Sicile parce qu'une éclipse de lune survint et qu'il ne voulut rien entreprendre avant d'avoir fait toutes les purifications nécessaires. Nicias était un homme de bonne famille dont l'éducation avait été aussi soignée que celle de Périclès. Entre eux deux, il y a un écart intellectuel aussi grand qu'entre un moderne instruit et un paysan illettré, qui ne saurait rien parce qu'on ne lui a rien appris. Par la connaissance abrégée, les Nicias incapables de comprendre se conduisent néanmoins comme ceux qui ont compris. Périclès, qui avait l'esprit le plus net et le plus juste, devait se sentir profondément isolé dans un monde où ceux qui ne découvraient rien par eux-mêmes étaient de plus complètement ignorants.

Il avait le don de reconnaître l'intelligence là où

(1) L'anecdote circulait dans les écoles de philosophie au temps de Plutarque, ce qui en rend l'historicité suspecte. Mais l'explication est conforme aux doctrines d'Anaxagore, l'ami de Périclès. Et Plutarque dit que la chose se passait au début de la guerre du Péloponnèse ; or, une éclipse fut visible en Attique le 3 août 431. A vrai dire, Périclès ne devait pas se trouver en mer ce jour-là.

elle était, chez un joueur de flûte, chez un sculpteur, chez une femme. Cela étonna beaucoup les gens de son temps qui n'estimaient guère un philosophe, mais qui étaient prompts à juger dangereuses ses mystérieuses occupations. A plus forte raison, ils méprisaient profondément un simple musicien, une femme, un de ces artisans qui manient la gouge et l'ébauchoir. Même les modernes ont hésité devant des renseignements tout à fait clairs d'après lesquels Périclès s'est laissé influencer par les idées politiques de son maître de musique, Damon, qui, dit-on, fut ostracisé (1). Assurément, cela est surprenant en un temps et dans un pays où les gens habiles disaient qu'un seul homme ne peut faire convenablement qu'une seule chose. Mais Périclès a bien des côtés par lesquels il dépasse les idées de son époque. Lui qui dissimulait ses singularités sous une si jalouse pudeur, il était sensible à la singularité des autres et il sentait vivement qu'un être humain représente une chance unique. Au début de la guerre qu'il commit la faute de ne pas éviter, lorsqu'il prescrivait de s'en tenir à une politique strictement défensive, il dit aux hobereaux de l'Attique qui craignaient pour leurs champs et leurs oliviers : « Vous replanterez des arbres ; vos arbres ne vous replanteront pas. » « Personne à cause de moi n'a pris le deuil », disait-il, et encore : « S'il ne tenait qu'à moi, vous seriez tous immortels. » Étranges paroles dans la bouche d'un homme de guerre. Elles prouvent que, s'il fut toujours ménager de la vie

(1) Platon, dans le troisième livre de la *République* (écrite vers 380), parle de Damon comme d'un théoricien qui cherche des correspondances entre les sentiments et les formes poétiques et qui étudie l'influence des rythmes sur l'âme des auditeurs. Tout ce livre pose la question de l'action morale exercée par les poètes, problème certainement agité déjà au ve siècle et dans l'entourage de Périclès.

des soldats, c'était moins par respect pour la force de l'État (conception qui est toute naturelle chez un Cimon) que par considération pour les individus. Et cela est, dans le monde ancien, tout à fait exceptionnel.

Il eut des maîtres toute sa vie. Si le renseignement nous avait été conservé par un biographe, il serait suspect, car les Grecs ont recueilli quantité d'anecdotes édifiantes pour montrer que les hommes de valeur ne se jugent jamais trop vieux pour apprendre. (« A quoi cela te servira-t-il, Socrate, d'apprendre la musique en prison ? — A savoir la musique avant de mourir. ») Mais Platon nous dit par hasard qu'il prenait encore des leçons avec Pythoclide au début de la guerre du Péloponnèse, quand il avait plus de soixante ans. Il a gardé souples les articulations de l'esprit, à quoi l'on arrive, disait Epicharme, *en s'abstenant et en se souvenant de se méfier* : précautions naturelles à un homme taciturne. On ne saisit en sa personne aucune trace de sclérose, aucun changement dû aux années. Les histoires qu'on raconte sur lui, nous ignorons à quel moment de sa carrière il faut les référer et les discours que Thucydide lui prête n'ont pas d'âge, tandis que l'on sent très bien le vieillard dans ce que dit Archidame, un homme jeune dans les paroles d'Alcibiade. Quand il commence à agir, après la trentième année, c'est avec la prudence d'un homme expérimenté (il renonce à pousser à fond l'attaque contre Cimon dès qu'il sent une résistance trop forte, puis il s'arrange pour accumuler les raisons de désaccord entre Cimon et le peuple, et alors, renforcé par celui-ci, il obtient l'ostracisme qu'il voulait). A la fin de sa vie, s'il eut des doutes et des regrets, nous n'en savons presque rien.

Lorsqu'on lit ce que les Anciens disent de lui, de sa haute et vigoureuse intelligence, de sa puissante personnalité, de cette extraordinaire beauté du tempérament qui frappa tous ceux qui le connurent, nous regrettons qu'il n'ait rien écrit, qu'il ait consacré tant de dons à une œuvre dont la partie essentielle, ostensible, à savoir la grandeur d'Athènes à la tête de la Ligue, était déjà compromise au moment où il mourut, tandis que ce qui en a duré, l'art athénien, fut stimulé par lui grâce seulement à une équivoque et parce qu'il utilisa pour les fêtes et les monuments l'argent que les alliés versaient pour l'entretien de la flotte. Mais ici nous raisonnons en modernes. Aux yeux d'un ancien, c'est Périclès, et non Sophocle ni Phidias, qui a choisi la meilleure part. La plus haute destinée, c'est d'être citoyen, faire la guerre, faire les lois : ainsi pensait un homme du ^v^e siècle, ainsi pensait encore Plutarque contemporain de Trajan. « Un jeune homme de bonne race, dit-il, admirant le Zeus d'Olympie et l'Héra d'Argos, ne souhaitera jamais être Phidias ni Polyclète, ni davantage être Anacréon ou Archiloque, quoi qu'il aime les vers qu'ils ont écrits. Qu'une œuvre nous paraisse belle, ce n'est pas une raison suffisante pour que nous enviions l'ouvrier. Le courage au contraire dispose immédiatement à admirer ses œuvres et à imiter ceux qui les ont faites » (1). Et cependant, quand Plutarque écrit, il a vu s'écrouler le monde créé par les hommes illustres de la Grèce. La Pythie ne parle plus en vers et ses oracles n'intéressent que quelques paysans qui aspirent seulement à la tranquillité. Que l'homme d'État, pariant avec le temps,

(1) *Vie de Périclès*, 2. *Courage* traduit incomplètement *areté*, où il y a de plus quelque chose d'apparenté à la *virtù* italienne.

perde son pari et le perde toujours, alors que le poète le gagne, le sculpteur et le géomètre aussi, c'est une idée qui n'effleure point Plutarque, tandis qu'il fait manœuvrer l'un en face de l'autre le bataillon grec et le bataillon romain de ses grands capitaines. Mais Platon le savait et l'a dit à plusieurs reprises dans cette Athènes déçue du iv^e siècle, où la figure de Périclès personnifie le cher bon vieux temps perdu, où les guerres médiques et les Cinquantes Années se transforment en cette image édifiante qui remplit les sermons politiques d'Isocrate.

Platon reconnaît sans erreur, sous l'exquise politesse de Périclès, l'attitude d'esprit d'Alcibiade et des sous-Alcibiades de la fin du v^e siècle, qui voient dans la philosophie une excellente institutrice pour ceux qui aspirent au pouvoir ; et, contre eux tous, il défend celle qui doit servir le vrai seul, et non l'utile. Et, secrètement, il s'étonnait qu'on pût tromper l'humain besoin de durer en l'appliquant à des choses précaires, qu'un homme de la valeur de Périclès eût passé sa vie à prolonger une chose qui, à peine édifiée, révélait déjà des lézardes. Mais, autour de Platon, peu de gens pensaient comme lui. Thucydide, s'il avait eu le choix en 424, aurait certainement préféré sauver Amphipolis, rester stratège, et, plutôt que d'écrire la guerre du Péloponnèse, la faire. Libre à nous d'imaginer ce qu'aurait pu être l'œuvre écrite de Périclès, si, en 461, c'est lui qui eût été ostracisé et non Cimon, — les traités d'un Périclès banni qui aurait travaillé avec Anaxagore. Il nous est déjà bien difficile de nous figurer les discours qu'il prononça, qu'il écrivait certainement, car il n'était pas homme à rien laisser au hasard ni à se fier à son premier mouvement ;

mais aucun texte n'a été conservé. Pour lui et pour ceux qui l'entouraient, ce qui compte, c'est l'action immédiate et non la parole, simple instrument. Cela nous irrite, précisément parce que nous devinons chez Périclès une valeur humaine très supérieure à son génie politique. Mais rien ne nous permet de dépasser le simple pressentiment, car nous n'avons pas de lui une seule parole d'une authenticité certaine. On sait comment Thucydide a composé ses discours : « J'ai prêté à chacun le langage qui m'a paru le plus en harmonie avec les circonstances où il se trouvait placé, tout en me tenant, pour le fond des idées, aussi près que possible des discours réellement prononcés. » Nous n'avons à attendre ici qu'une vérité psychologique, rien de plus. Plutarque a conservé des fragments antérieurs à la guerre, où la marque de l'homme apparaît peut-être mieux. Mais tout cela, ajouté à des anecdotes douteuses et aux brocards des poètes comiques, c'est encore bien peu de chose.

Ses contemporains ont admiré, autant que son intelligence, son caractère, où ils trouvaient le trait qu'ils mettaient le plus haut : une parfaite maîtrise de soi et rien qui sente l'effort. Ils nous racontent à ce propos des anecdotes un peu agaçantes parce qu'on y sent un parti-pris d'édification. Mais elles doivent avoir un fonds de vérité, car elles illustrent bien la devise secrète de Périclès, *abstiens-toi et souviens-toi de te méfier*. Il ne va jamais à aucun banquet, même quand ses amis l'en prient, et, acceptant par exception l'invitation de son cousin Euryptolémus qui fête son mariage, il se lève et s'en va avant le moment où l'on commence à boire. Une autre fois, un inconnu le rencontre un matin et s'amuse à le suivre partout

jusqu'au soir en le couvrant d'injures. Périclès rentre chez lui, toujours escorté par l'homme, puis, comme il fait nuit et que les rues ne sont pas sûres, il ordonne à ses gens de reconduire le voyou auquel il n'a pas, jusqu'alors, prêté la moindre attention. Il rappelle à l'ordre Sophocle, qui, pendant la campagne de Samos, serre un beau garçon de trop près : « Un général doit garder propres ses mains et aussi ses yeux. » Une si parfaite tenue est bien faite pour plaire à des philosophes et il faudrait rechercher quelle fut l'influence du snobisme stoïcien, du piétisme à la romaine sur l'élaboration de la légende péricléenne. En revanche, le peuple se trouvait certainement plus à son aise en présence de Cimon ; et la timidité, la défiance dominée, la faiblesse profonde que recouvrait l'étrange puritanisme de Périclès ne lui échappaient pas. Plutarque a bien marqué le paradoxe qui fit, de ce parfait homme du monde, le chef du parti populaire, tandis que Cimon mettait au service de l'aristocratie la popularité que lui valaient sa rondeur, sa bonhomie, sa simplicité de soldat-laboureur. Et l'on peut admirer, comme les anciens l'ont fait, la droiture d'âme de Périclès qui n'eut jamais le moindre geste où l'on puisse saisir, à l'égard de la foule, une intention flatteuse. Personne, il faut le dire, n'a été moins démagogue que le fils de Xanthippe.

Il a heurté les préjugés athéniens sur deux points essentiels, et, probablement, sans avoir prévu la violence de la réaction qu'il allait provoquer. D'abord, il s'entoura de philosophes, compagnie que les Athéniens estimaient dangereuse. C'était Protagoras, disait-on, qui l'avait rendu maître dans l'art de la discussion au point que, lorsqu'il luttait et que son adversaire l'avait

fait tomber, il discutait le coup et mettait tout le monde de son côté. C'était Anaxagore qui lui avait enseigné que les astres sont non des dieux, mais des corps brillants, et les Athéniens n'aimaient point que l'on mît en doute la divinité des météores. Plus tard, vers 433, on accusera d'impiété Anaxagore qui sera banni ; seize ou dix-sept ans plus tard, ce sera le tour de Protagoras, dont les livres seront brûlés. Il fallut peut-être le procès d'Anaxagore pour que Périclès sentît toute l'impopularité que l'amitié des philosophes avait accumulée autour de lui : elle se formait depuis de longues années.

Ensuite, il donna prise aux critiques par sa vie privée. En un temps où le mariage et l'amour étaient strictement dissociés, dans celle des cités grecques où les femmes étaient le plus enfermées, le plus privées de toute vie personnelle, il aima une femme et prétendit vivre avec elle. Il était marié déjà à une de ses parentes qui lui avait donné deux fils ; la loi grecque admettait le divorce et les mœurs l'acceptaient aisément, mais non pour des raisons de sentiment. Un homme peut et même doit rompre une union pour en conclure une plus avantageuse, mais non lorsqu'il remplace une femme riche et de grande maison par une étrangère, une Milésienne trop instruite et trop libre, dont il est ridiculement épris. Périclès se sépara de sa première femme, du consentement de celle-ci, dit Plutarque avec un optimisme difficile à vérifier. Il fit entrer Aspasia chez lui, probablement vers 453, mais il ne pouvait l'épouser, car le mariage dans l'antiquité est un acte de droit public et il est possible seulement entre citoyens appartenant à des États qui se reconnaissent réciproquement la parfaite légalité

des unions mixtes. Très rares étaient les cités auxquelles Athènes avait accordé l'épigamie et Milet n'était pas du nombre, de telle sorte qu'une union entre un Athénien et une Milésienne restait légalement un concubinage. L'entente entre Périclès et Aspasia dura jusqu'à la mort, fidèle et heureuse.

Si bizarre que cela soit, c'est peut-être ce que ses compatriotes lui ont le moins pardonné. Ils louèrent Cimon d'aimer les femmes et blâmèrent Périclès d'en aimer une, sentant, avec un instinct très juste, que la salacité rapproche un chef de ses soldats, tandis qu'une passion violente isole celui qui l'éprouve. Personne n'aurait trouvé mauvais qu'il aimât des jeunes gens, ni qu'il traitât mal sa première femme, mais on était scandalisé qu'il considérât la seconde comme un être humain, qu'il vécût avec elle au lieu de la reléguer dans le gynécée, qu'il invitât chez lui des amis avec leurs femmes. Tout cela était trop étonnant pour être naturel et Aspasia était trop brillante pour être une honnête femme. Les poètes comiques s'en donnèrent à cœur joie, représentant la Milésienne comme une prostituée, comme une tenancière de maison close et Périclès comme un homme bien complaisant. Périclès laissait dire : les comiques avaient toujours eu le droit de mettre les gens en scène sous leur nom et de les blasonner à leur gré. Leurs railleries n'avaient pas grande importance. Sur ce point encore, c'est quand il fut trop tard qu'il comprit combien il s'était aliéné le peuple, pour avoir simplement passé outre à un préjugé qu'il méprisait.

Cela ne veut pas dire qu'il ait manqué d'habileté. Au début de sa carrière, sa prudence est extrême, parce que, dit Plutarque, il craignait d'être ostracisé.

Il pensait au temps que son père Xanthippe, son oncle Mégacès avaient perdu en exil. Il savait qu'à sa première faute on lui rappellerait l'origine de sa mère, Agariste l'Aleméonide. Aussi s'arrange-t-il pour ne s'avancer qu'à bon escient. Dès qu'il sent que le procès intenté à Cimon est une erreur, il se replie, se donne les gants de renoncer à l'accusation et attend une occasion favorable. Les lois qui enlevaient le pouvoir à l'Aréopage ont certainement été inspirées par lui, mais il eut soin de ne prendre l'initiative d'aucune d'elles, si bien qu'en 404, lorsque les trente tyrans voulurent rétablir l'ancienne constitution, ils abrogèrent des lois d'Ephialte et d'Archéstratos, mais aucune de Périclès. C'est seulement après 460 qu'il combat à visage découvert, et, alors, avec le plus grand courage, acceptant la responsabilité de tous ses actes. Mais, même pendant ces trente années où il est en fait le maître de l'État, il légifère le moins possible ; il gouverne par mesures immédiates, par décrets, par mille décisions peu voyantes et bien calculées.

Cependant, certaines choses choquent en lui, qui seraient admissibles chez un homme moins intelligent. Il reprocha aux fils de Cimon d'être nés d'une mère arcadienne. Assurément, c'était de bonne guerre : on pouvait montrer l'inconséquence d'un aristocrate qui fait reposer toute la politique sur la permanence des anciennes familles et qui, lui-même, s'allie à une étrangère. Mais on est gêné que ce soit Périclès qui en ait fait la remarque. Un vieil Athénien borné, non l'ami d'Anaxagore, pouvait avoir des préjugés contre une étrangère de bonne souche grecque. Il y avait chez Cimon une sorte de grosse et robuste unité qui séduisait infiniment ce peuple dont il retardait l'éman-

cupation. Au contraire, Périclès devait se sentir embarrassé, devant sa propre raison, des arguments par lesquels il mettait de son côté cette populace qu'il servait et de laquelle il se servait, sans parvenir à beaucoup l'estimer.

Pourquoi a-t-il choisi de diriger le parti du peuple ? C'est ici que se pose en profondeur la question de sa sincérité. Gardons-nous, pour la résoudre, d'y introduire des termes modernes. Depuis cent cinquante ans, un homme adopte un parti, d'abord parce qu'il juge que c'est celui qui travaillera le mieux au bien de la communauté, et, davantage, parce que le programme de ce parti s'accorde avec une certaine image du monde qui lui plaît. Cela ne va pas sans hypocrisie : l'idéalisme sert de couverture à la raison d'État dans les rapports entre les nations, et à l'ambition dans les calculs personnels. Mais la raison d'État comme l'ambition, si elles existent toujours, ne s'avouent plus guère. Au ^v^e siècle avant J.-C., il en allait autrement. La plus honorable réalisation humaine était celle du citoyen-soldat ; la plus haute était celle du chef, législateur et stratège (1). Idéalement, la grandeur de l'homme ne se dissociait pas de celle de l'État, dont elle était à la fois la cause et le résultat. Lorsque Miltiade emmène la flotte athénienne pour une expédition où il se conduit en imprudent et refuse de rien entendre, il a beau avoir sauvé Athènes à Marathon, le peuple écoute Xanthippe et condamne Miltiade. Le jeu repose sur des règles admises de part et d'autre. Cela explique la docilité avec laquelle des hommes aussi influents, aussi riches que Xanthippe et Cimon

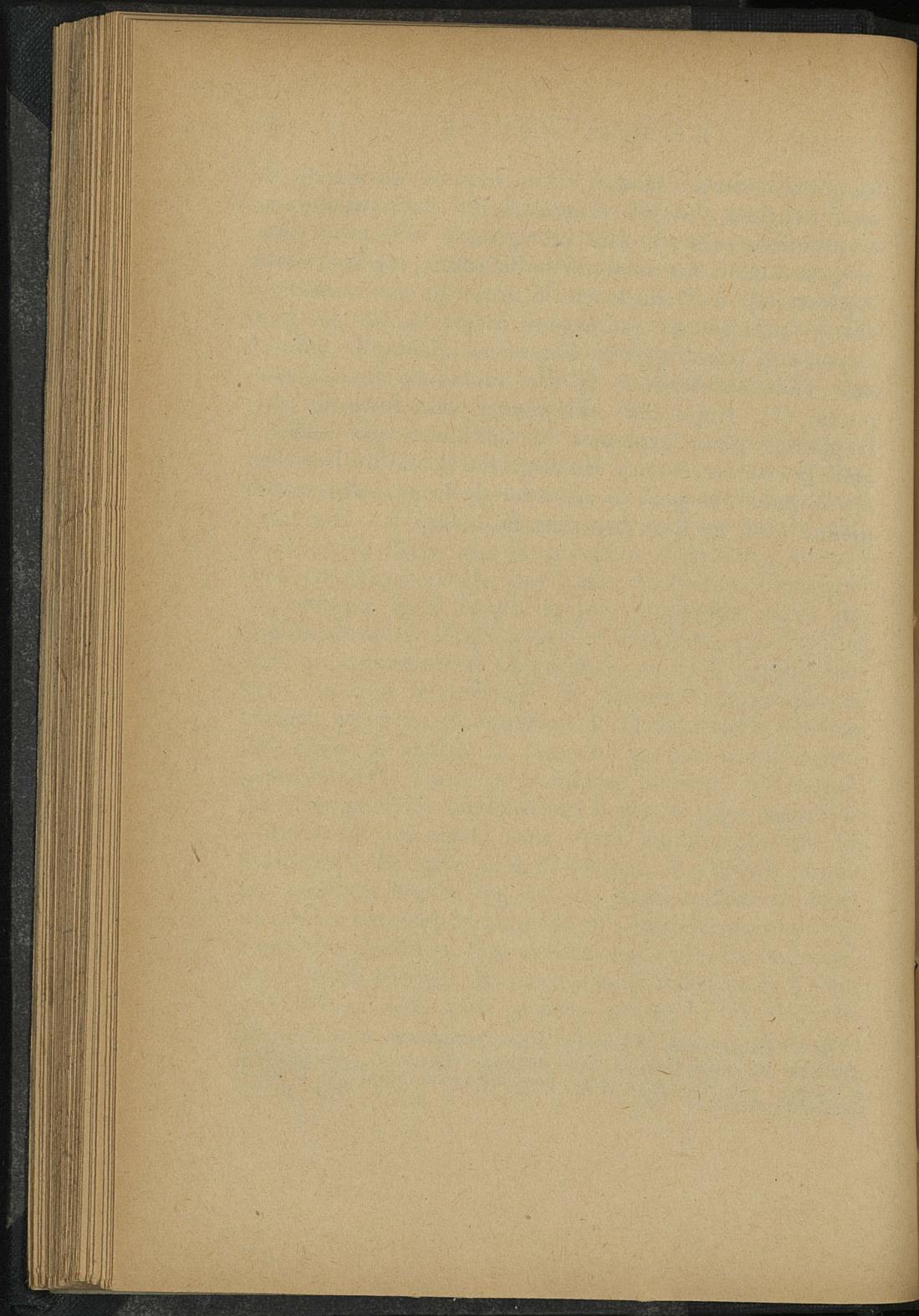
(1) Quand Platon veut définir le principat de l'âme, il dit qu'elle prend soin, qu'elle gouverne et qu'elle délibère. (*République*, p. 353.)

acceptent une sentence d'ostracisme. Ils n'essaient pas de se constituer un parti qui intriguera pour les faire rentrer, comme l'avaient fait Pisistrate et Clisthènes à une époque où la subordination n'était pas encore une chose réglée entre l'État et le chef. Ils partent sans aigreur ; la communauté les rappelle quand elle a besoin d'eux ; ils reviennent et reprennent leur place. L'ostracisme disparaît à la fin du siècle, avec le *fair-play* qui en était la condition.

Rien ne serait plus faux que de s'imaginer Périclès prenant la direction du parti du peuple par sympathie pour ce que nous appelons aujourd'hui les idées démocratiques. Ce qui le détermina, ce n'est même pas, semble-t-il, l'idée que la grandeur d'Athènes demandait un élargissement des bases de l'État. Plutarque dit crûment qu'il adopta le parti populaire parce que Cimon dirigeait l'aristocratie. Entendons que Périclès sait, en commençant sa carrière, ce qu'il entend réaliser, et que la présence de Cimon l'empêchait de réaliser avec la collaboration de l'aristocratie. Il chercha d'autres appuis et, pour les garder, modifia progressivement toute la structure sociale d'Athènes. Avec sa parfaite modération, il est le type même du prince ; et, du reste, sans cette modération qui lui était naturelle mais qu'il développa, il n'aurait jamais pu, pendant trente ans, réussir dans ce tour de force de gouverner seul en laissant au peuple l'apparence de toutes les décisions. Son ambition n'a rien de vulgaire : il sait qu'il ne peut être grand sans Athènes et il veut qu'Athènes soit plus grande grâce à lui. Périclès n'aurait rien compris à la phrase prêtée par Plutarque à César traversant, pendant l'hiver de 49, un village perdu des Alpes et disant : « Plutôt être le premier

ici que le second à Rome. » Dans le pacte qu'il a conclu avec Athènes, c'est elle et non lui, il le sait, qui apporte la première mise. Il faut une grande ville pour faire un grand chef. Au moment de Salamine, les Spartiates contestèrent à Thémistocle le droit de commander la flotte, quoique le contingent athénien fût le plus important, parce que les Perses occupaient la ville et que Thémistocle était *apolis*, momentanément sans patrie (1). Impossible d'imaginer une formule plus frappante pour exprimer la solidarité qui unissait alors la cité au citoyen. En étudiant la vie de Périclès, on ne peut pas plus la dissocier de la grandeur athénienne qu'il ne l'en dissociait lui-même.

(1) Se plaçant dans le même système, Thémistocle répond au Séripchien qui lui reprochait de devoir toute sa réputation à la grandeur d'Athènes : « Si j'étais de Séripchos, personne ne me connaîtrait, ni toi, si tu étais d'Athènes. »



CHAPITRE V

ESPÉRANCES ET DÉCEPTIONS.

En 460, Ephialte vient d'être assassiné ; Cimon est en exil ; son parent Thucydide, fils de Mélésias, qui prendra la direction du parti aristocratique, n'a ni sa valeur, ni son prestige. Périclès est maître de la situation et va pouvoir donner sa mesure.

A vrai dire, il devra d'abord liquider certains arriérés de la politique cimonienne. Le banni a dans Athènes des amis et le fils de Xanthippe entend ne pas fournir des thèmes de déclamations à ces gens qui ne connaissent qu'un adversaire, le Perse. Le roi

Chronologie probable des événements de 460 à 448.

- 460 ou 459 : Expéditions de Chypre et d'Égypte.
- 459-458 : Combats contre Corinthe, Épidaure et Egine.
- 457 : Guerre en Béotie, défaite de Tanagra, revanche d'Enophyta ; soumission d'Égine.
- 455 : Raids maritimes pour menacer Sparte et Corinthe ; Athènes installe à Lépante des Messéniens révoltés contre Sparte.
- 454/453 : Après le désastre d'Égypte, transfert du trésor de Délos à Athènes.
- 452/451 : Trêve de cinq ans entre Athènes et Sparte ; paix de trente ans entre Sparte et Argos.
- 450/449 : Expédition de Cimon à Chypre.
- 448 : Traité de Callias, établissant la paix entre la Perse et la Ligue athénienne.

Xerxès a été assassiné en 465/464 et son successeur, Artaxerxès I^{er}, a des difficultés avec des satrapes en révolte. Les partisans de Cimon veulent qu'on profite de l'occasion pour aller délivrer Chypre. Périclès se garde de les heurter de front, d'autant plus que l'expédition, qui sera heureuse, favorise ses intentions personnelles : sous un commandement athénien, deux à trois cents trirèmes s'en vont jusqu'aux côtes de Phénicie, secouant la vieille torpeur ionienne et engageant les villes, Éphèse, Halicarnasse et d'autres, à remplacer le gouvernement des grandes familles par un régime démocratique.

L'affaire d'Égypte fut plus grave. Un roitelet de Libye s'était soulevé contre l'autorité perse ; il s'était établi dans le Delta et avait appelé les Athéniens. Pour savoir exactement si c'est Cimon ou Périclès qui porte la responsabilité de l'aventure, il faudrait connaître la date exacte où elle commença. Ce qui est sûr, c'est qu'elle dura six ans et que Périclès, si elle fut décidée en dehors de lui, aurait pu l'interrompre à temps. Mais, encore une fois, il est probable qu'avec son habituelle prudence il préféra ne pas offenser les partisans de la politique traditionnelle et que, pour gagner au moins leur neutralité, il souscrivit à l'expédition. Cette décision, a-t-on dit, prouve combien il surestimait à cette époque la puissance maritime d'Athènes ; mais, cela, c'est un jugement après coup. Le succès d'une révolte, dans un pays mal soumis, résulte de chances qu'il est impossible d'évaluer à l'avance. Celle d'Inaros pouvait réussir, mais elle fut aussi malheureuse que le soulèvement ionien, quarante-cinq ans auparavant, et encore plus désastreuse pour Athènes. Le corps expéditionnaire périt ; cin-

quante trirèmes envoyées en renfort à la dernière minute arrivèrent trop tard et furent coulées. Il s'en fallut de peu que les Perses vainqueurs ne se retournassent de nouveau contre cette ville impudente qu'ils trouvaient toujours associée à leurs vassaux rebelles. Mais l'événement, s'il coûta cher aux Athéniens, servit les plans de Périclès, car la politique de Cimon fut déconsidérée et l'ambiance générale devint favorable à la paix avec la Perse.

De plus, comme on avait eu des craintes pour l'argent de la Ligue entassé à Délos et que cette petite île était malaisée à défendre, on transporta le trésor dans Athènes. Malgré le désastre égyptien, il devait contenir une réserve d'environ 3.000 talents. Au printemps de 453, les députés des cités et des îles vinrent pour la première fois apporter le tribut en Attique. Du coup disparaissait l'assemblée de Délos, qui avait été chargée de gérer les finances communes, et même le temple d'Apollon Délien était confié à des administrateurs d'Athènes. Ainsi s'effaçait la fiction, sur laquelle on avait vécu pendant 25 ans, d'une fédération d'égaux. Athènes, officiellement, prenait rang de peuple-chef. Mais elle procédait avec une prudence où l'on reconnaît l'inspiration de Périclès : on continuait à reviser le tribut tous les quatre ans (au moins en théorie), ce qui représentait un allègement, puisque le chiffre total restait fixé à 460 talents alors que le nombre des membres augmentait. Après la défaite d'Égypte, il y eut cependant des défections : on y para en abaissant le tribut, qui fut relevé seulement après 450, une fois la situation extérieure solidement rétablie.

Cependant, au cours de ces années 460-450, Périclès menait en Europe une politique coûteuse, mais qui

devait préserver Athènes de l'encerclement : alliance avec Argos, avec Mégare, avec la Thessalie, soumission définitive d'Egine, dont les murs furent démolis, la flotte annexée, et qui eut à payer 30 talents d'amende. Cette île qui, au commencement du siècle, avait encore la maîtrise de la mer et qui traitait Athènes d'égale à égale, ce n'est plus qu'une « taie sur l'œil du Pirée » et Périclès est bien décidé à l'effacer. Mais toute action dans la contrée qui joint l'Attique à l'Isthme, c'est-à-dire du côté de Mégare et d'Egine, les Corinthiens devaient forcément en prendre ombrage et ils avaient de plus dans l'Ouest, au delà du golfe, un domaine colonial qu'ils sentaient menacé. Ils réagirent vigoureusement en prenant un point d'appui sur les villes côtières, mais les Athéniens les repoussèrent, non sans difficultés, du reste.

Alors, Sparte essaya de contenir sa rivale au Nord-Ouest en s'alliant avec la Béotie. Elle tablait sur deux sentiments : la solidarité des États oligarchiques et la jalousie de Thèbes à l'égard des Athéniens, ces parvenus de la veille qui éclipsaient le peuple glorieux né de Cadmus et des dents du Dragon. Sparte elle-même donnait comme raison d'intervenir sa qualité de protectrice des cités doriennes, la Doride, sa métropole, étant menacée par les Phocidiens alliés d'Athènes. Les deux armées se rencontrèrent à Tanagra. Les Athéniens furent, dirent-ils, trahis par leurs alliés thessaliens dont la cavalerie fit défection au moment critique et alla rejoindre l'ennemi.

Périclès était stratège. Il sut éluder les conséquences matérielles de la défaite en se repliant à temps pour ramener intact tout le contingent athénien. Ses historiens n'ont probablement pas assez insisté sur ce trait

de sa tactique qui correspond chez lui à un trait de caractère. Il excelle à renoncer à temps, à reprendre sa mise, qu'il s'agisse du procès de Cimon ou de l'engagement de Tanagra. Il est celui qui ne se considère jamais comme battu. Le roi de Sparte demanda un jour à Thucydide (non l'historien, mais l'homme politique, le fils de Mélésius) qui luttait le mieux, lui ou Périclès. « Je crois que c'est moi, répondit Thucydide, mais, lorsque je l'ai renversé, il discute le coup et persuade même ceux qui l'ont vu par terre. » L'histoire a reçu une interprétation banale à l'époque où l'on reprochait aux sophistes de consacrer tout leur art à faire triompher la mauvaise cause. Périclès, à coup sûr, devait être habile à démontrer qu'il avait raison, même quand il n'en croyait rien lui-même. Mais ces tours de gobelets étaient à la portée du premier rhéteur venu. Ce qu'il savait faire et qui est réellement difficile, car cela réclame un jugement froid qui ne se solidarise ni avec ses échecs ni avec ses réussites, c'est, dès qu'il sentait une résistance trop coûteuse, céder, retrouver un terrain solide à peine avait-il commencé à reculer et, sur un échec, prendre un point de départ. Deux mois après Tanagra, au moment où, à Olympie, au fronton du temple de Zeus que l'on venait de terminer, les Spartiates élèvent le trophée de leur victoire sur les Athéniens et leurs alliés, tout est, pour eux, à recommencer. Athènes envoie en Béotie son meilleur général, Myronidès, le vainqueur d'Egine, rompu aux méthodes rapides et aux exécutions brutales. Il battit les Thébains, découragea les États de se donner des gouvernements qui éprouvassent autre chose que des sympathies pour Athènes (et, naturellement, ces procédés énergiques eurent bientôt raison de la fédération béotienne) puis

il entra en Phocide et en Locride pour prendre des otages. Les Thessaliens tremblaient qu'on ne leur demandât des comptes au sujet de leur défection de Tanagra.

L'année suivante, c'est Sparte qui fut frappée. L'amiral Tolmidès partit du Pirée avec cent vaisseaux, brûla Gythion qui était le port et l'arsenal de Lacédémone, prit Chalcis en Eubée et, sur le golfe de Corinthe, Lépante. Là, les Athéniens établirent une colonie de réfugiés, des Messéniens qui s'étaient révoltés contre Sparte et qui avaient été épargnés, parce qu'ils avaient supplié Zeus de l'Ithôme, puis bannis. Ces établissements occidentaux menaçaient le domaine colonial de Corinthe, dont les inquiétudes étaient vives. L'Achaïe, ainsi que Trézène et d'autres petites villes terrorisées, déclaraient vouloir s'allier à Athènes.

Puis vint une période de contraction. On est allé un peu trop loin et un peu trop vite. En Thessalie, on a commis la même erreur qu'en Égypte, qui est de jouer la mauvaise carte en soutenant une révolte qui échoue : le gouvernement aristocratique est plus fort qu'on n'avait cru et le roi de Macédoine se soucie peu d'aider les Athéniens à prendre pied dans la Grèce du Nord. L'expédition échoua, ainsi qu'une autre que Périclès fut chargé de mener autour du Péloponnèse. Depuis que l'on possédait Lépante, on était bien obligé de faire de la politique de prestige en Grèce occidentale. Mais Périclès n'avait pas grand bonheur à la guerre et il fut repoussé lorsqu'il voulut occuper la colonie corinthienne d'Œniades.

Cependant, la fatigue était grande, aussi bien en Attique qu'à Lacédémone. Des deux côtés, on aspirait à la paix qui ne fut conclue cependant qu'en 451 ou 450

et qui devait être bien précaire. Dans l'intervalle, Cimon était probablement rentré chez lui, rappelé, comme tant d'autres ostracisés, avant que se fussent écoulées les dix années de bannissement à quoi il avait été condamné. Il reprend sa place dans le rang avec beaucoup de loyauté et de courage, mais le rôle qu'il joue est désormais effacé. S'il est intervenu pour faciliter la détente entre les deux villes, nous n'en savons rien. Jusqu'à sa mort, il servira fidèlement une politique qu'il désapprouve et qui est certainement moins sage que la sienne. Une méchante fée rendit les peuples grecs incapables de transposer sur le plan politique cette notion de l'hellénisme qui était si vivante lorsqu'il s'agissait de la langue, de la religion et des sports, où elle s'affirmait avec une arrogance joyeuse. « La seule unité politique que la Grèce ait jamais réalisée, c'est la triste unité d'asservissement sous Rome maîtresse du monde » (Grote). Périclès établit la grandeur d'Athènes sur un plan très vaste dont il dessina avec soin les moindres détails, et surtout les points critiques, ceux où la politique intérieure s'articulait à la politique extérieure. Mais il n'essaya jamais de faire violence à l'esprit d'isolement municipal et jamais il ne parut même soupçonner que son œuvre périrait par là. Quant à Cimon, qui avait bien vu la difficulté centrale de tout le système, il aurait été incapable de convertir son rêve en un plan, et le malheur voulut que, de son image de la Grèce, il montra aux Athéniens la face la moins faite pour leur plaire, l'alliance avec Sparte. Il rencontra aussitôt une méfiance croissante, car personne n'ignorait que Sparte avait horreur des démocraties et que, partout où elle avait de l'influence, elle essayait d'instaurer des régimes semblables au

sien. Et l'on accusait Cimon de pencher vers Sparte par sympathie d'aristocrate. Au siècle suivant, l'idéal panhellénique sera représenté par cet insupportable bavard d'Isocrate et l'ennui mortel qui suinte de ses sermons rendra inopérante la valeur de sa thèse.

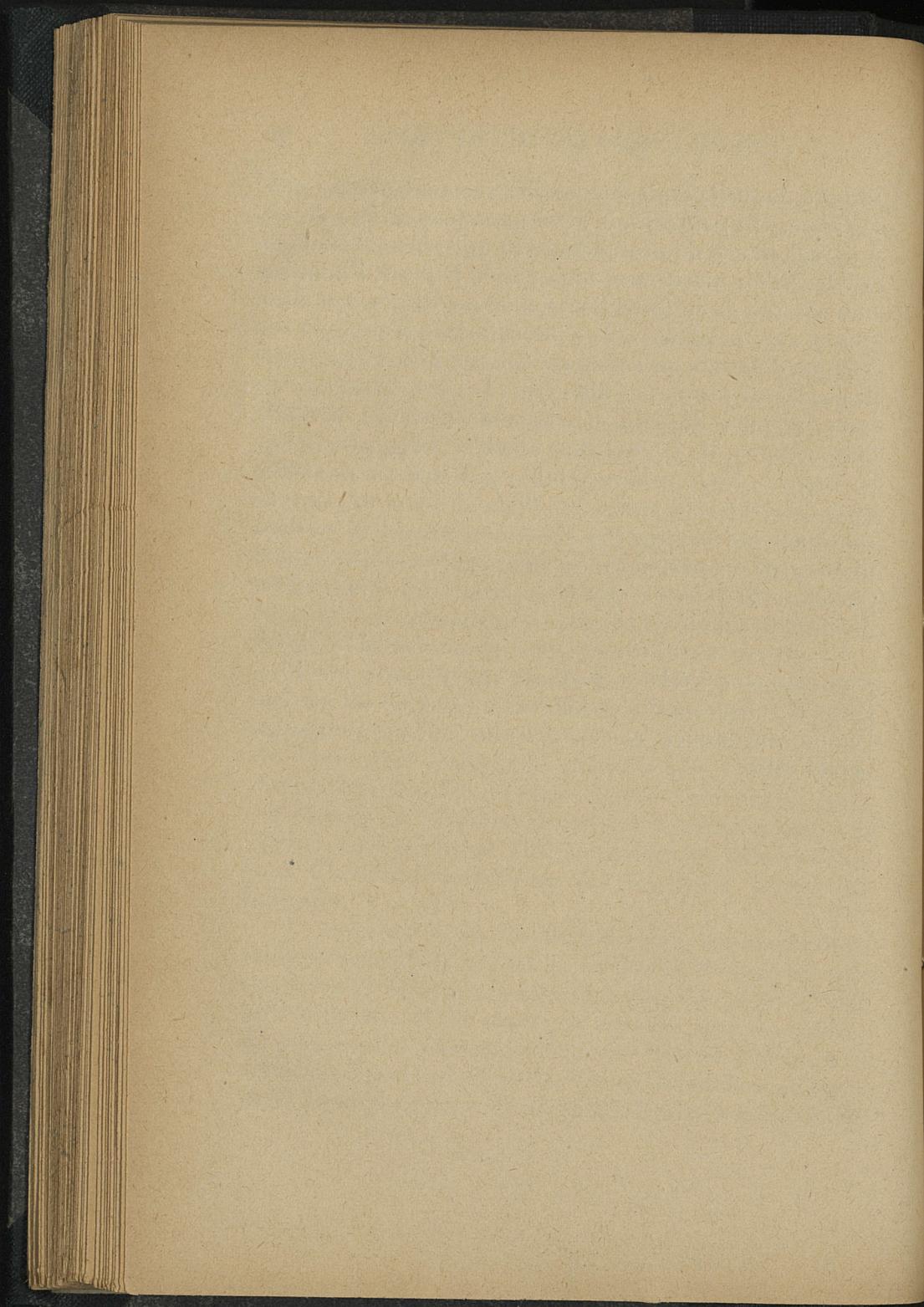
Un destin miséricordieux accorda du moins à Cimon de mourir pendant une dernière expédition contre la Perse, pour délivrer cette Chypre toujours opprimée, toujours menacée, dernière sentinelle hellénique aux avant-postes du monde barbare. Il était parti avec 200 vaisseaux, desquels 60 unités s'en furent en Égypte soutenir le révolte du roi Amyrtée, le machiavélisme du cinquième siècle n'ayant pas des méthodes très différentes de celui d'aujourd'hui. Cette flotte remporta à Salamine de Chypre une belle victoire, captura des vaisseaux et restaura le prestige athénien, entamé par le désastre d'Égypte.

Cela permit à Périclès de mettre fin à la guerre. Il rappela les escadres à la fois de Chypre et d'Égypte, et, après avoir été pressenti par le Grand Roi, envoya en Perse une ambassade présidée par Callias. C'est celui-ci qui conclut un accord avec Artaxerxès, mais, cet accord, la tradition populaire le nomma *traité de Cimon*, tant le fils de Miltiade incarnait aux yeux de tous l'hostilité victorieuse de la Grèce contre les barbares.

La convention montre à quel point, des deux côtés, on était fatigué de se battre. Le Grand Roi promit que ses troupes ne s'approcheraient pas des côtes d'Asie à la distance « d'une course de cheval », que ses navires de guerre ne dépasseraient pas les Roches-Noires, à la sortie du Bosphore, et les Îles-aux-Hirondelles, au large de la Lycie, à environ deux cents kilomètres à l'ouest de

Chypre, laquelle était donc définitivement perdue pour la Grèce. On neutralisait ainsi une zone côtière de dix à quinze lieues de profondeur, ce qui affranchissait en fait les villes maritimes, sans que le Roi eût l'humiliation de renoncer formellement à ses droits sur elles. Quant aux Athéniens, ils s'interdisaient d'envoyer des troupes dans aucun territoire soumis à la Perse, mais ils gardaient les mains libres du côté de la Thrace et du Pont, régions dont la politique de Périclès révélera l'importance. Ils évacuèrent aussitôt l'Égypte et l'île de Chypre. Tout cela ressemble plutôt à un armistice qu'à un véritable traité et Thucydide a négligé de consigner ces clauses qui auraient probablement déçu Cimon, car on parlait grec à Chypre. Du moins donnèrent-elles à Athènes quarante années de tranquillité du côté du soleil levant.

La guerre terminée du côté perse, la trêve signée avec Sparte, Périclès pouvait maintenant stabiliser l'état de choses qui s'établissait autour de lui et dans l'évolution duquel on sent de plus en plus sa marque personnelle.



CHAPITRE VI

NOUVELLE ATHÈNES.

Le premier fait avec lequel Périclès dut compter, c'est la baisse de la valeur de l'argent. Or, lui-même avait, relativement au rôle de l'argent dans la cité-reine, une conception toute différente de celle des hommes d'État de l'âge précédent, même de ceux qui avaient eu de grandes vues d'ensemble, comme Pisistrate, Darius ou Thémistocle.

La baisse de l'argent commença dès qu'on eut découvert, au Laurion, ces veines riches qui donnèrent une flotte à la jeune Athènes. Elle fut assez rapide pour que le prix du blé doublât en un siècle ; un mouton, qui coûtait une drachme vers 600, coûtait 10 à 20 drachmes deux siècles plus tard. Ce fait avait une grande importance politique, car la population était divisée d'après le revenu calculé en argent.

Quand Solon avait établi sa constitution, il avait précisé ou complété une ancienne répartition du peuple en quatre classes déterminées par le revenu brut. C'était le temps où la seule richesse était la propriété foncière et l'on calculait celle-ci en comptant les mesures de céréales récoltées chaque année. Pour être dans la

première classe, celle des *Pentacosiomédimnes*, il suffisait de rentrer 500 mesures de blé ou d'orge, soit environ 250 hectolitres. Plus tard, quand la terre attique porta aussi de la vigne et des vergers d'oliviers, on rangea parmi les pentacosiomédimnes ceux qui récoltaient 500 mesures de céréales, de vin ou d'huile, l'un dans l'autre. Au-dessous venaient les *Cavaliers*, capables de venir montés à la guerre ; au-dessous encore les *Zeugites*, ceux qui avaient de quoi acheter une paire de bœufs pour cultiver leur champ. La dernière classe était celle des prolétaires, les *Thètes*.

Lorsque l'argent monnayé devint une notion courante, on remplaça les mesures de blé ou d'huile par leur valeur en drachmes. A la fin du VI^e siècle, il est probable que, pour figurer dans la classe des Pentacosiomédimnes, il fallait justifier d'un revenu de 660 drachmes, et d'un revenu de 400 ou de 200 drachmes pour être rangé parmi les Cavaliers ou les Zeugites.

Or, les Pentacosiomédimnes et les Cavaliers, si, pas plus que les autres, ils ne paient aucun impôt, devaient fournir à l'État des prestations onéreuses. Tous devaient faire leur service militaire à cheval et amener avec eux, à la première réquisition, leur monture et leur valet. Les Pentacosiomédimnes de plus étaient soumis aux *liturgies*, c'est-à-dire qu'à tour de rôle ils devaient équiper un vaisseau, ou monter une tétralogie, ou organiser une fête de gymnastique, en d'autres termes, se prêter à un prélèvement sur le capital. Lorsque la valeur de l'argent se mit à diminuer (et, pendant les années qui suivent 483, la baisse fut rapide), un homme qui n'avait que 400 drachmes de revenu brut par an devint incapable de servir dans la cavalerie. On fut donc obligé de relever le cens pour les

deux premières classes ; il fut porté, semble-t-il, à 1200 et 600 drachmes. Mais, comme on ne demandait aux zeugites aucun impôt, aucune prestation coûteuse si ce n'est de répondre à la mobilisation et d'aller, quand ils le voulaient bien, aux séances de l'Assemblée, on jugea inutile de relever leur cens pour compenser la baisse de l'argent (1). Tous ceux qui justifiaient d'un revenu de 200 drachmes continuèrent donc à être classés parmi les zeugites, et, parmi ces petits propriétaires, il y avait de très pauvres gens, aussi misérables que bien des Thètes de l'âge précédent.

Il n'est pas mauvais de dire à quoi correspondent ces chiffres. Les Cavaliers, classe intermédiaire de propriétaires moyens, devaient, pour arriver au revenu exigé, cultiver 5 à 6 hectares de vigne, ou 18 à 30 hectares de terre à blé, ou, s'ils combinaient les deux cultures, comme c'était généralement le cas, 12 à 18 hectares de terrain varié. Or, en France, on considère que la propriété moyenne est celle qui est comprise entre 10 et 40 hectares : la limite inférieure est la même qu'en Grèce, mais la limite supérieure est beaucoup plus élevée et on voit augmenter l'écart entre les deux conceptions si l'on considère que le paysan français cultive sa terre tous les ans tandis que dans l'antiquité on la laisse reposer un an sur deux. Des familles de l'ancienne noblesse, rangées dans la première classe, avaient des biens d'une trentaine d'hectares, sur quoi elles vivaient presque pauvrement. En critiquant la législation péricléenne, il ne faut jamais oublier qu'elle est faite pour un peuple de petites gens. Et à ces petites

(1) Restitution de E. Cavaignac. Elle est hypothétique, mais elle tient compte des faits connus et elle propose du moins une explication aux contradictions apparentes qu'ils offrent.

gens, qui avaient à peine de quoi vivre, incombait le métier seigneurial, la politique et la guerre, réservé autrefois par Solon à des citoyens qui avaient du superflu.

C'est à cause de cela que les législations anciennes ne prévoient pour eux aucune espèce de solde. Et, au ^v^e siècle, il fut impossible de garder la gratuité des offices. Le fantassin, lorsqu'on le réquisitionnait, devait arriver avec des vivres pour trois jours dans sa musette. Il abandonnait son champ, et la guerre le prenait à la bonne saison, quand il aurait fallu suivre les conseils du vieil Hésiode, travailler depuis l'aube grise jusqu'à la nuit tombée. Les campagnes qui suivirent l'invasion perse se firent à de grandes distances, tenant les soldats longtemps éloignés de chez eux ; elles visaient des cités grecques assez pauvres, où le butin produisait peu de chose. Les petits propriétaires auraient été ruinés s'ils avaient dû supporter une telle charge. Beaucoup d'entre eux nourrissaient à grand peine la paire de bœufs qui avait donné son nom à la troisième classe.

Périclès, n'admettant pas que la guerre les appauvrit, voulut au contraire que la guerre, payée par les Alliés, les remît en leur ancien rang. C'est pourquoi il accorda aux hoplites une indemnité de nourriture qui devint bientôt une solde. Après Tanagra et la défection de la cavalerie thessalienne, on décida de créer un corps qui comprit d'abord 300, puis 600, puis 1.000 cavaliers, tous recrutés parmi les deux premières classes. Les principes anciens eussent interdit de payer ces gens : tout homme aisé doit le service militaire, et, en échange, il participe au gouvernement. Mais, encore une fois la fortune réelle des propriétaires était trop mince ; on

fut obligé d'indemniser ceux qui formèrent la cavalerie et aussi le corps des archers.

Toute la législation péricléenne épouse étroitement les conséquences de la baisse de l'argent. Six mille citoyens des quatre classes étaient appelés à siéger chaque année dans les tribunaux populaires. Périclès leur fit donner pour cela deux oboles, ce qui suffisait pour vivre chichement. Ses ennemis affectèrent de considérer la chose comme une mesure démagogique, avec la même sincérité que nos réactionnaires comparent des salaires à deux époques différentes, en tenant compte seulement de la valeur nominale, et s'irritent de les voir monter. Les conseillers recevaient aussi une indemnité qui était d'une drachme à la fin du siècle. Enfin, on remboursait aux spectateurs les deux oboles de leur entrée au théâtre. Le théâtre étant la forme la plus élevée de la vie civique, il ne fallait pas qu'un homme en fût exclu à cause de sa pauvreté.

On le voit : Périclès considère que, ce qui mérite un salaire, ce n'est pas ce que nous appellerions un service public, mais simplement la participation à la vie publique. Le peuple athénien assume, pour les cités de la Ligue, tout ce qui est la politique étrangère et la défense armée. Le reste est du domaine particulier de chaque État; mais, au point de vue des relations extérieures, la Ligue représente un tout homogène dirigé par Athènes. En échange de ce service, le peuple reçoit son pain.

Ce pain lui vient, par parties inégales, des ressources d'Athènes elle-même et du tribut de l'Alliance. Celui-ci représente dans l'ensemble la masse la plus importante.

Bien entendu, aucun Athénien ne paie d'impôt personnel ou foncier, signe de servitude, symbole

même du régime tyrannique. Il faudra les grosses difficultés financières de la guerre du Péloponnèse pour que les citoyens acceptent de payer une taxe du centième, calculée du reste sur le capital et non sur le revenu. Vers 450, Athènes a les mêmes ressources qu'au début du siècle.

Certaines prestations restent imposées aux riches, qui s'en acquittent volontiers et fastueusement, le mécénat étant, en tous pays, plus répandu et moins méritoire que le courage fiscal. Les adjudications rapportent gros, car à la ferme du Laurion il faut ajouter celle des mines d'or du Pangée. En revanche, le butin n'est plus ce qu'il était au temps des grandes victoires de Cimon, quand une seule bataille jetait 20.000 esclaves sur le marché et qu'une rançon valait en moyenne 200 drachmes, mais les étrangers paient une taxe d'établissement qui leur donne accès au statut des *métèques*, des gens accueillis dans la maison athénienne. Cette taxe a un rendement croissant. Thémistocle l'a supprimée autrefois parce qu'une population dense était nécessaire à la réalisation de son grand dessein ; on a pu la rétablir sans diminuer l'afflux des étrangers, car la prospérité grandissante de la ville leur promet de riches compensations. Le droit d'entrée au Pirée est une simple mesure financière, les Anciens n'ayant jamais rien conçu qui ressemble au protectionnisme ; et il est minime (environ 2 % *ad valorem*) de telle sorte que personne n'est tenté de frauder le fisc. Comme les échanges sont intenses, le port fait de bonnes affaires. Enfin, l'État perçoit les amendes et les frais de justice.

C'est ici que va se faire la première dérogation aux principes, la première rupture de la cohésion interne

du système. Le peuple athénien aimait à juger, à plaider, à parler. Encore aujourd'hui, en ce présent ^{xx}^e siècle, il y a à l'Université d'Athènes un peu trop d'étudiants inscrits à la Faculté de Droit ; le bien du pays s'accommoderait de moins d'avocats et de plus d'ingénieurs. Au ^v^e siècle avant J.-C., la solde des juges assurait aux petites gens au moins leur dîner pour un jour et leur épargnait le calice du travail manuel dont ils avaient horreur et mépris. Deux oboles étaient assez pour enchanter des gueux dont les besoins étaient aussi réduits que les ambitions et qui étaient montés avec ravissement de la misère vers la médiocrité. Les tribunaux étaient un moyen d'occuper la plèbe et de la nourrir. Mais, pour qu'ils puissent fonctionner toute l'année, il fallait leur donner à régler autre chose que les procès entre Athéniens.

Périclès imagina alors d'attirer vers Athènes tous les litiges des cités. Cela n'était pas prévu dans l'accord passé en 476 entre Aristide et les délégués de l'Alliance et c'était certainement une infraction à l'esprit du pacte. Les villes associées envoient des bateaux armés ou de l'argent (en 450, Samos, Chio et Lesbos sont seules à avoir encore leur escadre autonome et à ne point payer tribut) ; Athènes assure la défense collective. Quand les Athéniens revendiquèrent le monopole des procès, ils dépassèrent leurs droits et ne donnèrent aucune compensation en échange des avantages qu'ils s'arrogeaient.

Périclès mit sa prudence habituelle à réaliser cet abus de pouvoir. Il commença (traité avec Erythres, vers 465) par faire juger dans Athènes les procès intentés pour sympathies perses : ces questions s'inscrivaient tout naturellement en marge de la politique

étrangère et l'on pouvait soutenir qu'elles intéressaient directement les chefs responsables de la Ligue. Plus tard (traité avec Chalcis, 446/445), les alliés furent obligés de soumettre les causes passibles de la peine capitale aux jurys d'Athènes, qui étaient seuls compétents aussi pour tout contrat conclu sur le territoire, pour tout différend, où qu'il eût éclaté, entre un Athénien et un Allié. Les tribunaux locaux furent progressivement dépossédés, sauf en ce qui concernait les litiges insignifiants. Périclès ne paraît pas s'être inquiété du danger que nous verrions à présenter l'exercice de la justice comme un acte unilatéral d'autorité.

Abus profitable, au moins immédiatement. Les caisses de l'État absorbent les frais et les amendes. Les juges touchent leurs deux oboles. Et la politique générale y trouve son compte : ceux qui sont à la tête des affaires parviennent, sans quitter l'Attique, à intervenir dans les querelles locales d'une île perdue ; ils favorisent sans scrupules les amis d'Athènes et les partisans du régime démocratique. Si bien que, peu à peu, chaque île, chaque cité se divise en deux factions : une noblesse dépossédée qui déteste le régime nouveau, et un parti populaire heureux de s'être affranchi de ses anciens maîtres et qui trouve surtout des avantages à l'alliance athénienne. Peu à peu, les mécontents deviennent plus nombreux et l'organisation des tribunaux y est pour beaucoup. On regimbe contre l'obligation de se soumettre à une justice qui est lente, coûteuse et partielle. Tout plaideur qui a passé par l'Attique en revient antiathénien et va grossir le clan de ceux qui, au début de la guerre du Péloponnèse, conspireront et appelleront les Spartiates.

Pour la cité elle-même l'organisation des tribunaux

représente une dépense improductive. Mais il faut dire que cette notion même est étrangère à la pensée antique. Périclès, qui pose plus hardiment qu'aucun homme de son temps ce que nous appelons les problèmes du travail, ne nous comprendrait cependant pas lorsque nous disons que l'indemnité des juges vaut exactement, pour la richesse collective, ce que valent nos allocations de chômage. Il ne vit pas davantage que la multiplication des emplois de juges détournait la plèbe du travail manuel.

Et cependant, cela allait contre son plus grand dessein, contre l'idée la plus originale de sa vie. Mis en face d'une énorme richesse, ces 4 à 500 talents qui rentraient chaque année et qui, depuis 453, étaient déposés sous la garde d'Athéna, il sut rompre avec l'ancienne pratique de la thésaurisation et donner à cet argent la mobilité. Jusqu'alors, les princes avaient trouvé naturel d'entasser dans les temples des réserves d'or improductif. Le meilleur emploi qu'on crût pouvoir faire d'un excédent, c'était d'offrir des ex-voto aux dieux ou de répartir la somme entre les citoyens, comme on y songea encore lors de la découverte du Laurion. Thémistocle lui-même, s'il jette dans la circulation le bénéfice des adjudications, pense à la défense militaire et ne pense guère qu'à cela. Périclès est le premier qui s'avise de voir, dans un excédent budgétaire, un moyen de transformer la vie collective et d'inaugurer une politique de grands travaux. Jusqu'alors, les grands travaux avaient été l'œuvre de mécènes intelligents ; ils devaient être désormais une des fonctions de la richesse publique et, en même temps, un des moyens de la répandre sur tous.

Les Longs Murs furent achevés en 458, grande entre-



prise dont Cimon avait fait les premiers frais. Ils englobaient le Pirée et la ville dans un même système de fortifications dont l'investissement était impossible puisque la marine athénienne tenait la mer. Jusqu'alors, le Pirée avait été surtout un port militaire, avec les industries et activités que cela suppose. Mais, Egine une fois ruinée, il devint le grand entrepôt marchand de la Grèce occidentale et Périclès lui donna un équipement à l'échelle de la puissante concentration urbaine qu'il devait desservir.

L'architecte Hippodamos de Milet vint dessiner les plans, inspirés par un urbanisme hardi, et les vieux Athéniens, habitués aux venelles étroites et tortueuses de l'ancienne bourgade, virent grandir avec étonnement une cité à l'américaine, dont les avenues larges se coupaient à angles droits. Une grande Halle-aux-blés fut construite, et elle était indispensable, car le temps était passé où les paysans attiques pouvaient approvisionner en blé la population du pays. On quittait la terre, appelé vers la ville par des besognes qui n'étaient peut-être pas plus rémunératrices ni moins rudes, mais qui avaient le prestige de la nouveauté et le charme de la vie en commun. Ceux qui restaient aux champs préféraient cultiver la vigne et l'olivier, qui rapportaient plus que le grain et demandaient une moindre surface de sol. Le blé venait donc d'outre-mer, surtout de la Russie méridionale, en arrivages réguliers qui mettaient au Pirée une vie intense. Le quai du port marchand était bordé des portiques où se trouvait le Bazar ; les affaires s'y traitaient sur échantillons, tout près des boutiques des changeurs et des banquiers. Derrière la Halle-aux-blés venait le quartier commerçant, avec les marchés, les bureaux des juges, des



contrôleurs, des inspecteurs du port, puis la ville elle-même, avec ses rues tracées, alors que, dans Athènes, on occupait l'espace disponible sans observer aucun alignement. L'aménagement du Pirée est la grande œuvre de la décade 460-450, comme les constructions du Parthénon illustreront la décade suivante, quand Périclès, la guerre finie et le trésor de Délos déposé en Attique, pourra consacrer à ses plans des moyens plus étendus. Et c'est alors, du reste, que les difficultés internes de l'entreprise apparaîtront en pleine lumière.

Cependant, lui-même semble bien les avoir aperçues dès le moment où, le désastre d'Égypte à peine oublié, on achevait la transformation du port. Tout un prolétariat avait afflué au Pirée, sûr de trouver tous les jours de l'embauche et du pain, soit au service des entrepreneurs, soit dans les arsenaux, soit sur les chantiers ou les quais. Il fallait prévoir le moment où le travail serait moins abondant et empêcher une trop forte émigration vers la ville. Périclès, dès ce moment, envisageait l'envoi massif de colons athéniens vers des terres conquises ou considérées comme telles. Ce plan avait déjà reçu un début d'exécution au moment où nous sommes, car on voit qu'en 450 le tribut fut allégé pour les États de l'Alliance qui avaient été obligés de recevoir des colons athéniens. Mais c'est surtout après la paix que Périclès pourra poursuivre cette politique et qu'il en touchera du doigt à la fois l'inefficacité et le danger.

En 453, il n'en est encore qu'aux premières inquiétudes. Il s'effraie de voir se déraciner le peuple qu'une aventure incroyable a mis à la tête de la Ligue et il essaie d'enrayer la désertion des campagnes. Il s'y prend comme on s'y prenait de son temps, par des

mesures politiques, et il rétablit une vieille institution de Pisistrate, les tribunaux des *dèmes* ; de la sorte, les paysans pourront vider leurs querelles (celles, du moins, qui ne dépassent pas dix drachmes) devant trente juges itinérants, sans être obligés de venir en ville. Mesure sage. Mais, en même temps, on attirait vers Athènes tous les litiges des cités. Et les juges d'Athènes, ces pauvres diables si heureux de gagner deux oboles par jour à rendre des arrêts, maintenant qu'ils se sont fait les dents à dévorer tous les procès de l'Alliance, peut-on croire sérieusement qu'ils laisseront se plaider dans les *dèmes* des affaires qui en vailent la peine ? Sans compter qu'un paysan ne se considère jamais comme battu et tente sa chance, s'il le peut, auprès d'une juridiction supérieure. Périclès voit grandir les appétits qu'il a déchainés.

Il se rend compte aussi que, si on laisse l'immigration suivre le rythme accéléré qu'elle a pris, si l'on ne contrôle pas plus sévèrement l'octroi du droit de cité, Athènes risque de devenir le *melting-pot* de la Grèce. La cité avait fait en trente ans l'évolution rapide d'une ville américaine et ceux qui y avaient trouvé une place au soleil souhaitaient maintenant qu'on fermât les écluses, comme le firent les États-Unis au début de ce siècle. Jusqu'alors, l'indigénat du père avait suffi pour conférer le droit de cité. Périclès fit voter une loi qui en excluait ceux qui n'étaient pas nés de deux parents athéniens. Mesure bien faite pour plaire au petit peuple, car elle visait l'aristocratie qui, par ses alliances, était cosmopolite (la mère de Cimon était Thrace, sa femme était Arcadienne), et elle préservait les situations acquises contre la concurrence des nouveaux-venus. Du reste, les lois n'avaient pas d'effet rétro-

actif ; celle-ci fut appliquée avec retard et, quand on l'exécuta, beaucoup de personnes avaient pu s'arranger et se mettre en règle. Périclès, prudent comme toujours, était arrivé à mécontenter un minimum de gens — et, assurément, personne qui comptât — tout en se ménageant un moyen de régulariser à n'importe quel moment l'afflux des étrangers.

Or, lui-même, vers cette époque, aimait une Milésienne et il divorçait pour pouvoir vivre avec elle. Mais l'enfant qu'elle lui donna ne pouvait être qu'un bâtard. Et vingt ans après, en 430 /429, la peste enleva les deux fils nés de l'épouse répudiée. Alors Périclès demanda pour le fils d'Aspasie une légitimation que la loi de 451, strictement appliquée, rendait impossible. Et l'Assemblée suspendit, à la prière d'un vieil homme affligé, le veto que lui-même avait établi.

C'est là tout autre chose chose qu'une coïncidence romanesque, bonne à mettre un peu d'émotion sentimentale dans une histoire qui en comporte si peu. L'épisode révèle les contradictions du système, à quoi l'on ne pouvait manquer de s'achopper un jour. La même politique qui avait édifié un socialisme d'État étayé par la guerre devait, le danger passé et la machine branlant, provoquer pour la soutenir une guerre beaucoup plus meurtrière et plus néfaste que celle à laquelle on avait voulu parer. D'autre part, on avait dû contenir l'afflux de ceux qui demandaient leur pain quotidien aux travaux publics ; et, dès que la guerre éclata, on s'aperçut que cet État surpeuplé en apparence s'était appauvri par le haut si bien qu'il fallait permettre aux familles orphelines d'accueillir des bâtards, si l'on ne voulait pas voir s'éteindre de grands noms.

Périclès, fils de Périclès et d'Aspasie, naquit probable-

ment vers 450 ou 445 ; il fut légitimé en 429 pendant le bref intervalle qui sépare la mort de ses deux frères et celle de leur père. Il était stratège à la fin du siècle et fut parmi ceux qui remportèrent la victoire des îles Arginuses en 406. Lui et ses collègues furent accusés de négligence parce que, tout occupés à poursuivre l'ennemi, ils n'avaient pu revenir en arrière et recueillir les naufragés ; or, 25 trirèmes avaient été perdues et 2.000 hommes jetés à la mer, cramponnés aux épaves. Les stratèges se dérochèrent et rejetèrent la responsabilité sur leurs subordonnés, excepté Périclès et Diomède qui furent beaux joueurs. L'accusation fut menée dans une atmosphère de désespoir, d'exaltation et de folie : une seule sentence de mort frappa tous les accusés ensemble, la peine ayant été fixée avant le prononcé de la sentence. Parmi les présidents de l'Assemblée, un seul protesta contre la double illégalité : c'était Socrate, qui se fit ce jour-là beaucoup d'ennemis.

Ainsi s'éteignit la lignée de Périclès.

CHAPITRE VII

LA PAIX ATTIQUE.

C'est probablement après le traité de Callias que se place une très curieuse initiative de Périclès. « Il proposa, dit Plutarque, de convoquer tous les Grecs habitant l'Europe et l'Asie, dans une petite ou dans une grande cité, et d'envoyer à Athènes des délégués chargés de délibérer au sujet des temples brûlés par les barbares, des sacrifices qui restaient dus aux dieux en exécution des vœux faits pendant la guerre, et enfin au sujet de la mer, afin que tous puissent naviguer sans crainte et vivre en paix. » Vingt hommes de plus de cinquante ans furent envoyés en mission, cinq vers l'Asie et les îles entre Lesbos et Rhodes, cinq vers l'Hellespont et la Thrace jusqu'à Byzance, cinq en Béotie, en Pho-

Chronologie probable des événements de 448 à 435.

448 : Périclès essaie de réunir un congrès panhellénique pour la restauration des temples ; guerre sacrée.

447 : Insurrection en Béotie ; les Athéniens battus à Coronée ; révoltes en Eubée et à Mégare ; menace d'invasion péloponnésienne en Attique.

446/445 : Paix de Trente Ans entre la Ligue de Délos et la Ligue du Péloponnèse.

444 : Ostracisme de Thucydide ; fondation de Thurii.

443/442 : Division de la Confédération en cinq districts.

440-439 : Révolte de Samos et de Byzance.

cide et dans le Péloponnèse, cinq à travers l'Eubée en Achaïe et jusqu'au pays des Thessaliens.

C'est la première fois que le fils de Xanthippe sort de l'atticisme étroit dans lequel il s'était enfermé ; c'est la première fois que l'on trouve dans son œuvre la trace d'une véritable sentiment panhellénique. On serait assez tenté de voir dans cette orientation nouvelle une influence du parti de Cimon. Mais, d'abord, il est difficile de trouver, du vivant de Cimon, un moment où cette ambassade, dont la date est inconnue, aurait pu avoir lieu. Ensuite, Périclès a su faire quelquefois des concessions à son rival, mais on se l'imagine mal subissant l'ascendant d'un homme d'une intelligence aussi médiocre. En fait, tout donne à penser qu'entre 450 et 440 Périclès écouta très attentivement un homme de grande valeur, Protagoras, qui était d'Abdère en Thrace et qui vint se fixer à Athènes vers 454.

Protagoras enseignait une philosophie fondée tout entière sur l'homme : son agnosticisme rigoureux refusait toute transcendance ; sa morale ne dépassait pas la doctrine du contrat (1) ; à l'intérieur de ces limites, l'humanisme qu'il professait était affranchi de tous préjugés. Il ne pensait pas que le privilège du citoyen fût fondé en raison et, s'il avait pu lire les livres où Aristote, au siècle suivant, justifie l'esclavage par l'infériorité naturelle du barbare et du serf, il aurait pensé que son contradicteur Platon formait de bien mauvais élèves. Aucune forme de nationalisme ne pouvait résister à la dure critique que Protagoras appliquait aux idées reçues. Si, pendant les dix années qui suivent la paix, Périclès tente à deux reprises un

(1) Telle est encore la position de Platon dans *Criton*, où aucun argument n'est invoqué qui dépasse les conséquences du contrat.

rapprochement des cités grecques, c'est probablement que les enseignements de Protagoras ne l'avaient pas laissé indifférent.

Le projet d'un congrès panhellénique était fécond et il était présenté avec habileté. Périclès avançait en première ligne des intérêts religieux auxquels lui-même était sans doute assez peu sensible, mais sur lesquels des Grecs se mettaient toujours aisément d'accord. De plus, en envoyant vers les cités des hommes qui devaient être tous des anciens combattants, il tablait sur la vieille fraternité militaire des années glorieuses, dont le souvenir se transfigurait à mesure que passait le temps.

Nous avons une certaine peine à admettre l'affirmation de Plutarque, qui attribue l'échec de l'ambassade au refus de Sparte seule. D'autres raisons ont joué. Athènes était trop puissante et elle n'était pas aimée. Mais, de toutes façons, le concours de Sparte était indispensable. Si, à ce moment, elle l'eût donné, les deux peuples-chefs auraient pu se rapprocher véritablement l'un de l'autre, l'armistice qui avait été signé peu auparavant se serait transformé en une paix durable, principe d'une véritable collaboration.

Toutefois il faut reconnaître que la position d'Athènes, dans cette affaire, était faible. Elle venait demander une aide sans rien offrir en échange, car le Péloponnèse n'avait pas eu à souffrir de l'invasion ; elle priait qu'on l'aidât à restaurer ses temples, alors qu'elle recevait chaque année l'énorme tribut des cités alliées, tandis que Sparte ne réclamait pas d'argent aux membres de la confédération péloponnésienne. Si Périclès avait réellement voulu obtenir un rapprochement, il aurait dû faire des concessions, proposer par

exemple d'évacuer les points de la péninsule que ses garnisons tenaient toujours, malgré la trêve. Mais il avait derrière lui une jeunesse impétueuse, enivrée par la politique de prestige, et qui brûlait de « piétiner les îles et de mordre l'Eubée ». Il ne la contenait pas aisément.

Du reste, la situation extérieure restait tendue. Au printemps de 448, Sparte fit une expédition à Delphes, enleva la ville aux Phocidiens et la rendit indépendante. La question du régime des sanctuaires est la cause des nombreuses « guerres sacrées » où les Grecs useront, les uns contre les autres, le meilleur de leurs forces, jusqu'au jour où le Macédonien viendra, se déclarera à son tour défenseur du Dieu et mettra les adversaires d'accord en les asservissant tous. Les Phocidiens étaient les alliés d'Athènes. Périclès envoya une armée faire une démonstration qui leur restitua la possession de Delphes.

Au printemps suivant, le parti oligarchique reprit le pouvoir dans Thèbes, chassant le gouvernement populaire que les Athéniens y avaient installés. Tolmidès partit avec mille fantassins qui furent battus à Coronée. C'est là que mourut Clinias, le père d'Alcibiade, cousin de Périclès par son mariage avec l'Alcméonide Deinomaché. Les Thébains firent un grand nombre de prisonniers parmi ces hommes qui appartenaient aux trois premières classes, c'est-à-dire aux citoyens qui avaient la plénitude de leurs droits (1). Or, dès cette époque, l'appauvrissement des États en citoyens *pleno jure* est tel qu'une aventure comme celle

(1) Depuis 457/456, la troisième classe avait accès à l'archontat. Elle avait été durement éprouvée par la défaite de Tanagra et Périclès avait jugé habile de lui ouvrir la plus haute magistrature. On ne connaît aucun thète qui ait été archonte, sans qu'on puisse dire s'il s'agit d'une exclusion de droit ou d'une exclusion de fait.

de Coronée est un véritable désastre, qui met un pays à la merci de son adversaire. Pour recouvrer quelques centaines d'hommes, Athènes renonça à tout jamais à la Béotie, politique, au surplus, sage et prudente. Thèbes aussitôt se mit à la tête d'une alliance où toute les villes béotiennes envoyaient des délégués à une assemblée commune. Après plus d'un siècle de tâtonnements et d'échecs, on réalisait enfin le vieux rêve d'une unité béotienne, appuyée sur un conseil fédéral, où les bourgs étaient représentés en proportion de leur population et de leurs ressources. Thèbes et ses villages avait 240 délégués sur les 600 membres du conseil ; tous les béotarques étaient élus ; l'armée et le trésor étaient communs. De telles tentatives sont si rares dans la Grèce ancienne qu'il faut signaler celle-ci. C'est de là que date la grandeur qui devait se manifester si brillamment au siècle suivant, donnant à la patrie d'Œdipe son temps d'hégémonie, après Athènes et après Sparte. Il ne semble pas que Périclès ait médité sur l'exemple de confédération parlementaire que lui offrait l'alliance thébaine. Athènes avait-elle quelque chose à apprendre de quelqu'un ?

Pendant l'été de 446, c'est en Eubée qu'une révolte éclata. Périclès partit aussitôt pour rétablir la situation. A ce moment, les Mégariens soutenus par Corinthe massacrèrent la garnison athénienne et les Spartiates se montrèrent jusqu'à Eleusis. La trêve était terminée et l'on pouvait tout craindre. Périclès rentra précipitamment de l'Eubée et mena l'affaire avec ce mélange de prudence et de réalisme qui le caractérise : les fonds secrets entrèrent en jeu et le roi de Sparte ne jugea point utile d'aller plus avant. Les Spartiates affectaient le plus grand puritanisme en matière d'argent ; ils gar-

daient leur ancienne monnaie de fer et ne voulaient point que le commerce corrompît leur austérité ; de même, ils se conformaient toujours à la vieille coutume des repas en commun, destinée à préserver la frugalité doriennne. Ils étaient d'autant plus vulnérables dès qu'ils étaient à l'étranger. La bonne chère les trouvait désarmés et personne, dans le monde méditerranéen, n'était plus qu'eux amateur des lourdes drachmes attiques à l'effigie de la chouette, que leur bon aloi faisait apprécier partout à l'égal des dariques d'or. Périclès avait à sa disposition des crédits desquels il rendait compte en disant simplement qu'il les avait employés « pour une chose nécessaire ». Ce qu'il avait donné au roi de Sparte épargnait une guerre et permettait d'en terminer promptement une autre, car l'Eubée fut bientôt soumise. Mais le roi de Sparte, mis en accusation, fut obligé de se démettre. L'histoire circula dans Athènes et il est douteux qu'elle ait contribué à la popularité de l'habile joueur : on mesurait brusquement l'autorité qu'on lui avait laissé prendre et dont il usait silencieusement. De plus, il n'y a rien qui glace les hommes comme le contact de quelqu'un qui méprise l'humanité.

C'est alors que fut signée la paix. Athènes renonce à ses conquêtes dans la péninsule, ainsi qu'à Mégare qui entre dans l'alliance péloponnésienne. Sparte, en échange, reconnaît la Ligue. Les deux parties s'engagent à ne pas soutenir les défections qui viendraient à se produire dans le camp opposé et à laisser toute ville neutre libre d'adopter à son gré l'une ou l'autre alliance. Quelques mesures sont relatives à la liberté du commerce : en cette période de sa vie, Périclès entrevoit vraiment ce que pourrait être le bien commun de la Grèce.

L'intérêt de ce traité, c'est qu'il concerne moins les deux États que les deux Liges ; c'est la première fois qu'on trouve dans l'histoire grecque une stipulation valable pour un ensemble aussi étendu. Toutefois, bien des points restent dans le vague, qui auraient dû être précisés : par exemple, le statut des cités que le lien colonial attache à une Ligue et qui sont affiliées à l'autre ; dans ce cas se trouvent Byzance, colonie de Mégare et alliée d'Athènes, Potidée, colonie de Corinthe et également membre de la Ligue de Délos. La situation ambiguë de Potidée créera des difficultés génératrices de guerre en 432. Périclès se préoccupe davantage de la réorganisation administrative de l'Alliance ; en 443, elle sera divisée en cinq groupes tributaires : Ionie, Hellespont, Thrace, Carie et les Iles. Les ports de la Mer Noire restent classés à part. L'Empire athénien est maintenant tracé avec ses cadres non fermés où une pensée calculatrice réserve la place de l'avenir.

La trêve était prévue pour durer trente ans ; elle devait être rompue quatorze ans après. Pendant cette période, Athènes n'aura plus de difficultés, ni avec la Perse, ni avec Lacédémone, mais seulement avec les cités de la Ligue. Et plusieurs problèmes intérieurs se poseront avec acuité.

Le plus urgent pourrait se définir comme ceci : la position que le danger perse avait donnée au peuple athénien, comment la maintenir une fois le danger écarté ? Car, de modifier le statut de l'Alliance, la plèbe attique n'aurait jamais admis qu'il fût même question. Elle avait pris goût au métier du gouvernement, à tel point que jamais les trirèmes ne manquèrent de rameurs ; et, cependant, les rameurs ne gagnaient

pas plus qu'un ouvrier agricole, la besogne était dure, et, si le bateau coulait, les gens de la cale avaient peu de chances de se tirer d'affaire. Mais on aimait mieux servir l'État représenté par un officier qu'un de ces petits propriétaires avarés et besogneux, héroïques et féroces, qui s'entendent à faire rendre au tâcheron, pour un minimum de salaire, un maximum d'effort et de fatigue, ainsi que l'enseignant Hésiode en Béotie et Caton l'Italien, tous pareils dans tous les temps et sous tous les climats. Le peuple aimait mieux juger, se battre et, à la rigueur, travailler sur les chantiers de la ville. Et Périclès voulait qu'il trouvât du travail.

C'est pourquoi il reprit alors le projet de construire un grand temple à Athéna. C'était une vieille idée des Pisistratides. Les tambours réunis pour former les colonnes avaient été noircis en 480 dans l'incendie perse ; on s'en était servi au temps de Thémistocle, quand on avait autre chose à faire que de songer au superflu ; et, comme ils n'étaient plus utilisables sinon comme matériaux, on les avait entassés tels quels dans le mur d'enceinte. Périclès avait beaucoup entendu parler de la fastueuse reconstruction delphique, assumée par son grand oncle, et à laquelle sa mère Agariste avait pu assister. Lui-même venait de voir réédifier le sanctuaire d'Olympie ; il aurait voulu faire d'Athéna et de son culte attique un des centres de la vie grecque et, pour cela, il souhaitait que le temple qu'il songeait à bâtir fût une œuvre panhellénique. C'est dans cette intention qu'il pria tous les alliés de 480 de collaborer à la restauration des temples détruits lors de l'invasion.

Sparte ayant refusé, Périclès fit du Parthénon l'œuvre collective de la Ligue, en proposant aux villes tributaires, puisque l'ancien trésor de Délos était main-

tenant à Athènes, de prélever un soixantième du tribut au bénéfice de la déesse. Ces prémices se joindraient aux propriétés personnelles d'Athéna : le rapport de ses terres, les cadeaux des particuliers, la part qui lui revenait sur les revenus de l'État et sur le butin, sans compter que les amendes infligées par l'Aréopage étaient pour elle.

Les Alliés acceptèrent. On ne voit pas pourquoi ils auraient refusé. On ne majorait pas leur tribut qui, en 450, avait même été diminué, probablement à la suite des défections causées par le désastre d'Égypte. Que les gens d'Athènes en usassent à leur gré. Assurément, les cités de la Ligue auraient été fondées à exiger que le trésor fût ramené à Délos, maintenant que la mer était libre, car c'était pour le mettre en sûreté qu'on l'avait transporté en Attique. Mais, au point où en étaient les choses, les cités, qui toutes (sauf Chio, Lesbos et Samos) étaient désarmées, ne pouvaient plus faire de représentations à la puissante Athènes, pas même pour lui demander de se conformer à la logique des événements. Elles obéissaient, plus ou moins volontiers.

Cette fois, ce fut avec indifférence. Elles auraient trouvé naturel qu'Athènes thésaurisât le trop perçu, comme l'avaient fait jusque-là les rois, les despotes et les simples particuliers (1). Elles n'estimaient point avoir de comptes à réclamer. Mais, si Périclès crut faire

(1) Les seules offrandes de Crésus à Delphes valaient 1.900 talents, et le sanctuaire tout entier aurait contenu, en 360, pour 10.000 talents d'ex-voto, chiffre incroyable. Mais, au début de la guerre du Péloponnèse, il y a dans les temples attiques pour 500 talents d'offrandes, sans compter la statue de la déesse dont l'or seul vaut 600 talents. Pendant les premières années de la guerre, l'État a tiré 800 talents des réserves autres que celle d'Athéna.

du nouveau temple une création où la Ligue se reconnaîtrait, il se trompa. Elle donna son argent et rien de plus, obéissant ainsi à la vieille défiance hellénique qui se refusa toujours à faire coïncider un centre religieux et un centre politique. Si Athènes avait laissé le trésor dans quelque petite île insignifiante et construit là un grand sanctuaire, elle serait peut-être arrivée à nouer, entre elle et ses alliés, ce lien religieux qui manqua toujours à la confédération. L'Athéna de l'Acropole était trop riche, trop puissante et trop orgueilleuse pour inspirer autre chose que de la réserve aux petites gens de la Méditerranée.

Les monuments fournirent du travail à beaucoup d'ouvriers. Mais à mesure qu'on développait des projets nouveaux, on s'apercevait que le problème du chômage restait menaçant, car l'immigration augmentait plus vite que la demande de main-d'œuvre. Les armements pouvaient être considérés comme terminés. On pouvait du moins se borner à entretenir ce qui existait, car les vaisseaux capturés au cours des guerres heureuses avaient comblé les effectifs appauvris par ailleurs. Il arriverait un moment où l'on n'aurait plus de travail à offrir à cette plèbe qui comptait sur l'État patron.

Périclès essaya alors de renverser la vapeur. Ces ouvriers, ces quémandeurs de jetons de présence, il entreprit de les ramener à la vie paysanne et aux cultures. Il utilisa le système qui devait être repris par les Gracques et par tous ceux qui ont voulu réagir contre la désertion des campagnes : donner des lots de terre à ceux qui consentent à travailler, installer les colons en leur procurant le matériel nécessaire, et les aider efficacement à redevenir ce qu'avaient été leurs aïeux,

des petits propriétaires terriens. Les Gracques purent tenter un essai de colonisation intérieure parce qu'ils y avait, dans l'Italie du III^e siècle, des terres conquises que leurs détenteurs exploitaient mal ou pas du tout. Quant aux États grecs, ils envoyaient depuis longtemps des émigrants armés chercher fortune en bordure du monde hellénique, jusque dans la Mer Noire et aux côtes de France. Ceux qui partaient ainsi étaient des cadets de famille, ou des adversaires du régime en vigueur ; ils conduisaient de pauvres diables, habitués à la faim et aux privations, sur quelque sol fertile. On refoulait les indigènes ou bien l'on s'arrangeait avec eux ; plus tard, on songeait à faire du commerce et à fonder un comptoir, au rebours des Phéniciens qui sont marchands d'abord et non cultivateurs. Pour les cités qui avaient une natalité élevée et une nombreuse population pauvre, l'essaimage était un moyen excellent à la fois pour assainir la situation intérieure et pour acquérir des bases commerciales à l'étranger. De l'Eubée, durement pressurée par l'aristocratie terrienne, des colons étaient allés s'établir en Chalcidique et ailleurs. Milet, Mégare, Corinthe devaient beaucoup de leur prospérité à leurs colonies, celles-ci ayant à leur tour des filiales. Toutes étaient devenues des ruches indépendantes, reliées à leurs métropoles par le culte des mêmes traditions et par des devoirs d'obéissance en matière de religion et de politique étrangère. A l'époque de Théocrite, des Syracusaines fixées en Alexandrie se vantent encore de descendre de Bellérophon, Syracuse étant fille de Corinthe où naquit Bellérophon.

Athènes pratiquait — au moins depuis le début du VI^e siècle — un système de colonisation qu'elle appelait

les lotissements, les clérouchies. Les clérouchies, comme les autres colonies, servaient d'exutoire à la population indigente, mais, de plus, elles restaient étroitement attachées à la métropole. Les clérouques faisaient leur service militaire dans les régiments athéniens, et le pays qui avait été loti à leur bénéfice était équipé pour assurer la défense des intérêts athéniens en cas de guerre. Enfin, ce droit de prendre et de partager la terre conquise, que tous les Grecs avaient toujours exercé à l'égard des barbares, les Athéniens trouvèrent naturel de l'appliquer à d'autres Hellènes. On ne se préoccupait pas de savoir s'il y avait des terres vacantes : elles étaient d'office considérées comme telles. Les Européens en Afrique et au Nouveau-Monde n'ont pas procédé autrement. C'est seulement au iv^e siècle, du reste, qu'Isocrate découvrira le grand argument de la colonisation moderne et dira qu'Athènes a agi dans l'intérêt des indigènes, pour mettre en valeur des régions désertes. Au vi^e et au v^e siècles, personne ne pense à justifier la colonisation autrement que par la nécessité et l'avantage. Solon mit des clérouques à Salamine ; en 506, on en établit à Chalcis en Eubée ; Cimon en expédia à Scyros : aucun régime ne douta de la légitimité du système.

Périclès l'appliqua partout où il put, envoya mille clérouques en Chersonnèse de Thrace, cinq cents à Naxos qui dut les installer en guise d'indemnité de guerre, deux cent cinquante à Andros, et, après la révolte de l'Eubée, cinq cents dans l'île. Il y en eut à Lemnos, à Imbros, à Samos après la révolte de 440, à Potidée après celle de 432. Ces immigrations demandaient de grandes surfaces de sol à une époque où l'hectare donnait 10 à 12 hectolitres de blé et où l'on

ne semait de blé qu'une année sur deux. Elles supposent des expropriations massives, toute la terre partagée comme si elle avait été conquise, les biens domaniaux et ceux des temples étant simplement affermés, mais toujours à des métayers athéniens. Les anciens maîtres s'arrangeaient pour garder une partie du sol, quittes à en payer le loyer aux clérouques qui avaient toute licence d'en disposer souverainement et qui, dans bien des cas, ne demandaient pas mieux que d'échanger leur lot contre de l'argent.

Il est étrange que Périclès ne se soit pas aperçu que la multiplication des clérouchies était à la fois dangereuse et inefficace. Elle fit haïr Athènes et lui donna la réputation de traiter les États de la Ligue comme des pays conquis. Tous les Alliés indistinctement étaient déjà obligés de recevoir des garnisons athéniennes et de servir d'escale aux flottilles en manœuvre. Devoir de plus accepter le lotissement des terres au profit de gueux méprisants qui restent Athéniens et qui écrasent de leur supériorité les insulaires qu'ils spolient, cela paraît un acte de tyrannie qu'aucun allègement de tribut ne pourrait compenser ni rendre tolérable. Du coup, le but militaire est manqué, car Athènes perd en sécurité ce qu'elle gagne en extension. Ses bases navales sont de plus en plus nombreuses, mais elle peut de moins en moins compter sur la fidélité de ses partenaires.

D'autre part, les résultats de la colonisation sont décevants. Les gens qui partent n'ont plus de tradition paysanne. S'ils se souviennent de leurs grands-parents qui vivaient aux champs, c'est pour les avoir entendus gémir sur le sort des campagnards pauvres, écrasés de dettes et pressurés par les créanciers. Il est bien plus

agréable de se trimbaler au port et de s'embaucher pour décharger un navire de grain venu du Pont que de trimer sur le sillon pour faire pousser ce grain, de ne manger que des fruits de rebut et jamais à son appétit. Cultiver la terre, bon pour ceux qui n'ont jamais connu la ville, la douce flemme sur les dalles du quai et les palabres pendant le travail. Le clérouque exilé n'a qu'une idée, vendre son lot et revenir dans la belle Athènes avec, dans sa ceinture, quelques-unes de ces lourdes *chouettes* d'argent qui ont cours dans le monde entier, même dans le lointain Occident sillonné de navires corinthiens. En 427, quand on lotit, à Lesbos, les domaines des Mytiléniens afin de les punir de leur révolte, on renonça à envoyer des colons. Les anciens propriétaires gardèrent leurs biens, mais ils n'en étaient plus que les fermiers, et, à des clérouques fictifs restés en ville, ils payaient une redevance qui, elle, n'était point fictive. Cela se passait deux ans après la mort de Périclès. Il ne reste alors du système que la contrainte envers un partenaire auquel on a imposé un traité inégal. Si la vie collective d'Athènes s'en était trouvée vraiment et durablement assainie, l'abus de pouvoir aurait eu au moins une excuse et une contrepartie. L'erreur évidente de Périclès fut de multiplier les clérouchies à une époque où il ne pouvait plus se faire aucune illusion sur les résultats sociaux de l'expérience ; s'il la prolongeait, c'est uniquement parce qu'elle lui offrait d'abord un instrument de domination, ensuite un expédient financier. Assurément, il faut faire la part des choses et des préjugés d'un temps où l'on croit résolu le problème du travail lorsqu'on a posé celui de la propriété. Mais, à ces raisons générales, s'ajoute un trait de caractère :

Périclès est l'homme qui ne renonce jamais. A la fin de sa vie, son empirisme têtu l'amène à chercher simplement les moyens de faire durer une situation dont il est impossible que la précarité interne lui ait échappé complètement.

Cependant, en 445, on en est encore à la période des grandes espérances. C'est à cette époque que se place dans la vie de Périclès le moment d'élection, celui que les historiens grecs appellent le sommet et les historiens latins la fleur. Et c'est aussi la fleur et le sommet des Cinquante Années athéniennes, la grandeur de l'homme et la grandeur de la cité étant, ici comme ailleurs, indissociables l'une de l'autre.

Oui, la fondation de Thurii est vraiment, dans le ^ve siècle hellénique, une heure de joie, de création, de mirages aussi heureux que ceux qui ont rempli en Europe les années incomparables où Érasme écrivait la *Folie*, More l'*Utopie*, où Pantagruel enfant apprenait à lire. Peut-être avons-nous connu vers 1925 semblable allégresse et l'impression d'assister à la naissance d'un monde nouveau.

En 448, les gens de Sybaris chassés par ceux de Crotonne avaient demandé secours à Athènes ; mais le peuple-roi était alors occupé ailleurs. C'est seulement quatre ans plus tard que les exilés purent compter sur des appuis nombreux. Ils décidèrent de rebâtir une ville sur les hauteurs qui dominaient leurs anciennes demeures, près de la source Thuria, et ils invitèrent tous les peuples de la Grèce à venir s'installer parmi eux. Athènes prit la tête de l'expédition. Une petite flotte partit du Pirée, emmenant vers Thurii les nouveaux colons avec dix conducteurs ; parmi ceux-ci se trouvait le devin Lampon, un homme assez borné

pour lequel Anaxagore et Périclès semblent avoir eu un affectueux mépris (1). Les colons étaient des hommes de tous les États et de toutes les races helléniques ; ils étaient répartis en trois tribus péloponnésiennes, trois tribus de la Grèce moyenne, quatre tribus attiques. Parmi les émigrants se trouvaient trois des Grecs les plus illustres de ce temps, tous trois fils adoptifs d'Athènes et amis de Périclès : Hippodamos de Milet, l'architecte du Pirée, qui alla sur place tracer les plans de la ville nouvelle et qui eut là, pour ses conceptions personnelles en matière d'urbanisme, un admirable terrain d'expérience ; — un autre Ionien, l'historien Hérodote d'Halicarnasse ; — enfin, Protagoras d'Abdère, qui rédigea la constitution de l'État thurien. Car il ne s'agissait plus d'envoyer deux ou trois centaines de gueux récolter du blé sous l'œil envieux des anciens propriétaires. Thurii était la fille du génie grec et non une simple preuve de la puissance athénienne. Les historiens qui ont conservé un vif et frais souvenir de ce beau départ pour le pays d'Utopie n'ont malheureusement pas jugé bon de transcrire la charte rédigée par Protagoras. On y trouverait probablement l'exemple le plus ancien de ces législations idéales à quoi les philosophes de l'âge suivant ont exercé leur ingéniosité. Pour nous, ce texte précieux serait plein d'enseignements. Il nous montrerait à quel rêve politique Périclès donnait accueil lorsqu'il

(1) Un jour, on avait apporté à Lampon un bélier unicolore né dans les étables de Périclès. Il y avait vu un signe et un présage de la monarchie péricléenne. Anaxagore, fendant le crâne étrange, avait montré que la difformité s'étendait à toute la tête du bélier. Ainsi s'affrontèrent les Causes Finales et les Causes Efficientes. Nul doute que Périclès n'adoptât pour son compte l'explication d'Anaxagore, mais il ne fit certainement rien pour empêcher celle de Lampon de se répandre dans le public.

s'agissait d'une terre sans histoire où les inventions de l'esprit n'ont à tenir compte d'aucun legs du passé.

L'entretien de Périclès et de Protagoras à la veille du départ pour Thurii est un des moments les plus significatifs de l'histoire d'Athènes. Cet épisode du séculaire dialogue entre un roi et un sage, nous sommes réduits à nous en imaginer les répliques. Les philosophes l'ont abandonné à l'oubli, avec une négligence bien étonnante, car c'est peut-être la seule fois, dans l'histoire de la Grèce et du monde, que l'un d'eux l'emporta autrement que sur le plan verbal. Quand Thomas More eut reçu le Sceau, il ne réalisa en Angleterre rien de ce qu'il avait bâti en Utopie. A Thurii, la pensée de Protagoras, un instant incarnée, fut bientôt effacée, perdue dans le sable. Les maisons construites par Hippodamos résistèrent certes plus longtemps que la création du philosophe. La cité était florissante ; dans la sèche Grèce, on parlait comme d'un pays de Chanaan de ses terres qui rapportaient cent pour un, mais elle était en lutte avec Tarente et ses propres citoyens se battaient de quartier à quartier. Et, en 434/433, quand les Athéniens revendiquèrent sur cette colonie leurs droits de fondateurs, voulant ainsi l'obliger à leur obéir, les gens de Thurii refusèrent et firent appel à l'oracle de Delphes. Celui-ci répondit que la ville était l'œuvre, non des Athéniens, mais d'Apollon.

De cet oracle, Périclès aurait pu tirer toute une ligne de conduite, à savoir que les chances d'Athènes n'étaient point dans l'ordre de la réussite matérielle, qu'elle n'engrangerait pas sa récolte, mais que les fruits seraient si beaux qu'un dieu avouerait les avoir semés. Conclusion capable peut-être de consoler le philosophe

qu'il portait en lui. En 444, il avait encore le choix : ou bien réorganiser la Ligue et en faire une fédération, ou bien poursuivre la politique de prestige. Malheureusement pour lui et pour Athènes, ce ne furent pas l'esprit de Thuriï, ni l'influence de Protagoras, qui l'emportèrent.

CHAPITRE VIII

QUINZE ANNÉES DE RÈGNE.

Nous ignorons ce qui intervint, peu après la fondation de Thurii, pour ramener Périclès à l'atticisme étroit de sa jeunesse. Nous ne comprenons pas davantage pourquoi le conflit devint aigu entre lui et Thucydide fils de Mélésius, au point qu'un jugement d'ostracisme fut soumis au peuple, ce qui signifiait qu'il n'y avait place dans Athènes que pour l'un des deux rivaux. Thucydide fut banni ; Lampon put rappeler l'histoire du bélier unicolore et qu'il avait prévu depuis longtemps le règne de Périclès.

Faute de mieux connaître la chronologie de cette époque, il nous est impossible d'interpréter des événements dont la suite exacte nous échappe. Thucydide paraît bien avoir été banni un peu avant la fondation de Thurii. Peut-être est-ce lui qui avait déclaré la guerre à Périclès, en faisant ostraciser le musicien philosophe Damon, qui passait pour inspirer la politique de l'Olympien. Celui-ci aurait pris sa revanche. Si les choses se sont passées ainsi, la fondation de Thurii apparaît comme une tentative pour gagner les sympathies du parti conservateur. Et cela est bien

conforme au génie de Périclès : dès qu'il s'est débarrassé d'un rival, il assume lui-même une partie du programme qu'il a combattu, neutralisant ainsi ses ennemis. Jamais il n'a fait plus de concessions à Cimon qu'après l'ostracisme, puis après la mort de celui-ci. Et le meilleur moyen de désarmer les partisans de Thucydide, n'était-ce pas de faire une politique pan-hellénique qu'ils eussent pu approuver ?

De 444 à 430, Périclès fut réélu stratège, c'est-à-dire que, pendant quinze ans, il resta à la tête des affaires. Cela représentait un pouvoir monarchique à l'intérieur du cadre républicain. Et c'est bien ainsi du reste que l'autre Thucydide, l'historien, a décrit le régime : par le vocabulaire une démocratie ; en réalité le gouvernement du meilleur citoyen.

Le principe essentiel de la constitution athénienne, c'est que tout pouvoir vient du peuple, que celui-ci s'en dessaisit pour peu de temps et garde toujours le droit de demander des comptes à ceux qui l'exercent en son nom. Une cité est libre, dit Aristote, quand les mêmes, tour à tour, commandent, puis obéissent. En principe, personne ne pouvait exercer deux fois la même magistrature, exception faite pour la stratégie et pour le Conseil, où l'on avait chance de siéger deux fois en sa vie, mais non davantage. Là est la grande différence entre Athènes et Rome. A Rome, les magistratures composent une hiérarchie et chacune d'elles est un titre pour obtenir celle qui lui est supérieure. A Athènes, l'homme qui a détenu le pouvoir pendant un an rentre dans le rang. Il n'a plus d'autre action que celle que lui donne son influence à l'Assemblée : là, quelqu'un qui a fait ses preuves prend aisément rôle de *leader*. Mais il n'y a pas de *cursus honorum* et

la carrière politique ne comporte aucun avancement régulier.

Les magistrats sont responsables devant le peuple. Celui-ci, à la séance principale de chaque prytanie, c'est-à-dire dix fois par an, a le droit de les interroger sur leur gestion puis de leur accorder ou de leur refuser la confiance par un vote à mains levées. Toutefois, il semble bien que cet examen en cours d'exercice a surtout gagné de l'importance au iv^e siècle. A l'époque de Périclès, c'est essentiellement à leur sortie de charge que les magistrats sont mis en cause.

Ils apportent leurs comptes à une commission qui les approuve ou non, mais qui les soumet, après les avoir examinés, au Tribunal populaire. N'importe qui, aussi bien après qu'avant la sentence du tribunal, a de plus le droit de poursuivre un magistrat sorti de charge et de l'assigner devant une autre commission de vérificateurs. Cette reddition de comptes paraissait au peuple être la garantie nécessaire et suffisante contre tout retour de la tyrannie. Or, elle est possible seulement si le magistrat rentre réellement dans la vie privée. S'il est réélu immédiatement, sa responsabilité devient moins précise, car l'Assemblée hésitera à mettre un magistrat en accusation pendant qu'il est en pleine activité, à moins qu'il n'ait prêté le flanc à des soupçons précis. A Rome, où aucune accusation ne peut être prononcée contre un gouvernant dans l'exercice de ses fonctions, la responsabilité serait tout à fait fictive si la réélection était immédiate. C'est pourquoi l'on imposa aux magistrats sortants une année d'intervalle avant qu'ils pussent briguer une autre charge. Le délai servait à la reddition des

comptes. La responsabilité des magistrats s'énerva, puis devint purement fictive, quand on vit le même homme être consul plusieurs fois de suite, bénéficiant ainsi d'une inviolabilité prolongée. Auguste fit une règle de ce précédent dont il profita. Grâce à cela, les empereurs ne changèrent rien à l'ancienne constitution, sinon qu'ils assumèrent simultanément toutes les magistratures sans les déposer jamais. Cela suffisait à transformer une république en une monarchie dont le chef était pratiquement irresponsable.

La stratégie athénienne aurait pu servir de point de départ à une évolution analogue. Elle paraît avoir été créée à la fin du VI^e siècle, immédiatement après la chute des tyrans. Il nous est impossible de savoir si, dès le début, les stratèges ont pu être réélus alors qu'ils étaient encore à la tête de l'armée (c'est-à-dire inaugurer une nouvelle année d'exercice dès l'instant même où se terminait la précédente), ou bien si l'habitude de la réélection s'est introduite pendant les premières guerres de l'indépendance, pour maintenir l'unité du commandement. Beaucoup de renseignements nous font défaut pour discerner comment les choses se sont développées. Nous ignorons à quel moment les stratèges entraient en fonctions. C'était probablement au commencement de l'année civile, donc à la nouvelle lune qui suivait le solstice d'été ; or, les campagnes débutaient au printemps ; à la fin de juin elles battaient leur plein et il aurait été absurde de ne pouvoir réélire un chef qui commençait à s'imposer. Il est possible que ce soit à cause des conditions spéciales du problème militaire que les stratèges ont été soumis, en matière de réélection et de reddition de comptes, à un régime de faveur.

D'autre part, dix stratèges étaient nommés en même temps, et nous n'avons aucune idée de la façon dont ils conciliaient dans la pratique leur collégialité avec les nécessités d'une action suivie. Si bizarre que cela soit, le problème du commandement unique paraît s'être résolu aisément et les conflits entre les dix stratèges égaux ont laissé moins de traces que les différends entre les deux consuls romains. Cela s'explique d'autant plus difficilement que les stratèges étaient élus ; ils devaient se désigner aux suffrages, soit par un mérite particulier, soit par quelque acte de candidature. C'étaient donc des hommes qui avaient du goût et de l'aptitude pour le commandement. Réunis, ils ne devaient pas abdiquer si aisément au profit de l'un d'entre eux, si aucune autorité supérieure ne les départageait. Assurément, lorsqu'un vieil homme de guerre, comme Cimon dans son beau temps, proposait un plan à ceux qui, devant la loi, étaient ses égaux, personne ne songeait à invoquer la collégialité pour le contrecarrer. Mais combien de campagnes fallut-il pour que la valeur d'un Cimon fût reconnue ?

Sur le mécanisme exact de la stratégie, sur le droit de contrôle qui pouvait rester au peuple à l'égard d'un stratège réélu sans interruption pendant quinze ans, nous ne savons rien de précis. Nous sommes mieux renseignés sur la compétence qui s'attachait à la fonction. Le pouvoir de Périclès, maître pendant quinze ans de la police, des armées de terre et de mer, des relations extérieures avec toutes les dépenses que ces départements comportent, libre de convoquer le Conseil et l'Assemblée et même, dans des cas graves, d'en interdire les réunions — ce pouvoir ne devait

guère être inférieur à celui qu'avait eu Pisistrate un siècle auparavant.

C'est bien ce que pensaient les Athéniens. Il y avait encore parmi eux quelques disciples attardés de l'intransigeant Ephialte qui trouvaient que les méthodes de Périclès étaient la négation même des principes démocratiques. Plus tard, lorsqu'on ne comprit plus bien la portée de leurs critiques, on leur prêta une affirmation bizarre, qui est que Périclès aurait ressemblé à Pisistrate par le visage, l'éloquence et le timbre de voix à tel point que, dans sa jeunesse, il aurait évité de se montrer au peuple, craignant de rappeler de trop mauvais souvenirs. La chose eût-elle été vraie que personne n'aurait pu la constater, Pisistrate étant mort trente ou trente-cinq ans avant la naissance de Périclès, à une époque où aucun sculpteur ne faisait de portraits. Lorsque Périclès parla pour la première fois en public, les quelques octogénaires qui avaient pu, dans leur jeunesse, voir Pisistrate, étaient incapables de comparer, avec le jeune fils de Xanthippe, le souvenir effacé d'un vieux tyran mort depuis soixante ans.

L'histoire de la ressemblance des deux hommes, une fois qu'elle eut été prise au pied de la lettre, offrait un thème aux anecdotes malveillantes colportées par les comiques. Ceux-ci ont utilisé tous les ragots, tous les on-dit, en les détournant volontairement, pour amuser la galerie, de leur sens primitif. Plus tard, leurs œuvres se perdirent, sauf quelques fragments cités çà et là ; ces bouffonneries, détachées de leur contexte, furent utilisées par des historiens candides comme des renseignements sérieux. Cependant, il faut remarquer que les comédies, en 440,

étaient des revues où chacun était mis en scène sous son nom. Une caricature n'est pas drôle si elle n'offre au moins quelques traits ressemblants. Les quelques vers comiques qui nous ont été conservés de ce temps où Aristophane était encore enfant, à condition de les interpréter, nous donnent une idée assez nette de Périclès au sommet de sa puissance.

Il était très beau, mais son crâne était trop haut et se terminait en pointe. Source inépuisable de plaisanteries pour un peuple qui a le goût des mots et qu'une comparaison frappante, moins encore : une assonance heureuse, suffit à mettre en joie. Les sculpteurs qui ont fait son portrait l'ont tous coiffé du casque, de même que Metsys, Holbein et Durer ont caché sous un ample bonnet la calvitie d'Érasme. Des bustes qui ont été conservés et qui sont des répliques d'un travail ancien, le meilleur se trouve au British Museum ; il nous offre une image un peu idéalisée de ce que pouvait être Périclès entre quarante et cinquante ans : un visage harmonieux et régulier, un regard en dedans qui s'accorde mal avec l'attirail militaire, l'expression d'un homme d'étude plutôt que celle d'un homme d'action.

Il était servi par une éloquence naturelle à laquelle tous ses contemporains ont été sensibles. Plutarque a conservé de lui un fragment qui frappe par la simplicité et la justesse du ton ; on y sent un escrimeur habile et aussi un raisonneur minutieux, capable de s'appliquer au concret et de n'en rien négliger. Pour un trait seulement, nous devons croire les anciens sur parole, c'est lorsqu'ils nous disent que l'éloquence de Périclès était parfois tonnante et fulgurante et que c'est à cause des éclairs qu'il lançait qu'on l'appela l'Olympien. Une

intelligence si lucide, des sentiments si bien maîtrisés nous paraissent peu compatibles avec des moments de passion déchaînée. Cependant, le détail, noté par Aristophane, semble être exact : les comiques auront saisi avec malignité les rares instants où quelque chose du tempérament primitif échappait, rompant l'exacte domination où Périclès tenait ses mouvements instinctifs. Et, si les traditions nous disent que jamais on ne le vit rire, aucune ne dit qu'on ne l'ait jamais vu en colère. Plus tard, lorsque la légende de son ataraxie se fut élaborée, on justifia son surnom en l'expliquant par son calme digne d'un dieu.

On voudrait savoir les raisons profondes de son long ascendant sur le peuple. Platon, qui ne l'a pas connu, mais qui a peut-être lu des discours de lui, dit que c'est la pratique de la philosophie qui, à ses dons naturels, ajouta l'aptitude à dominer les choses et à voir de loin le but à atteindre. Mais, si grandes qu'aient pu être sa sagesse et l'efficacité immédiate de sa politique, elles ne suffirent pas à expliquer qu'un peuple défiant, fier de contrôler l'activité de tous ses magistrats, ait laissé pendant quinze ans un seul homme diriger seul toute la politique étrangère.

Il est vrai que Périclès était prudent. Il évitait soigneusement de heurter la foule de front et ne manquait pas de donner le détail de toutes ses dépenses chaque fois qu'il estimait à propos de le faire ; il les justifiait par le « bien commun », sans autre précision, seulement lorsqu'il lui était vraiment impossible de dire en public à quoi il les avait affectées. Ses ennemis se moquaient de lui, à la fois pour le silence dont il couvrait l'emploi des fonds secrets et pour la minutie avec laquelle il s'expliquait sur le reste. Ils prétendaient

que son sentiment dominant était la timidité et la peur de l'ostracisme. Son pupille Alcibiade (1) le raillait également, et pour les mêmes raisons ; un jour qu'il se présentait pour être reçu par Périclès, on lui dit que Périclès avait à travailler ; il mettait au point un rapport et cherchait comment justifier sa gestion auprès des Athéniens. Alcibiade s'en fut en disant : « Ne ferait-il pas mieux de chercher à ne rendre aucun compte aux Athéniens ? » Lui-même se promettait bien d'y mettre plus de désinvolture. Il en eut en effet davantage quand son temps fut venu, et il eut auprès du peuple une popularité qui fit toujours défaut à Périclès.

Celui-ci était desservi par sa réserve, son manque de spontanéité, son puritanisme. De peur de se galvauder et de se compromettre, il agissait par personnes interposées et parlait en public le plus rarement possible. On riait de ce calcul, en disant qu'il sortait de chez lui aussi solennellement que la Salaminienne, la galère de l'État, qui ne prenait la mer qu'aux grandes occasions. Il craignait d'être mal jugé et il arrivait difficilement à dissimuler sa crainte. Comme sa fortune était moyenne, il ne pouvait se permettre les libéralités qui avaient fait chanter par tous les louanges de Cimon. Du reste, eût-il même été très riche qu'il n'aurait pas osé tenir table ouverte et abattre les clôtures ; de sa part, cela eût paru un procédé blessant et presque une méthode de corruption, car le don lui avait été refusé d'aller bonnement au peuple et de fraterniser avec lui. Alors, comme il ne voulait pas qu'on l'accusât d'accaparement (on racontait bien que Solon avait averti

(1) Né un peu avant 450 ; l'anecdote peut se rapporter environ à 435, certainement pas au procès de Périclès.

ses amis qu'il allait abolir les dettes et qu'eux s'étaient empressés d'acquérir des terres à crédit...) il faisait vendre chaque année, au lendemain de la récolte, tout ce que le sol avait produit et l'on rachetait au marché ce qui était nécessaire pour le quotidien de la maison. Plutarque a conservé le nom de son intendant, Evangelos, qui gérait les propriétés et la fortune : Périclès n'était pas homme à donner un coup de main aux journaliers dans un moment de presse, ni à boire des pots avec les vigneronns, comme Cimon trouvait le temps de le faire. La terre, dont il s'entretient avec Anaxagore, c'est une entité philosophique ; était-il sensible aux saisons et aux météores ? On serait tenté de le mettre tout près de Socrate, lequel ne quitte jamais Athènes, parce que les hommes peuvent l'instruire tandis que les plantes et les ruisseaux n'ont rien à lui apprendre. Mais, devant les morts de Samos, il dit : « L'année a perdu son printemps » (et c'était là un simple dicton, mais qu'il a dû employer dans un sens nouveau, sinon ses contemporains n'en eussent pas été frappés), ce qui fait entrevoir un homme sensible à la promesse précaire et menacée d'un arbre en fleurs.

Il a inspiré du respect, de l'estime, plutôt que de la sympathie. Sa vertu avait quelque chose de glacial. A Samos, le poète Sophocle, qui était stratège en même temps que lui, fit un peu trop chaleureusement l'éloge d'un beau garçon : « Un général, Sophocle, doit garder non seulement les mains nettes, mais aussi les yeux. » Sophocle avait le même âge que Périclès et la leçon put lui faire hausser les épaules. Nous connaissons mieux l'impression du poète Ion, qui voyageait dans toute l'Égée pour écrire le récit de ses rencontres. Il vit Périclès, le trouva distant et orgueilleux et jugea

que dans sa raideur il y avait surtout du mépris pour autrui. Cimon au contraire, quel tact, quelle aisance, quel charme ! Le jugement est partial. Ion était de Chios où l'on avait toutes les raisons du monde de ne pas aimer Périclès ni sa politique. A vrai dire, Plutarque, qui rapporte cette anecdote, donne de cette sévérité une autre explication : Ion, dit-il, étant poète tragique, estimait que la vertu elle-même, comme la tétralogie, doit réserver une place pour les jeux des satyres. Cela est bien joli et vaut, non seulement pour Ion, mais pour tous les Grecs, qui n'ont jamais souffert le sérieux sans un contrepois de gaieté, de détente et de rire. L'imperturbable froideur de Périclès aurait, à elle seule, empêché toute véritable popularité.

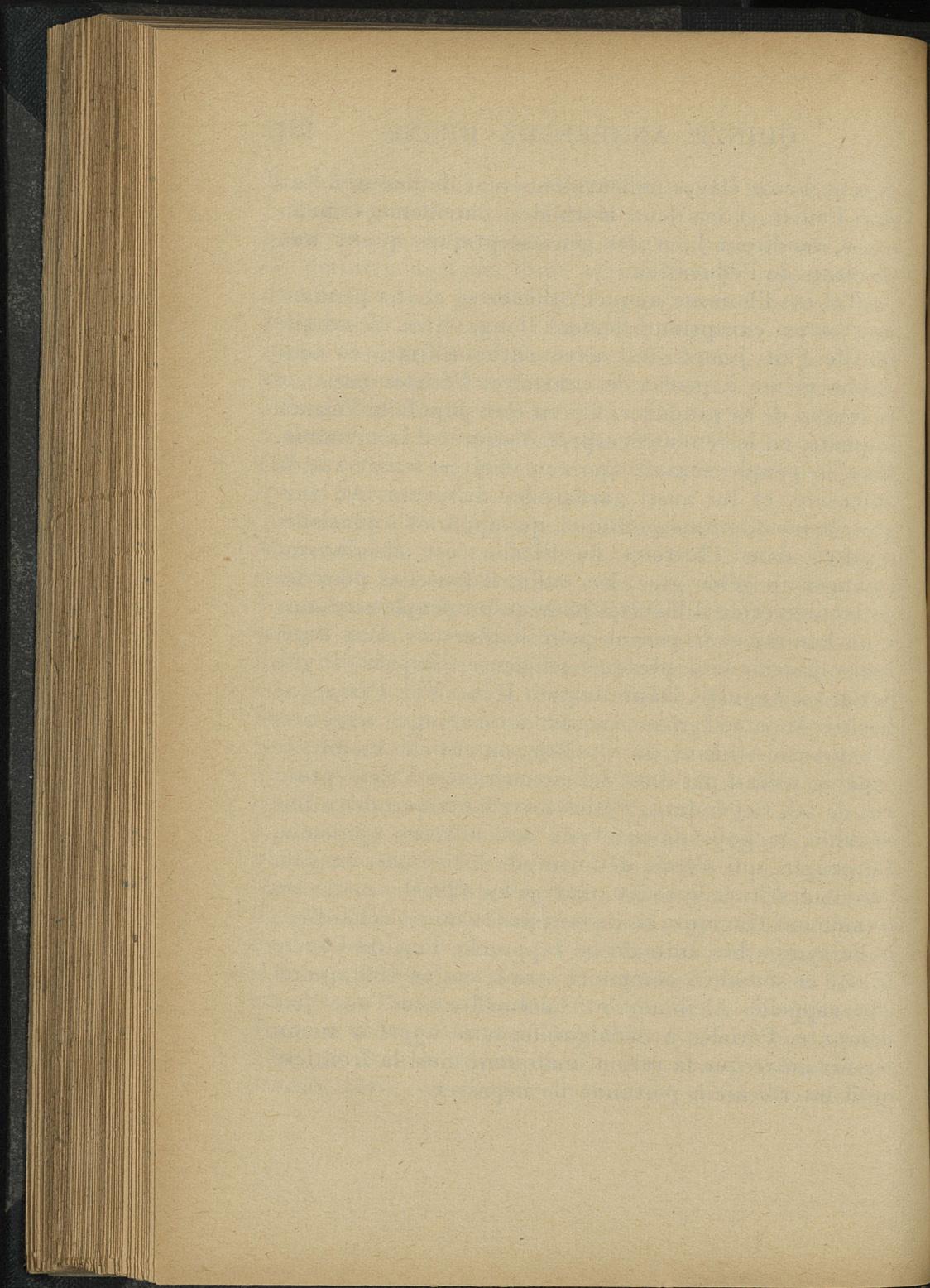
Il n'a pu s'entendre avec les fils de son premier mariage. Son divorce et sa liaison avec Aspasia étaient source de malentendus entre lui et les enfants qu'il avait eus de sa femme. Avec son fils aîné, Xanthippe, et la femme de celui-ci, les rapports étaient franchement mauvais. Les jeunes gens étaient dépensiers ; ils étaient d'avis qu'on a le droit de vivre largement quand on a pour père un homme tout-puissant qui gère à sa guise un revenu de cinq à six cents talents par an. Périclès ne l'entendait pas ainsi ; à ce jeune ménage aux dents longues, il faisait une pension modeste payée par petites sommes à la fois, de quoi Xanthippe enrageait. Son père avait espéré lui former l'esprit en le mettant à l'école des philosophes et il l'avait envoyé suivre les leçons de Protagoras ; mais le garçon avait une nature ingrate et il n'avait rien retenu de bon de ce qu'on lui avait enseigné. Ses souvenirs lui fournissaient simplement des traits caricaturaux qu'il colportait malignement, pour ridiculiser son père et ses amis.

Il racontait qu'un jour un athlète ayant tué un spectateur avec son javelot, Périclès et Protagoras avaient passé une journée entière à discuter pour savoir qui, en dernière analyse, était véritablement responsable de l'accident, le javelot, celui qui l'avait lancé, ou les arbitres de la partie. Périclès, à supposer qu'on ait rapporté de telles bouffonneries à un homme si peu fait pour encourager les potins, aura haussé les épaules. Mais l'idée d'avoir un sot pour fils devait le remplir d'amertume. La médiocrité des fils de Périclès a longtemps servi d'argument aux philosophes qui tenaient que la vertu ne s'enseigne pas.

Son pupille Alcibiade lui donna plus de soucis et moins de joie encore. L'enfant, qui était indomptable, méprisait la contrainte et ceux qui se l'imposent à eux-mêmes. La dure ascèse à laquelle l'Olympien s'était soumis pour devenir l'homme parfaitement, secrètement invulnérable qu'il était, Alcibiade la considérait comme une concession d'esprit faible. Lui-même était bien résolu à se montrer tel qu'il était, dédaigneux des masques et de tout ce qui sert à rassurer le peuple. Entre lui et ce tuteur qu'il s'amusait à braver, les conflits commencèrent très tôt, quand Alcibiade était à peine plus qu'un enfant. C'est à propos de cette tutelle que l'on entrevoit la figure d'Ariphron, le frère aîné, mais obscur, de Périclès. Lui aussi avait été chargé d'élever les enfants laissés orphelins par Clinias. Il y mettait de la douceur et Périclès de l'intransigeance, si bien que les deux frères font penser aux deux éducateurs de Térance, l'indulgent Micion et le dur Déméa. Térance veut que le pupille de Micion tourne bien, que celui de Déméa tourne mal : Ariphron et Périclès, devant cette conclusion optimiste, auraient secoué

la tête. Leurs élèves ne leur donnèrent de joie ni à l'un ni à l'autre et les deux méthodes, pareillement inefficaces, rendirent bien des gens sceptiques quant aux résultats de l'éducation.

Tel est l'homme auquel Athènes se confia pendant un temps exceptionnellement long. Rien n'indique qu'elle l'ait jamais fait avec enthousiasme, et tout donne même à penser le contraire. Périclès paya ici la rançon de sa prudence. Un vif élan populaire l'aurait inquiété, en le rendant suspect d'aspirer à la tyrannie. Mais le peuple sentait que son chef se tenait sur la défensive, et lui aussi gardait les distances. Au surplus, le messianisme politique, qui apparaît à plusieurs reprises dans l'histoire de l'Italie, est absolument étranger au génie grec. Et, enfin, il faut des périodes de trouble et de difficultés pour qu'un peuple se donne à un homme et le prenne pour conducteur. Une espérance passionnée, presque religieuse, inspire Virgile parlant à Auguste, Dante saluant Henri VII, Pétrarque Rienzi. Mais ce lyrisme succède à une longue angoisse. L'heureuse Athènes du ^v^e siècle, en eût-elle même été capable, n'était pas dans des circonstances à rien éprouver de tel. Cependant, Périclès vit l'Attique deux fois envahie, le pays dévasté par une affreuse épidémie. Le peuple, qui s'était détourné de lui et qui, en 430, l'avait destitué, le réélit stratège en 429. Or, même en ce moment tragique, on ne sent pas le sang s'échauffer ; nulle sympathie animale ne rapproche l'un de l'autre la cité et son chef, comme ce sera le cas en 408, quand elle rappelle Alcibiade et l'accueille avec une joie délirante. Périclès a dédaigné de faire appel à aucun ressort autre que la raison, marquant ainsi la frontière qu'il interdisait à personne de dépasser.



CHAPITRE IX

SAMOS.

C'est avec l'affaire de Samos que commence le déclin de la Ligue et de la politique péricléenne. Athènes sort victorieuse de la guerre. La grandeur apparente est intacte et elle atteindra même son point culminant pendant les années suivantes. Mais toute la guerre du Péloponnèse est inscrite dans le conflit samien et les causes de la rupture finale s'y distinguent exactement.

De toutes les îles de la mer Egée, Samos était celle dont le passé était le plus glorieux. Elle avait exercé la thalassocratie et envoyé des colons sur la mer à une époque où Athènes n'avait pas de flotte qui vaille qu'on en parle. Au vi^e siècle, ses tyrans traitaient d'égal à égal avec les despotes de l'Orient. C'est à Samos qu'on avait trouvé le moyen de souder le fer et de couler le bronze ; lorsque Darius avait voulu jeter un pont sur le Danube, il avait fait surveiller les travaux par un architecte samien. Englobée dans la Confédération de Délos, Samos avait gardé sa marine autonome, ce qui la dispensait de payer tribut. Assurément, les Samiens avaient dû trouver mauvais qu'on transportât, puis

qu'on laissât en Attique le trésor de la Ligue, mais on ne voit pas qu'ils aient protesté. Ce sont leurs rivalités avec leurs voisins, les Milésiens, qui firent éclater leur mécontentement.

Impossible, ici comme dans aucun des cas de ce genre, de savoir qui a commencé. Aussi haut qu'on remonte, on trouve les deux États en guerre et se disputant Priène, près de l'embouchure du Méandre. Sans nul doute, où que fussent les torts, l'intérêt supérieur d'Athènes lui commandait d'apaiser la querelle à tout prix. Puisque le statut de la Ligue lui confiait la direction de la politique étrangère, elle devait veiller que les cités associées véussent en paix, seul moyen qui pût leur permettre éventuellement de résister ensemble à un ennemi commun. En 443, le danger perse était bien oublié et des États jadis rivaux, comme Samos et Milet, revenaient à leurs querelles traditionnelles. La sagesse aurait été d'entendre leurs délégués, de préparer des concessions mutuelles, d'arranger les choses et, surtout, de ne pas prendre parti.

Malheureusement, Périclès prit parti. Pendant plusieurs années, il mena une politique qui cherchait sournoisement à affaiblir Samos, affranchissant Marathésion, qui lui avait appartenu autrefois, promettant à Milet le territoire contesté de Priène. Les Samiens, outrés, attaquèrent les Milésiens pendant l'été de 441 et refusèrent toute proposition d'arbitrage. Périclès, ayant réussi à mettre tous les torts du côté de son adversaire, prit fait et cause pour Milet qui s'était donné un gouvernement démocratique. Samos proclama sa défection au moment où les Athéniens la traitaient en sujette et s'assuraient des otages. La rébellion samienne eut bientôt des répercussions d'un bout à

l'autre de la mer, symptôme inquiétant dont Périclès aurait tenu compte s'il avait été moins attaché aux réalisations immédiates.

Il partit du Pirée avec quarante trirèmes ; l'un des stratèges était Sophocle qu'on avait voulu honorer particulièrement à cause du succès que venait de remporter sa tragédie d'*Antigone*. Les Anciens ont toujours pensé que, pour faire la guerre, le bon sens et la chance suffisaient. L'une et l'autre ne pouvaient se déceler qu'à l'essai. La flotte prit Samos sans combat ; les stratèges renversèrent le gouvernement local et le remplacèrent par une démocratie ; puis ils emmenèrent cent otages et les laissèrent à Lemnos. Après quoi ils crurent que l'affaire était réglée, alors qu'elle ne faisait que commencer.

Les aristocrates de Lemnos jugèrent l'occasion bonne de secouer la domination athénienne. Ils délivrèrent les otages dont ils avaient la garde, encerclèrent la garnison athénienne et la livrèrent au satrape de Sardes, avec lequel ils firent alliance. Après quoi ils attaquèrent Milet. On craignit dans Athènes que les Péloponnésiens n'entrassent dans la conjuration, mais ils respectèrent scrupuleusement la neutralité qui leur était imposée par la paix de 446. En revanche, Byzance s'allia aux insurgés.

Périclès prit alors les soixante unités de la flotte de manœuvre, en embusqua seize à la côte carienne pour prévenir une attaque perse et, avec les quarante-quatre autres, essaya de couper la route du retour à la flotte samienne qui allait revenir de son expédition de Milet. La rencontre fut à l'avantage des Athéniens qui cependant ne purent barrer aux bateaux l'accès de l'île. Il fallut donc faire le siège. Périclès avait reçu un ren-

fort de quarante voiles d'Athènes et de vingt-cinq unités envoyées par Chio et Lesbos. L'ingénieur Artémon de Clazomènes fut chargé de diriger l'investissement de la ville. Pendant ce temps, Périclès entreprit de rencontrer la flotte perse afin qu'elle ne rejoignît pas celle des Samiens. Il empêcha en effet toute collaboration, mais moins, semble-t-il, grâce à son habileté stratégique que par son talent de négociateur. La flotte perse ne sortit pas de l'Asie, Périclès ayant probablement accordé au satrape, soit quelques points sur la côte carienne, soit d'autres compensations prélevées sur les fonds secrets. La méthode employée à l'égard du roi de Sparte au moment de la révolte de l'Eubée était toujours, tout compte fait, celle qui coûtait le moins et qui rapportait le plus.

A Samos, les choses allaient lentement. La flotte de l'île, conduite par le philosophe Méliossos, avait réussi à rompre le blocus et à se réapprovisionner. Il fallut faire venir de nouvelles unités d'Athènes et des cités fidèles. Enfin, Samos dut capituler au printemps de 439. Elle fut obligée de livrer ses vaisseaux (ce qui la faisait déchoir du rang de puissance alliée à celui de simple tributaire) ; de démolir les fortifications construites par Polycrate, qui avaient tenu si longtemps Athènes en échec ; enfin, de payer les frais de la guerre qui furent évalués à mille talents. Peut-être une partie de cette somme énorme fut-elle payée par des cessions de territoires, car, à partir de cette époque, l'État samien perd son contrôle sur l'île d'Amorgos. Le reste fut incorporé au tribut et l'annuité fixée à 80 talents par an, Athènes traita directement avec Byzance, qui en fut quitte pour une augmentation modérée du chiffre de son tribut.

Périclès rentra dans Athènes au milieu d'un enthousiasme qui montre à quel point on avait eu peur. Une seule voix discordante se fit entendre, disant une parole juste que, dans la griserie générale, personne ne voulut écouter. Périclès, dit Plutarque, rencontra dans la rue Elpinice, la sœur aînée de Cimon, fille, non de la princesse thrace, mais d'une citoyenne d'Athènes que Miltiade avait épousée en premières noces. Elle avait plus de soixante-dix ans et survivait à tout un monde fini. Elle cria au triomphateur : « Vraiment, il y a de quoi t'admirer et te combler de couronnes : tu nous as envoyé à la mort quantité de bons citoyens, non pas pour combattre des Phéniciens ou des Mèdes, comme faisait mon frère Cimon, mais pour détruire une cité de race grecque, et notre alliée. » Cette Elpinice est une figure curieuse de l'Athènes du ve siècle. Elle passait pour avoir été la femme de son propre frère, les mariages étant permis entre enfants consanguins (mais non entre enfants utérins), après quoi, fort intelligente, elle avait mené une vie active et traversée. C'est elle, disait-on, qui avait négocié l'éphémère réconciliation de Périclès et de Cimon entre le procès et l'ostracisme de 461. Bien entendu, le pharisaïsme athénien, indigné de voir une femme ouvertement mêlée à ce genre d'affaires, rapporta son intervention en l'entourant d'interprétations malveillantes. Périclès souffrait de ces préjugés lorsqu'ils atteignaient Aspasia, mais il était incapable de s'en libérer. En 439, au retour de Samos, il aurait dû être attentif à cette parole que le Romain répétera au triomphateur : « Ton œuvre a des contradictions qui en marquent la faiblesse : souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Il aurait dû penser que si, en effet, il avait vaincu et soumis Samos, semant

en Orient des haines que rien n'éteindrait plus jamais, en revanche une partie des villes cariennes avaient été rendues au Grand Roi. Tout cela pouvait donner à réfléchir. Il préféra se moquer d'Elpinice, sur le ton que prenaient ses ennemis pour dénigrer Aspasia, et il traita ses propos en radotages de vieille femme.

Pendant les années qui suivirent, le tribut fut augmenté ; il avait été abaissé peu après le désastre d'Égypte ; les chiffres anciens furent en général rétablis et même dépassés. On était entré dans cette voie de l'impérialisme autoritaire qui conduisait au désastre. Mais le sort accorda six années de répit dont Athènes et Périclès aussi surent faire bon usage.

En ce moment de 439 où, méditant sur le sort des jeunes gens morts à la guerre, il disait : « L'année a perdu son printemps », aurait-il pu modifier le régime de la Ligue et le rendre plus solide ? Assurément, le droit des gens, tel qu'il existait de son temps lui offrait peu de modèles. Mais il existait des *amphictionies*, c'est-à-dire des ligues entre peuples voisins, et, parmi elles, il y en avait d'un caractère politique. Telle avait été, semble-t-il, au VIII^e siècle, celle qui avait eu pour centre un temple de Poseidon dans la petite île de Calauria, près de Trézène. Parmi les villes associées se trouvaient Nauplie, Hermione, Epidaure, Egine, Athènes, c'est-à-dire tous les ports de l'Argolide et de l'Attique et Orchomène qui commandait la route de la Béotie. L'association pouvait développer sa puissance économique, mais personne à cette époque n'entrevoit même l'intérêt d'une collaboration de ce genre. Les États de l'amphictionie étaient tout à leurs rivalités politiques ; des forces divergentes les sollicitaient et les éloignaient les uns des autres ; le groupe

se défit et le Poseidon de l'Isthme hérita du Poseidon de Calauria.

L'amphictionie delphique, celle dont le mécanisme est le mieux connu, était une association de peuples limitrophes réunis pour assurer la liberté du culte d'Apollon et pour gérer les intérêts du temple. Les douze peuples qui en faisaient partie y éliaient chacun deux députés. Le conseil n'eut aucune influence en Grèce parce qu'il devint très tôt un foyer d'intrigues ; comme il était incapable d'imposer le moindre arbitrage à ses ressortissants, les conflits se terminaient par des Guerres Sacrées d'où les peuples sortaient meurtris (1). Et jamais l'association religieuse ne songea à se transformer en une confédération politique, ce qui théoriquement semble si facile.

Même dans des moments de danger pressant, les cités n'arrivent pas à s'unir. L'Arcadie menacée par la croissance spartiate essaie de se fédérer, une première fois au VII^e siècle, puis au IV^e, toujours sans succès. Au moment où Cyrus menaçait l'Ionie, une alliance des villes côtières échoua pareillement, et, au moment même de leur annexion, Samos, Priène et Milet continuaient leurs querelles. Le sage conseil d'amitié leur était venu de deux philosophes, Bias de Priène et Thalès de Milet, dont Hérodote rapporte les propos. Comment Périclès n'a-t-il pas médité ces paroles écrites par son ami : « Thalès donna cet avis, qui avant la ruine de l'Ionie aurait été excellent, que les Ioniens aient un sénat commun et l'établissent à Téos, point central du pays, et que toutes les villes y soient considérées comme égales et se tiennent

(1) Voir pp. 19 et 110.

elles-mêmes pour de simples bourgs. » C'est-à-dire qu'elles eussent dû renoncer à une partie de leur souveraineté, et accepter les décisions du Sénat ionien. Ce sacrifice, si douloureux pour le particularisme grec, Périclès le voyait réalisé par les peuples de la Béotie. Il est vrai que la confédération béotienne était à chaque instant troublée par des conflits. Néanmoins, avec son armée et son trésor uniques, son conseil où les sièges étaient répartis entre les cités d'après l'importance de la population, elle avait tous les rouages d'un État moderne. Elle pouvait servir de modèle à une fédération délienne qui avait déjà ses traditions, car, au VIII^e siècle, il y avait eu dans l'île une amphictionie avec des fêtes de printemps, des foires et une assemblée. Quant à l'ancien Sénat de la Ligue, supprimé lorsque le trésor avait été transporté à Athènes, il ne reconnaissait aux Alliés que des droits théoriques. Il était gênant pour tout le monde et peu efficace. Mais on aurait pu en modifier la structure.

Si même Périclès jugeait impossible de créer un Parlement où les cités de la Ligue, conformément au conseil de Thalès, aient des droits égaux, où Athènes ne demande aucun abandon de souveraineté qu'elle ne consente aussi, il aurait dû en tout cas voir la difficulté de maintenir un pacte qu'un seul des deux contractants avait le droit de dénoncer. A cause de la disproportion des forces en présence, une association entre Athènes et une quelconque petite cité, à supposer même qu'elle repose sur l'identité des titres écrits, devient fatalement, en fait, un traité inégal, générateur de contraintes, de haines et de dangereuses revanches.

Or, Athènes, qui entamait les privilèges des cités

par les obligations qu'elle imposait, se refusait à leur ouvrir l'accès du statut athénien. Dans ces conditions, mieux eût valu reconnaître à ses partenaires le droit de se retirer de l'Alliance après un préavis. Assurément, il y aurait eu des défections nombreuses, mais elles auraient été moins onéreuses que celles auxquelles on s'opposa par les armes et qui maintinrent à l'intérieur de l'Empire des terres mal soumises travaillées par la révolte. Après Samos, à un moment où la population athénienne se prolétarise, ce qui fait qu'on trouve difficilement des fantassins en nombre suffisant, Périclès ne se résout pas à en lever parmi les cités en dehors d'un contingent de 2.000 hommes fourni par la très fidèle Milet. Le prestige d'Athènes est grand, mais elle traite les Alliés en ennemis récemment vaincus de qui l'on continue à se méfier. Et, pour finir, c'est à elle que les précautions coûteront le plus cher.

Certes, si l'on avait voulu changer le système, renoncer à la contrainte, tout le génie inventif d'un très grand homme d'État n'aurait pas été de trop pour organiser ce monde nouveau. On pouvait du moins procéder comme Sparte, qui n'imposait aucune obligation à ses Alliés et qui, pendant la guerre du Péloponnèse, les trouva fidèlement rangés sous ses ordres. Mais alors il fallait renoncer au tribut et Périclès s'était engagé à fond dans une politique de grands travaux dont l'interruption eût gravement mécontenté le peuple. Et des États libres de dénoncer l'alliance sans risque de guerre, se seraient-ils encore pliés au tribut ? Quelques avantages d'ordre commercial auraient pu les y amener. La majorité des cités payaient peu de chose, un, deux ou trois talents par an, charge encore

allégée par la baisse régulière de l'argent. Le fardeau imposé à Samos (80 talents) représente à la fois le tribut et l'annuité d'une indemnité de guerre. Ce que paie Egine pendant une quinzaine d'années (30 talents) résulte d'un calcul analogue, puis le tribut normal tombe à 13, puis à 8 talents. Le vice du système n'est pas qu'Egine doive payer, mais qu'Athènes considère comme une victoire qu'elle soit ruinée et hors d'état de payer. Thasos est frappée d'une contribution élevée (30 talents), à cause de ses mines d'or, mais la riche Byzance ne verse que 15 talents. Évidemment, la première condition, pour que ces cotisations fussent acquittées de bon gré et même de bon cœur, c'eût été de les réduire. C'est du reste à quoi l'on se résigna chaque fois que l'on redouta des déflections irrépressibles, par exemple en Ionie après la révolte samienne. Ce qui serait resté aurait largement suffi à payer les constructions, et l'Empire athénien aurait duré davantage.

Pour l'affermir, il fallait ne pas humilier les cités, ni les démanteler, comme on fit à Égine, à Samos, en vertu d'une politique aussi myope que celle que Sparte en 479 essayait encore d'imposer à Athènes ; mais plutôt, au contraire, restaurer leur conscience nationale et leur fierté. Alcibiade paraît l'avoir compris, par un de ces éclairs d'intuition qui lui valurent parfois de si étonnants succès. En 417, lorsqu'il négocia l'alliance avec Argos, il persuada aux démocrates qu'il avait mis à la tête de la cité de relier celle-ci à la mer par des Longs Murs à la mode athénienne. Pour que le travail avançât plus vite, il manda d'Athènes des contremaîtres et des maçons. Deux ans plus tard, il entreprit la même chose à Patras.

Bien entendu, il n'agissait, ni dans l'intérêt d'Argos ni dans l'intérêt de Patras, mais seulement dans l'intérêt d'Athènes et ceux qu'il conseillait n'avaient aucune illusion sur son désintéressement. Mais une telle méthode était capable de faire aimer les Athéniens parce qu'elle traitait les Alliés autrement que comme des sujets nés pour payer le tribut. Elle comportait des risques. Périclès n'aurait jamais osé l'appliquer, car il aurait craint que ces fortifications ne fussent employées contre Athènes et il ne sentit jamais qu'il préparait la défection massive des Alliés par les précautions mêmes qu'il prenait afin de les tenir dans l'abaissement. Et Alcibiade, qui rafla cent talents aux villes pendant les cinq ou six années de sa tyrannie, trouva moyen d'être beaucoup moins impopulaire que son incorruptible tuteur. Les peuples sont comme les enfants : ils consentent à être tourmentés pourvu que l'on prête attention à eux. Bien des choses auraient été changées dans l'histoire d'Athènes, si Périclès avait été moins sage, si Alcibiade avait été moins fou.

La guerre de Samos a dû provoquer dans la ville ces mouvements en sens contraire qu'on observe aujourd'hui en Europe après une guerre coloniale qui finit bien. La victoire provoque l'enthousiasme, mais, parmi le peuple, ceux qui ont souffert dans leurs biens, dans leurs corps et dans leurs fils ne sont pas longs à découvrir ce que cache la littérature officielle et ils osent dire que l'expédition a moins rapporté qu'elle n'a coûté. Les critiques furent vives dès le début, car une mesure nouvelle fut prise, interdisant aux poètes comiques, pour la première fois à notre connaissance, de mettre des gens en scène sous leur propre nom. Les

spectateurs étaient habitués à trouver, dans ces revues pleines d'indécence et de fantaisie, les hommes du jour mêlés à des bouffonneries si énormes que tout le monde mettait spontanément les choses au point, l'image étant trop caricaturale pour être calomnieuse. Cependant, dans l'*Apologie* qu'il écrivit au début du iv^e siècle, Platon traite les *Nuées* comme un véritable acte d'accusation lancé contre un homme, Socrate, incapable de se défendre. S'il faut en croire Platon, les Athéniens qui avaient entendu en 424 la pièce d'Aristophane auraient pris très au sérieux les scènes où Socrate est représenté comme un sophiste et un observateur des phénomènes naturels. Ces fantaisies, il les appelle crûment des calomnies et il les accuse d'avoir fermenté dans les esprits pendant vingt-cinq ans, créant la légende d'un Socrate fourbe et impie, contempteur des dieux et dangereux voisin pour les gens de bonne foi. Mais, en lisant cela, qu'on n'oublie pas que Platon est né vers 428, c'est-à-dire quand la guerre durait déjà depuis quatre ans. Du beau temps de la démocratie athénienne, de la *parrhésie*, cette liberté de tout dire dont la comédie est la fleur et dont le peuple se vantait comme de son privilège le plus précieux, Platon n'a plus connu que l'ombre. Pendant les années heureuses où rien ne menaçait la prospérité générale, les railleries se perdaient au milieu du rire. Aucun esprit chagrin n'y cherchait une réalité qui se dissipait aussitôt en fantaisie. État de grâce qui ne peut survivre au danger, à la peur, à la guerre. La première censure qui frappa la scène comique date de l'affaire samienne.

On a voulu la mettre en rapport avec l'influence des prêtres et voir une victoire de Lampon dans l'interdiction de jouer les gens sous leur propre nom. C'est

confondre Athènes avec la France de l'ancien régime. La précaution a en Grèce une portée politique et non une portée religieuse ; elle vise simplement à épargner aux hommes en place des nasardes qu'ils ne peuvent rendre. Par ailleurs, les poètes gardent licence de dire tout ce qu'ils veulent, de se moquer des dieux et des légendes ; la seule chose dont on les prive, c'est le droit de mêler à leurs plaisanteries des noms authentiques et des masques connus, parce qu'on craint que ceux qui ont la responsabilité des affaires ne soient gênés dans leur action. Si la mesure fut prise peu de temps après les premières hostilités, cela prouve que la politique suivie à l'égard de Samos et de Milet paraissait fâcheuse à bien des gens, qui jugeaient dangereux le jeu que jouait Périclès en s'appuyant sur un État de la Ligue pour en affaiblir un autre. Bien entendu, Aspasia fut rendue responsable de la partialité qu'il témoignait à Milet, et, si l'on restreignit la liberté des poètes comiques, c'est peut-être pour la protéger, elle-même et ceux qu'on accusait d'avoir subi son influence. Quant à la façon dont Périclès traita Samos vaincue (c'est ainsi qu'il avait traité Egine, c'est ainsi qu'il traitera Mégare), elle semble n'avoir choqué personne. Peu d'Athéniens voyaient encore les choses avec les yeux d'Elpinice ; et la plupart estimaient, comme Périclès, que la grandeur d'Athènes diminuait dès qu'une autre cité devenait trop prospère. Même si cette conception bornée nous choque nous aurions mauvaise grâce à blâmer Périclès de s'y être arrêté, car il n'y a pas si longtemps que nous sommes parvenus à la dépasser, et encore avons-nous échoué à faire admettre et à faire vivre la vérité nouvelle que nous prétendions mettre à la place de la vieille rivalité des peuples.

Parallèlement à la politique ruineuse que mena Périclès à l'égard de Samos, il est juste de montrer la part d'inventions hardies et fécondes que contiennent ses créations dans le Nord de la Grèce. Il comprit, d'abord, qu'Athènes pouvait trouver là l'équivalent de ce que Corinthe avait dans l'Ouest : une extension de puissance, des bases militaires, des comptoirs et des matières premières. Pour pénétrer en Thrace et dans le Pont, Périclès fit un effort long et persévérant dont on voit les résultats à la période où nous sommes arrivés. Ils ont été acquis par plusieurs générations d'hommes résolus et patients.

Au VI^e siècle, Miltiade le Colonisateur, le grand-oncle de Cimon, était parti pour la presqu'île de Gallipoli ; il y avait conquis et fondé un État qui était rapidement devenu tout hellénique. Quels étaient les liens qui unissaient la confédération chersonnésite à sa métropole athénienne ? Cela est difficile à savoir. A l'époque de sa splendeur, Athènes ne pratique pas cette méthode d'essaimage qui avait donné aux autres cités grecques une postérité d'autres cités indépendantes : elle ne renonce jamais à ses droits sur ses citoyens et elle se borne à lotir entre eux les terres conquises. Mais, à l'époque du premier Miltiade, il pouvait en être autrement ; la Chersonnèse a dû constituer une seigneurie indépendante. Du reste, tout en bordure du monde grec, elle était trop exposée aux attaques ; les Scythes d'abord, puis les Perses, en eurent raison. Au temps des guerres médiques, les rapports entre l'Attique et la Grèce du septentrion étaient moins nombreux qu'à la fin du règne des tyrans.

Cependant, le pourtour de la mer de Marmara, les côtes de la Mer Noire attiraient depuis des générations

les aventuriers chassés de chez eux par la misère ou le despotisme, toujours en quête de terres fertiles où ils pussent s'établir. Et les blés des Terres Noires, les poissons salés de la Crimée arrivaient dans les ports grecs bien avant le ^v^e siècle. Les échanges, interrompus par la guerre perse, reprirent après que Cimon se fut rendu maître de la mer, et, à mesure que l'Attique produisait moins de grain, plus d'olives et de vin, les arrivages de céréales prirent une importance croissante. La paix de Callias fixait une limite aux navires de guerre, mais ne stipulait rien pour les navires marchands, dont le nombre et l'activité augmentaient sans cesse. Hérodote vit en touriste les bords du Pont et y recueillit des notes sur les coutumes et traditions des Hyperboréens.

Périclès créa dans le Nord des avant-postes importants, qui bordèrent ces pays encore barbares d'une frange de territoires hellénisés. En 447, un an après la paix de Callias, il partit lui-même pour la Chersonnèse où, trente ans auparavant, son père Xanthippe avait abordé pour prendre Sestos, première conquête de la jeune Athènes dans les terres du Nord. Le traité fermait à Athènes la route de l'Égypte ; l'Italie et la Sicile envoyaient à Corinthe et dans le Péloponnèse l'excédent de leurs céréales. Non seulement il était urgent d'activer les échanges avec les terres productrices de blé (l'Eubée à l'Est, la Thrace, Lemnos et Imbros au Nord-Est), mais il fallait s'assurer de la route maritime que suivaient les vaisseaux venant de la Mer Noire avec leurs cargaisons de grain, de poissons, de fer, de bois et d'esclaves.

La Chersonnèse, l'ancienne seigneurie des deux Miltiade, en passant du joug perse dans l'empire athé-

nien, avait gardé le souvenir de son ancienne unité, et les cités qui la composaient s'arrangeaient entre elles pour payer ensemble le tribut. C'était trop d'indépendance. Le tribut global fut supprimé. Mais Périclès était habile ; il diminua la somme qui incombait à chaque ville. En compensation, il installa mille clérouques dans la presqu'île, d'autres dans les deux îles qui dominant le détroit, Lemnos et Imbros, et il fonda un établissement sur la côte macédonienne, au pied du Pangée, là où plus tard on construisit Amphipolis.

La révolte de Byzance prouva quelle gravité avait la question du blé. Samos était à peine pacifiée que Périclès partit pour la Mer Noire, à la tête d'une flotte qui s'en fut à Sinope renverser le gouvernement d'un tyran et installer cent colons athéniens ; un autre établissement est fondé, également sur la côte méridionale, à Amisos qui change de nom et s'appelle le Pirée ; un autre dans la mer de Marmara, en face de Byzance, à Astakos près de Nicomédie. La Crimée était occupée par un royaume hellénisé dont les dynastes étaient amis d'Athènes ; ils lui envoyaient du blé et ces fameux archers scythes qui servaient d'agents de police à la ville et d'huissiers aux assemblées. Périclès obtint encore en Crimée un point important : Nymphaeon, à l'entrée de la mer d'Azof.

D'autre part, il fallait affermir les fondations de Thrace et de Macédoine, car leur fidélité pendant l'affaire samienne avait été ébranlée par la défection de Byzance. De plus, deux dynastes de l'intérieur essayaient d'agrandir leur puissance : Perdiccas II, fils aîné d'Alexandre I^{er} de Macédoine, auquel ce roi avait réservé la plus belle part lorsqu'il avait partagé entre ses quatre fils son royaume encore tout féodal,

et Térès, le roi des Odryses, qui essayait de grouper toutes les tribus thraces dans la Bulgarie actuelle depuis la Mer Noire et le bas Danube jusqu'aux frontières de la Macédoine. Périclès réussit à conclure des traités de bon voisinage avec le Thrace et avec le Macédonien. Cela lui donnait du temps. Il en profita pour étendre la colonisation athénienne. En 436, il envoya des colons à l'embouchure du Strymon où une ville nouvelle engloba des créations plus anciennes. On l'appela Amphipolis. Avec les autres villes tributaires des trois presque îles chalcidiennes, et Potidée à l'entrée de la baie de Salonique, Amphipolis fut une des principales bases de la puissance athénienne au début de la guerre du Péloponnèse et, au siècle suivant, pendant les guerres de Philippe. En temps de paix, elle servait d'entrepôt pour l'or et le bois du Pangée.

Ceux qui assistaient à cette expansion avaient confiance en l'avenir. La sécurité d'Athènes était assurée ; un rempart d'îles, de ports et de cités protégeait la ville ; le blé ne pouvait plus lui faire défaut. Au milieu du iv^e siècle, le Pirée importait par an 400.000 hectolitres de blé dont la moitié venait de la Mer Noire. L'importation au v^e siècle a dû être à peine moins considérable. Cela supposait un armement nombreux à une époque où un navire de charge de 260 tonnes était une unité imposante. Les bateaux, mieux construits, vont trois fois plus vite qu'au temps d'Homère, et la présence des escadres de guerre donne sur mer une sécurité relative. Alors qu'en 470 les gens de Téos en sont encore à se défendre contre les écumeurs de mer par un décret d'imprécation, la marine athénienne combat efficacement la piraterie. Celle-ci cependant ne disparaît pas complètement, car le taux des

emprunts investis dans les entreprises maritimes reste très élevé, et elle ressuscita dès que l'empire athénien se fut écroulé ; il en résulta une nouvelle hausse des denrées.

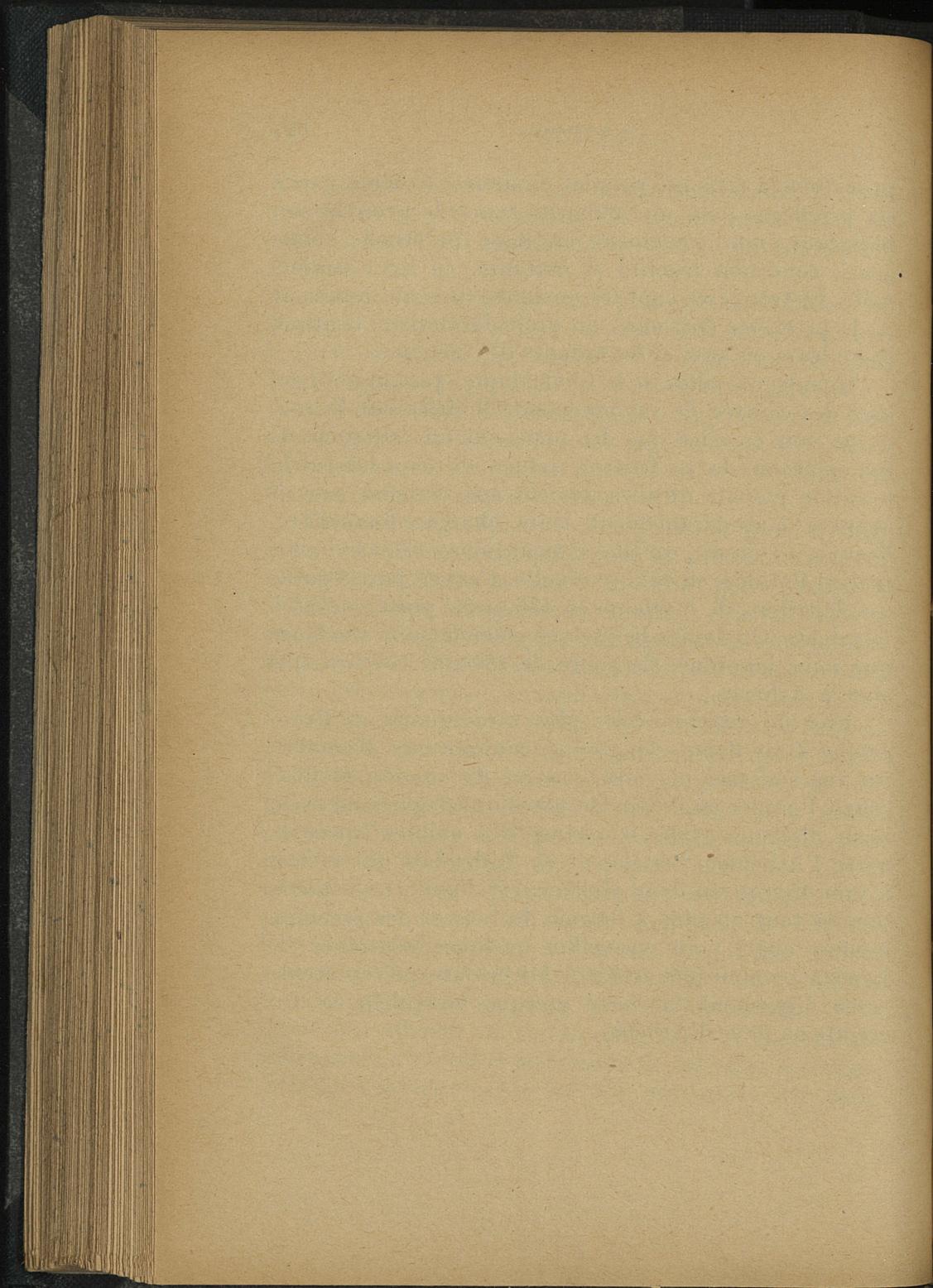
Aucun blocus ne pouvait plus mettre Athènes en danger, puisqu'elle tenait les clefs des détroits et que le Pirée constituait, avec la ville elle-même, un ensemble fortifié que nulle puissance grecque ni étrangère n'était de taille à investir efficacement. Il aurait fallu pour cela une marine supérieure à celle que Périclès, d'un mot, envoyait de Samos jusque sous les murs d'Amphipolis. Et une telle marine n'existait pas.

Dangereuse confiance, dont Périclès, pour le malheur d'Athènes, était imbu tout le premier. Le péril est ailleurs, dans la haine invisible qui entoure la ville heureuse, arrogante et comblée. En 445/444, le roi Psammétique d'Égypte lui envoya un chargement de blé (15 ou 20.000 hectolitres) destiné à être réparti entre les citoyens. L'aubaine était si importante qu'on revisa les listes afin d'exclure de la distribution les gens d'état-civil douteux. C'est peut-être alors qu'on appliqua pour la première fois avec rigueur la loi de 451, qui retirait le droit de cité à tous ceux qui n'étaient pas nés d'un père et d'une mère athéniens. L'illogisme profond de la mesure dut frapper tous ceux qui en pâtissaient. Plus l'État devenait impérialiste, plus largement il aurait dû ouvrir aux gens de l'empire l'accès du droit propre à Athènes. Or, il fait tout le contraire. Être né citoyen libre à Chio ou en Eubée ne comporte plus du tout, en 440, les libertés et les titres qui allaient de soi en 470, tant la domination athénienne a réduit la souveraineté des villes associées. Et, au lieu d'accorder sur son sol même des com-

pensations à tous ces peuples diminués, Athènes garde ses privilèges pour une minorité tenue de prouver son indigénat, non seulement en ligne paternelle, mais aussi, condition insolite et irritante, en ligne maternelle. Et très rares sont les quelques cités qui jouissent de la précieuse *épigamie*, du droit de mariage légitime entre leurs enfants et les enfants d'Athènes.

Quant aux villes de la Chalcidique, qui auraient pu être des centres de rayonnement, Périclès eut le tort de ne voir en elles que des pions sur un échiquier. Il les empêcha de se fédérer, refusa de leur laisser la taxation globale qu'elles avaient eue d'abord, puis il aggrava considérablement leurs charges financières. Preuve, a-t-on dit, qu'elles étaient riches. C'est évident, mais si Potidée, en 432, se révolte, c'est en partie parce que le tribut, de 6 talents en 435, a été porté en 433 à 15 talents. On devine là quelque amende pour une faute que nous ignorons. Ce genre de revenus coûtera très cher à Athènes.

Près de quatre siècles plus tard, quand la Grèce propre était depuis longtemps soumise aux Romains, un roi résistait et, aux confins du monde civilisé, tenait Pompée en échec. On pourrait imaginer un assez beau dialogue, dans le champ des ombres apaisées, entre l'Athénien Périclès et ce Mithridate qui n'était à vrai dire qu'un demi Hellène, roi d'une de ces terres bonnes tout au plus à fournir du bois et des esclaves, bonnes aussi pour accueillir quelques centaines de fainéants embarqués au Pirée, Mithridate qui représente assez dignement la fierté grecque lorsqu'elle se fut éteinte au pays d'Athéna.



CHAPITRE X

LES BATIMENTS.

Les constructions de Périclès sont, de toute son œuvre, ce qui est devenu aussitôt le plus populaire. Lorsque Platon parle de lui et de l'orgueil inconsidéré que son règne donna aux Athéniens, il prend volontiers les bâtiments comme symboles visibles de cette grandeur éphémère, qui ne devrait pas faire illusion au sage. En quoi il se trompait du reste, car c'est la seule chose qui en ait été durable. Pour Périclès lui-même, ils furent un moyen de faire durer dans la paix un socialisme d'État né d'un grand danger et d'armements urgents.

On se rappelle l'ordre dans lequel se succédèrent les grands travaux. Après le troisième mur de la ville, on aménagea le Pirée sous la direction d'Hippodamos et l'on entreprit, à Eleusis, une nouvelle salle des initiations, rendue nécessaire par le grand nombre des fidèles. L'Odéon est terminé en 442. Le Parthénon est commencé en 447; on mettra dix ans à l'achever. Encore tous les ouvrages n'étaient-ils pas finis quand Phidias s'exila, probablement en 437; les frontons et les plafonds furent placés après son départ. Le Propylée, commencé en 437, fut terminé pour les Grandes

Panathénées de 432. Mais le matériel du temple, les vases précieux, les dix Victoires d'or, tout cela ne fut pas en place avant 431, quand la guerre venait d'éclater, arrêtant ou ralentissant le grand effort des vingt années précédentes. On travaillait à l'Erechthéion depuis 435, puis les chantiers furent désertés et rouverts seulement dans les dernières années du siècle. Le temple d'Eleusis eut le même sort.

Une chose frappe dans cette énumération : à partir de 450, on y trouve exclusivement des monuments religieux. Assurément, les Anciens se souciaient peu de ce que nous appelons des travaux d'intérêt public et aucune cité ne paraît avoir songé à édifier une école, à payer un instituteur, si ce n'est cette étonnante Thuriï, filleule des philosophes. Cependant des tyrans, Pisistrate à Athènes, Polycrate à Samos, avaient fourni des villes d'eau potable. Périclès lui-même, en faisant du Pirée un port moderne, montra combien la vie d'une ville peut être stimulée par la création d'organes nouveaux. Mais son intérêt ne dépasse jamais les problèmes collectifs. Dans la seconde moitié de sa vie, la pensée semble l'abandonner de transformer par des constructions l'existence même des Athéniens. Il oublie même de pourvoir d'eau de source ce Pirée dont il avait le droit d'être fier et c'est seulement à la fin du siècle, en pleine guerre, que l'on y remplacera les puits par des fontaines. Périclès fut moins soucieux que Pisistrate du bien-être des petites gens. En revanche, il crée sur l'Acropole un ensemble unique de bâtiments de pur luxe, consacrés à des dieux dont lui-même et ses amis parlent en souriant. L'architecture civile ne l'intéresse pas. L'Assemblée du peuple se réunit en plein air ; en bordure de l'agora, le Conseil des Cinq Cents

est logé dans un édifice couvert ; les prytaues aussi ; les magistrats ont des bureaux permanents. Mais nous ignorons ce qu'étaient ces édifices : tout donne à penser qu'ils n'avaient ni beauté ni confort. Si Périclès fit élever l'Odéon, c'est parce qu'il voulait donner de l'éclat à la fête des Panathénées et un cadre de prix aux concours musicaux qui en étaient un épisode. L'Odéon, dont la forme rappelait la tente de Xerxès, n'était pas très grand (64 m. sur 25) ; c'était le seul monument remarquable qui eût été construit à cette époque dans la ville basse. Les tragédies se jouaient toujours dans le vieux théâtre en bois.

Quant à la population, elle est plus mal logée dans la seconde moitié du siècle qu'elle ne l'était au temps de Pisistrate, car elle est devenue beaucoup plus dense et, comme on n'a guère appris à bâtir en hauteur, les taudis se sont entassés dans tout l'espace autrefois disponible. Les gens à leur aise ont une toute petite maison en briques crues ou en bois. Dans des bicoques en pisé, avec un clayonnage de roseaux pour le toit, les pièces ont tout juste la dimension d'un grabat. Les ruelles sont étroites, tortueuses et obscures ; elles ne sont point pavées. Au moment des fêtes, il est interdit de jeter des ordures par les voies où passent les processions. Ailleurs et en d'autres temps, les venelles sont encombrées de détritrus et un service public déblaie ce que les chiens affamés n'ont pas enlevé. Ni latrines, ni égouts.

La Grèce continentale est sur ce point incroyablement arriérée. Les palais crétois avaient un système admirable pour l'arrivée et l'évacuation des eaux. La *Cloaca Maxima* de Tarquin l'Ancien est contemporaine de Solon. Périclès a fait moins que Pisistrate pour

améliorer la vie matérielle de ses compatriotes. A vrai dire, il avait affaire à une race peu soucieuse de confort, plus sensible aux plaisirs collectifs, aux fêtes, aux processions, qu'à l'agrément d'être bien logée. Lui-même, avec toute sa finesse politique et son génie d'économiste, était presque dénué de ce que nous appellerions aujourd'hui le sens social. Ce qui reste étonnant, c'est qu'il ne se soit pas rendu compte des conséquences collectives de ses négligences. Elles furent tragiques.

Ne parlons même pas de la mortalité infantile : les cités grecques ont péri sans s'en apercevoir, à cause du petit nombre des enfants. Et elles n'ont jamais redouté autre chose que le danger opposé, celui de la surpopulation. Les constitutions fictives marquent soigneusement la limite que le nombre des citoyens ne doit pas dépasser, mais ne s'inquiètent pas de celle qu'il faut atteindre. Les idées en cette matière s'étaient fixées à l'époque où le grand problème était de trouver des terres disponibles, où il semblait que le sol ne pût pas nourrir tous ses habitants. En un pays dont la population s'accroissait chaque année par un fort appel d'immigrés, Périclès était moins à même que personne de constater la décadence des familles athéniennes. L'eût-il reconnue, qu'il n'eût probablement pas établi de rapport entre elle et la saleté de la ville, le manque d'eau pure au Pirée, car personne autour de lui n'y pensait (1).

Ce qui est moins pardonnable, c'est d'avoir aban-

(1) En 1939, on rend la « dénatalité » responsable du faible accroissement de la population en France où le nombre des naissances est sensiblement le même qu'en Angleterre ou en Belgique. Mais il y meurt trop de nouveau-nés et d'adolescents, pour des raisons complexes qui paraissent aussi négligeables que paraissait à Périclès la saleté des rues d'Athènes.

donné les choses dans cet état tout en envisageant depuis des années le moment où Athènes serait assiégée, en construisant les murs qui faisaient de la ville et du port une île fermée. Et l'on savait qu'un jour viendrait peut-être (et il vint en effet) où les habitants des campagnes se réfugieraient à l'intérieur de cette enceinte dans laquelle, même en temps normal, le petit peuple ne pouvait vivre sainement. L'excès d'inconfort, la misère et la saleté soulevèrent la foule contre Périclès au moment où la peste éclata. C'était, semble-t-il, une maladie bénigne en soi, une forme de grippe qui, en d'autres circonstances, aurait été sans gravité. Elle prit une virulence incroyable parmi ces gens mal nourris, entassés dans d'affreux taudis ou campant en plein air au milieu des ordures qui pourrissaient dans la chaleur de juillet. Au Pirée, d'où elle était partie, les gens accusaient les Spartiates d'avoir empoisonné les puits, malsains en tout temps, pestilentiels en ce moment. Les hommes d'État avaient bien calculé la hauteur des murs d'enceinte, l'épaisseur des remparts, mais aucun d'eux n'avait paré à ce qui diminue la résistance des corps et des cœurs. L'homme fut un animal politique bien des siècles avant d'être un animal social.

Il faut maintenant passer à un autre plan. Pour la construction du Parthénon, de la statue dont le temple était la maison, et de l'escalier d'accès, Périclès dépensa plus de 2.000 talents, soit la totalité du tribut payé par la Ligue pendant au moins cinq ans. C'était détourner de leur destination primitive des fonds qui avaient été demandés et obtenus pour réaliser autre chose. C'était aussi beaucoup de luxe pour une cité qui manquait du nécessaire. Mais un peuple misérable et joyeux a plus

besoin de superflu que d'indispensable. La grandeur d'Athènes est d'avoir accepté les projets de Périclès. Les poètes comiques pouvaient bien se moquer de lui et le mettre en scène coiffé d'un casque représentant l'Odéon ; le public applaudissait celui qui disait : « Un lourdaud, qui n'a pas vu Athènes ; un âne, qui la voit et reste froid ; un chameau, qui la quitte sans regrets ». Ils participaient à cette gloire, s'en nourrissaient et s'enivraient d'elle mieux que de vin. Les gueux du Céramique ne comprenaient peut-être pas grand'chose aux innovations d'Euripide et de Phidias, mais chaque année ils réalisaient l'homme qui avait chargé Phidias de construire le temple de la déesse.

Le Parthénon n'est pas très grand (69 m. sur 31), un peu plus que le temple de Zeus à Olympie (64 m. sur 27), beaucoup moins que celui d'Apollon à Sélinonte (113 m. sur 65) ou que Notre-Dame de Paris (130 m. sur 48 à l'intérieur). Quelle impression nous aurait-elle faite, à l'époque où ses marbres étaient encore tout brillants de peinture et qu'il y avait, à l'intérieur, l'étrange idole géante d'or et d'ivoire, aux yeux de pierre précieuse, haute de quatorze mètres, toute couverte de sculptures jusque sur la tranche de ses sandales ? Elle tenait sur la main gauche allongée une Victoire d'or qui lui tendait une couronne. On s'est demandé comment le sculpteur s'y était pris pour empêcher que le bras d'ivoire ne rompît sous le poids. Il avait résolu le problème avec simplicité en soutenant la main d'Athéna par une colonne. Cela nous déçoit un peu. Ce que nous connaissons le mieux des parties sculptées du Parthénon, c'est la frise qui devait être un travail d'atelier, car elle avait 160 mètres de développement. Elle offrait à la déesse la représentation durable d'une

des processions qui, depuis un siècle, avaient lieu tous les quatre ans, au milieu du mois d'août. Image parfaite du classicisme athénien, qui transpose en une unité belle des éléments pris à la réalité quotidienne. L'*Alceste* d'Euripide, jouée au printemps de cette même année 438 où la Vierge pénétra dans son temple encore tout encombré d'échafaudages, ne s'inspire pas d'une esthétique différente.

Lorsque nous voyons ce qui reste du temple, nous pouvons du moins juger de plusieurs choses : l'harmonie des proportions ; l'habileté des techniciens (les assises du soubassement ne sont pas exactement horizontales, pour ne point sembler fléchir en leur milieu et aussi pour faciliter l'écoulement des eaux ; les colonnes d'angle, qui sont davantage mangées par la lumière, sont un peu plus épaisses que les autres ; toutes sont légèrement inclinées vers les murs, car, verticales, elles eussent donné l'impression d'aller vers l'extérieur) ; enfin, la solidité de la construction qui serait intacte aujourd'hui si les Turcs n'y avaient mis un dépôt de poudre où tomba, le 26 septembre 1687, une bombe tirée par un aventurier allemand au service de la république de Venise ; après quoi le moindre attaché d'ambassade ambitionna d'enrichir de quelque pierre sculptée les musées de son pays ; enfin, la beauté des matériaux. Aucun placage, aucune tricherie. Tout l'édifice est en marbre du Pentélique. Les blocs furent amenés de la montagne jusqu'au pied de l'Acropole, puis montés à dos de mulets jusqu'aux ateliers, transport difficile sur cette roche glissante et escarpée, où l'on voit encore les places creusées par le pied des animaux. Nous ignorons malheureusement le prix des différents travaux. Ce qui est sûr, c'est que les bâtiments de

l'Acropole ont jeté dans la circulation, en quinze années, pour plus de 1.000 talents de salaires.

Cet aspect de la question, Périclès est le premier homme d'État qui en ait reconnu l'importance. S'il n'a pas imaginé des travaux publics qui améliorent directement le sort du peuple, du moins a-t-il parfaitement mûri sa conception de l'État entrepreneur et accepté les conséquences sociales qu'elle comporte. Plutarque a conservé, d'après des notes certainement anciennes et exactes, ce passage d'un des discours où, avec bien de l'habileté, il a défendu la politique des bâtiments et de l'argent circulant.

On l'accuse « d'avoir donné mauvaise réputation au peuple en amenant de Délos dans Athènes le trésor qui était le bien commun de tous les Grecs, sous le plus spécieux de tous les prétextes : soustraire la réserve aux barbares et la garder en lieu sûr. Cette raison maintenant, par sa faute, apparaît mensongère ; la Grèce se sent outragée, tyrannisée aux yeux de tous, en voyant qu'avec l'argent qu'on lui a extorqué pour la guerre les Athéniens couvrent leur ville, comme une courtisane, d'or et de parures et la chargent de marbres, de statues et de temples qui coûtent mille talents. »

Périclès répond : « Le peuple n'a pas à rendre compte de ses dépenses devant les Alliés puisqu'il combat pour eux et tient les barbares à distance, sans qu'eux aient besoin d'envoyer un seul cheval, un seul navire, un seul fantassin. Ils paient. Bien. L'argent versé n'appartient plus à ceux qui l'ont donné, mais à ceux qui l'ont reçu. »

Voilà pour ceux qui prétendent qu'il y a eu contrat violé. Protagoras a dû être assez content de cette réplique. Périclès poursuit :

« La ville est maintenant pourvue en abondance de tout ce qui est nécessaire à la guerre ; qu'elle tourne donc l'emploi de ses ressources vers des objets qui procurent, quand ils sont atteints, une gloire immortelle, et, pendant qu'on y travaille, un bien-être immédiat. Toutes sortes d'industries ont été créées, toutes sortes de besoins ont été éveillés, qui excitent toutes les activités, qui mettent en mouvement tous les bras ; ainsi, presque tous les citoyens sont devenus les salariés de la cité, laquelle tire ainsi d'elle-même à la fois sa parure et sa subsistance. A ceux qui ont force et jeunesse, les campagnes militaires procuraient le pain quotidien aux frais du trésor. Mais la masse confuse de ceux qui vivent de leur travail, lui, Périclès, veut qu'elle participe aussi à ces avantages, sans toutefois rester dans le repos et l'oisiveté. C'est pourquoi il a soumis au peuple ces vastes projets de constructions, ces plans d'ouvrages qui exigeront tant d'opérations diverses et de temps. Ainsi, tout comme les équipages des vaisseaux, tout comme les garnisons et les troupes en campagne, la population urbaine et sédentaire aura sa part et son profit des richesses publiques. Puisqu'il y a du bois, de la pierre, de l'ivoire, de l'or, de l'ébène et du cyprès ; puisqu'existent les industries qui travaillent tout cela et le mettent en œuvre, charpentiers, modeleurs, forgerons, tailleurs de pierres, teinturiers, orfèvres, modeleurs d'ivoire, peintres, décorateurs, tourneurs, et aussi ceux qui transportent et charrient les matériaux, armateurs, matelots et pilotes sur mer, sur terre voituriers, charretiers, muletiers, et avec eux les charrons, les cordiers, les bourreliers, les paveurs et les mineurs, eh bien, comme un général commande à sa troupe, chaque industrie groupe sous

elle son bataillon de prolétaires, de gens non encore instruits. Ils sont destinés à être les outils des autres, les mains qui travaillent au commandement. De la sorte, on peut dire que les besoins créés distribuent et répandent l'aisance parmi tous les âges et dans toutes les conditions. »

Ceux qui lisent aujourd'hui cette page peuvent difficilement se faire une idée de ce que ces idées avaient, au ^ve siècle, de nouveau, de révolutionnaire.

Dans la Grèce archaïque, il y avait eu de grands travaux collectifs dont on parlait encore avec une admiration nuancée d'effroi. Thucydide sait qu'Agamemnon était un pirate. Les tombeaux de Mycènes, comme les palais royaux de l'île de Crète, avaient été édifiés sous le fouet par des esclaves sacrifiés. Hérodote voyageant en Égypte avait recueilli des traditions analogues concernant la construction des pyramides. A mesure qu'on va vers des peuples et vers des temps où croît le nombre des hommes libres, les monuments diminuent de grandeur : on peut y mesurer, comme à une échelle, la puissance des tyrans. Et voici un homme qui envisage une construction monumentale comme une œuvre collective de la cité, bien plus, comme un moyen d'affranchir les pauvres en leur donnant le moyen de vivre. Et, à ce propos, il définit la solidarité des facteurs économiques, l'interdépendance des éléments qui composent une prospérité collective, avec une précision, une vivacité, une fraîcheur qui montrent quel regard attentif il a jeté autour de lui, avec quelle sûreté il distingue les liens qui unissent entre elles les différentes besognes.

De plus, il ose parler au peuple de ces travaux qui donnent une gloire immortelle. Ceux qui lui reprochent

de détourner l'argent de la Ligue se taisent, au moins pour un moment. Voici les plans du Parthénon projetés, par delà le bien et le mal, sur un fond d'éternité. Périclès parie : si Phidias se trompe, si l'œuvre est manquée, les moralistes auront beau jeu. Périclès parie et gagne. Il gagne deux fois et Phidias en même temps que lui : une fois avec l'œuvre éclatante et bigarrée que vit Euripide, une seconde fois avec la ruine dont nous rêvons tous, toute rayonnante d'une Athéna invisible. A aucun autre homme d'État les siècles n'ont tant accordé. Et l'on est heureux de penser que, s'il risqua la partie, c'est après avoir bien pesé l'enjeu. Il a aimé et Phidias, son ami, et le Parthénon et il leur a demandé à tous deux une immortalité qu'il a reçue en effet. Mourant, il n'aurait pas songé à confesser, comme Louis XIV : « J'ai trop aimé la guerre et les bâtiments », ce qui, dans le plan temporel, eût été cependant aussi vrai pour lui que pour le constructeur de Versailles. Il a su que dans les bâtiments entre quelque chose qui n'est ni l'or ni le marbre et sur quoi le temps n'a pas de prise ; il l'a dit à des gens qui faisaient à peine une différence entre un artiste et un ouvrier et il a donné à son œuvre une légitimation audacieuse, éclatante, transcendante à l'utile et à l'opportun.

Cependant, dans sa démonstration elle-même, tout n'est pas également solide.

D'abord, il est inexact de dire que, dans le système péricléen, la cité tire d'elle-même sa parure et sa subsistance. Elle les tire des versements de la Ligue. La libre disposition du trésor est la condition première de toute la politique des entreprises publiques. C'est le tribut des Alliés qui permet de payer l'armée et aussi de payer les ouvriers. L'idée ne vient pas à Périclès que

la guerre et les temples sont des travaux improductifs, que les bâtiments de l'Acropole, après avoir jeté, pendant dix ou vingt ans, d'énormes richesses dans la circulation, finiraient par constituer une thésaurisation analogue à celle de Crésus, tandis que des constructions d'un autre genre peuvent s'alimenter elles-mêmes, par les profits qu'elles procurent. Or, la distinction entre les unes et les autres était familière aux gens de son temps, surtout depuis que la guerre, en se distinguant de la piraterie, avait peu à peu cessé de payer. Lui-même, après que Cimon eut donné à Athènes des murs et une armée, c'est-à-dire un équipement politique et de pure défense, avait réalisé les quais du Pirée et la Halle-aux-blés, tout un outillage destiné à se rémunérer lui-même ; du même ordre étaient les dépenses faites pour le transport et l'installation des colons. On est déçu de voir Périclès s'arrêter trop tôt dans cette voie, renoncer à trouver des formes de richesses capables de se transformer en circulant, et s'enfermer dans ce dilemme : ou bien détourner le tribut de sa destination première, ou bien renoncer aux bâtiments. Le lien pouvait être coupé entre sa politique économique et le succès de l'impérialisme athénien. Périclès n'a pas tenté d'affranchir les éléments les plus originaux de sa création ; il les a laissés étroitement dépendants d'un système qui était à la merci d'une guerre.

De plus, sa curieuse déclaration montre bien qu'il ne pense pas à de véritables salaires, au sens où nous le prenons, mais seulement à des indemnités. Du reste, le même mot grec désigne les unes et les autres. Pas plus que personne en son temps, il ne cherche à payer un travail ce qu'il vaut, ni même à se demander si

un travail vaut plus ou moins qu'un autre. L'activité humaine n'est pas encore une marchandise, régulièrement cotée comme le blé ou le vin. Périclès se réjouit que chacun ait de quoi vivre ; il ne se demande pas si chacun vit bien. Ceux qui ne peuvent demander leur subsistance au métier seigneurial, le gouvernement et la guerre, trouvent désormais à occuper leurs mains sans s'exiler à la recherche de terres cultivables. Pour lui comme pour eux, ce n'est là qu'un pis-aller. L'État sera paisible si les charretiers et les mineurs ne manquent pas de pain, mais personne n'entrevoit les services positifs que les charretiers et les mineurs pourraient rendre à l'État par la qualité de leur travail.

Ce préjugé se marque dans les salaires. Il y a une hiérarchie entre l'indemnité des juges et celle des conseillers, mais presque pas de différence entre le gain d'un manœuvre, celui d'un artisan, celui d'un artiste. Lorsqu'on reprit en 409-408 les constructions de l'Erechthéion, l'État donna le travail en adjudication comme il le faisait toujours pour les gros ouvrages (1). Les marchés se concluaient ensuite, publiquement et après appel à la concurrence. Ici, nous connaissons le cahier des charges. Les ouvriers, les artisans, les architectes et les secrétaires sont payés uniformément une drachme par jour, ce qui représentait le minimum vital pour un homme marié avec un enfant. La seule différence entre eux, c'est que les ouvriers sont payés par jour, tandis que les architectes et les secrétaires sont embauchés pour toute une prytanie, c'est-à-dire qu'ils

(1) La paresse de l'État antique est incroyable : il n'agit jamais directement et même les taxes sont affermées. Cependant, il percevait lui-même le tribut de la Ligue. Il ne faut pas oublier cela lorsqu'on parle du socialisme d'État.

sont sûrs du lendemain pendant cinq semaines. Le sous-greffier ne touche que 5 oboles. Or, à cette époque, l'indemnité des juges est de 3 oboles, une demi-drachme. Rien d'étonnant si les gens préféreraient siéger au tribunal plutôt que de se fatiguer sur les chantiers. Et l'un des paradoxes de ce temps est que le Parthénon, ce travail parfait, où tout obéit à des lois découvertes comme par miracle, soit l'ouvrage d'une époque où l'habileté manuelle n'est pas récompensée par les salaires, où la notion d'ouvrier qualifié est inexistante, et où toutes les rémunérations obéissent au nivellement par le bas, — exactement comme en Russie pendant les premiers temps du régime bolcheviste.

Or, il aurait fallu l'appât de hauts salaires pour combattre le vieux préjugé grec qui considérait le travail comme dégradant. L'aristocratie avait longtemps tenu la piraterie honorable, mais le commerce bon pour les croquants. A Sparte, elle méprisait même le métier noble, l'agriculture, et ce n'est pas la seule ville où toute profession est une tare, jusqu'au travail de la terre, vieux reste de traditions guerrières qui, dans Athènes, ne s'éternisèrent pas. Cependant Solon, dans sa constitution, tient compte uniquement du revenu du sol et n'accorde aucun droit à ceux qui vivent d'une autre habileté manuelle ; Aristote condamné toute activité mercantile ; Platon également et l'un de ses griefs contre les sophistes, c'est qu'ils font payer leurs leçons ; enfin s'il y eut des lois athéniennes pour punir quiconque injuriait un citoyen en lui reprochant son métier, cela prouve que ces diffamations étaient courantes. La multiplication des esclaves — Cimon en vendit 20.000 après sa victoire de l'Eurymédon — aggrava à la fois la misère des ouvriers libres

et le mépris pour le travail manuel. Les conséquences apparaissent dans les comptes de l'Erechthéion : on y voit les citoyens se détourner des métiers. Sur 71 entrepreneurs et ouvriers dont nous connaissons le statut politique, les Athéniens sont 20, pas même un tiers ; parmi eux, aucun ne travaille la pierre, besogne grossière et fatigante ; ils sont 5 ou 7 parmi les charpentiers et les menuisiers — quelques bûcherons de la montagne, habitués au travail du bois — ; on s'attendrait à les trouver nombreux parmi les artistes, mais l'orfèvre et le peintre sont des métèques ou des esclaves, ainsi que 9 ornementistes sur 10 et 5 sculpteurs sur 8.

Détail plus inquiétant encore : dans les ouvrages payés à la pièce, les Athéniens gagnent moins que les autres. Pour une taille de madriers, les citoyens gagnent 2 drachmes $1/4$, 11 drachmes $3/4$, 16 drachmes ; les métèques gagnent 21 et 45 drachmes. Visiblement, ceux-ci s'enrichissent partout, tandis que les Athéniens, travaillant seulement quand l'Assemblée chôme (car à cette époque on y donne des jetons de présence), se sentent égarés dans les métiers et dans le commerce et montrent une infériorité compréhensible dans un genre de vie qu'ils acceptent faute de mieux.

C'est seulement au IV^e siècle que l'on peut mesurer les conséquences d'un système qui assimile le salaire à une indemnité et qui distribue des salaires presque aussi uniformes que des indemnités. Assurément, les poètes comiques exagèrent lorsqu'ils nous font voir tout un peuple briguant une place de juge et l'aumône quotidienne des trois oboles. Ceux qui couraient au tribunal, ce devaient être surtout des vieilles gens comme Philocléon, petits bourgeois appauvris et désœuvrés qui trouvaient là une ressource d'appoint, l'équivalent de

nos pensionnés qui cherchent un bureau où tuer le temps et gagner leur entrée au cinéma. Un bon ouvrier gagnait le double de l'indemnité des juges. Cela pouvait suffire à rejeter vers le travail ceux qui avaient une famille et des besoins. Mais, si l'on avait voulu stimuler la vie économique, il aurait fallu accroître la différence, afin d'éviter la formation d'une classe inférieure à demi satisfaite, engourdie dans une médiocrité paresseuse et incapable de la moindre initiative.

*
* *

Dans la pensée de Périclès, le Parthénon faisait partie du grand dessein politique. Les Panathénées qui existaient, disait-on, depuis le temps où Thésée avait fédéré les bourgs dans l'unité athénienne, c'étaient les fêtes d'une cité, non des réjouissances panhelléniques comme celles de Delphes, d'Olympie et du Poseidon de l'Isthme. Déjà Pisistrate avait essayé d'attirer les peuples voisins aux concours de gymnastes et de rhapsodes qui avaient lieu dans la troisième année de chaque olympiade, quand la fête était plus éclatante que les autres étés. Périclès rêva d'instituer le culte d'Athéna comme centre religieux de la Ligue et fit pour cela tout ce qu'un homme peut faire, dressant le Parthénon comme l'offrande de tous, multipliant les concours, les ouvrant à tous les Hellènes. Il échoua complètement. Il n'y eut jamais dans Athènes les foules suantes, grouillantes, clamantes, qui, tous les quatre ans, remplissaient Olympie de camelots, de voleurs, d'acrobates et de mendiants. La procession des Grandes Panathénées était une des plus belles choses qu'on pût voir. Les moindres détails en étaient réglés

minutieusement ; chacun avait sa place dans le cortège afin de porter solennellement à la déesse la robe brodée pour elle par quatre petites filles de la plus haute noblesse, qui, enfermées dans l'Acropole pendant quatre ans, avaient reproduit, dans cette honorable prison, un modèle choisi par les cinq cents Conseillers. Ce spectacle si magnifique, dont les sculpteurs inconnus dirigés par Phidias ont éternisé la noblesse, la dignité, la décence, rien que d'y penser comble l'âme de bonheur et d'émotion. Mais jamais il ne fut une fête populaire.

Le petit peuple s'amuse aux fêtes de Bacchus qui jalonnent l'hiver, seule saison où les vigneronns aient du loisir et un peu d'argent en poche. Aux Dionysies des Champs, en plein décembre, ils promènent le phallus entre une cruche de vin et un panier de figues, en tirant, au milieu des bouffonneries, un bouc rétif. Voilà une procession où l'on s'amuse, autre chose que le noble défilé d'Athéna. Et, après les Grandes Panathénées, les magistrats avaient beau distribuer au peuple, après avoir réservé leur part, la viande des formidables hécatombes, pour lesquelles chaque colonie, chaque ville de la Ligue était rigoureusement taxée, ce repas gratuit ne valait pas les beuveries familiales des Fêtes du Pressoir, des Fêtes des Premières Fleurs, où l'on se remplissait la panse chacun à ses frais, sans contrainte, au milieu de la gaité générale. Peu après l'équinoxe venaient les Grandes Dionysies avec leurs concours tragiques, comiques, musicaux, si splendides, si fréquentés qu'il fallut bientôt jouer des comédies et des tragédies en février, aux Fêtes du Pressoir, et non seulement en ville, mais aussi au Pirée. La poésie attique du v^e siècle est pleine de l'esprit d'Athéna, mais elle a servi à honorer Dionysos. Les fêtes qui

remplissent Athènes et les bourgs de rire et de joie, et aussi d'émotion et de discussions passionnées, ce sont celles qui ont été créées jadis par le bon tyran Pisistrate. Périclès, le chef du parti démocratique, n'a réussi qu'à organiser des cérémonies. Et les gens du monde qui ont une écurie, c'est à Olympie ou à Delphes qu'ils font courir, quoiqu'il y ait des concours de chars et de gymnastes inscrits dans les Panathénées.

Quant aux peuples de la Ligue, ils ne peuvent se croire chez eux dans cette ville où ils ne sont rien. Dans une petite cité comme Delphes, Délos ou Olympie, sans nulle importance politique, mais tout occupée par des réjouissances religieuses, ils se sentent des Hellènes parmi d'autres Hellènes. Athènes ne leur permet jamais d'oublier qu'ils sont des tributaires. L'impitoyable génie organisateur de Périclès a tout prévu : les cités sont convoquées aux Dionysies pour payer leur contribution, aux Panathénées pour participer aux coûteuses hécatombes, aux fêtes d'Eleusis pour consacrer aux deux déesses les prémices de la récolte annuelle. Les dieux de l'Attique ressemblent vraiment trop à ses magistrats, à ses stratèges, à Périclès lui-même : ils demandent toujours de l'argent.

Le seul culte qui attire, en dehors des Athéniens, autre chose que des curieux, c'est celui des déesses d'Eleusis. On y distribue une étrange espérance, celle du salut éternel. Des cérémonies mystérieuses dévoilent le monde d'outre-tombe, où les initiés seuls sauront trouver le chemin des prairies immortelles. L'initiation est accessible à tous les Grecs, citoyens, métèques, esclaves. Au seuil des Déesses, l'impérialisme athénien consent à s'arrêter et fait silence.

CHAPITRE XI

LES DEUX OPPOSITIONS.

Périclès avait beaucoup d'ennemis. Sa situation commença à devenir difficile à dater du jour où les attaques partirent de deux camps opposés, ceux que nous appellerions aujourd'hui la droite et l'extrême-gauche.

Que l'on puisse, en 440, employer ces termes, même approximativement, prouve qu'un monde nouveau s'était créé depuis Pisistrate et Clisthènes. Eux étaient des chefs de clan qui s'appuyaient sur un quartier de la ville ou de la campagne en y enrôlant quelques partisans et cent hommes de main. Si Clisthènes a pu, sur une telle base, fonder l'œuvre législative qu'il a laissée, lui donner cohésion et solidité, c'est un véritable miracle. Il est certainement avec Solon le plus grand homme d'État du monde grec, celui qui a le plus contribué à faire du chef, non plus seulement un homme qui en dirige d'autres et se sert d'eux, mais un homme qui réalise quelque chose avec d'autres et pour eux. Au temps de son petit-neveu, la transformation est accomplie. Miltiade et Xanthippe sont encore des rivaux qui s'affrontent plutôt que les

représentants de deux partis opposés. Miltiade est un corsaire de grande envergure, avec des goûts et des exigences de roi barbare, qui met une fois son audace et sa chance au service de l'État ; Xanthippe est un bon général, déjà soumis à la cité dompteuse d'hommes et ayant pour point d'honneur de tenir correctement sa place dans le rang. Si l'un est à la tête de la noblesse, l'autre à la tête du peuple, ce n'est déjà plus comme des chefs de clans suivis par des bandes fidèles : on sent dans leurs tempéraments ce qui rapprochait Miltiade de l'aristocratie, ce qui, dans les actes de Xanthippe, est républicain et démocratique. A la génération suivante, la politique de Cimon et celle de Périclès, sont aussi précises que leurs figures. Dix ans après la mort de Cimon, il existe des partis au sens moderne du mot. Les hommes d'État ont un programme qu'ils présentent au peuple, lequel les juge d'après leurs promesses et la façon dont ils les exécutent.

Les aristocrates n'ont plus de chefs reconnus depuis l'ostracisme de Thucydide, mais ils se groupent en clubs. Ces associations, les *hétairies*, qui recrutent leurs membres dans des milieux très fermés, n'ont aucune existence légale, mais une grande influence politique. Ce qu'elles étaient, nous en avons une idée par la littérature des *Banquets*, dont quelques-uns, de Xénophon, de Platon, nous ont été conservés. Des hommes de même culture se réunissaient et mettaient en discussion des problèmes qui n'étaient pas tous littéraires. On y critiquait vivement la politique et les tendances du jour ; des résistances s'y marquaient qui eussent dédaigné de s'étaler à la lumière parmi les petites gens de l'Assemblée ; elles étaient d'autant

plus âcres qu'elles étaient momentanément moins efficaces. Des clubs sont sortis les nombreux pamphlets qui affleurent dans les œuvres politiques attribuées à Xénophon, dans la *Constitution d'Athènes* d'Aristote. On y sent une violente hostilité à l'égard de la démocratie. Ces œuvres ont certainement été publiées et ont circulé librement — Athènes reconnaît à ses fils le droit de tout dire, pourvu qu'ils n'offensent pas les dieux — mais c'est par la propagande orale des clubs qu'elles ont dû avoir le plus d'action. Ceux qui propageaient et commentaient ces essais n'étaient pas très nombreux ; en revanche, ils étaient riches, instruits et bien élevés.

Parmi eux se détache Nicias, qui commença à jouer un rôle du vivant de Périclès et fut même une fois stratège à ses côtés. Plusieurs traits de caractère l'apparentent à l'homme dont il combattra la politique : il est né dans la noblesse, il est riche, froid, réservé, timide et arrivant moins bien que l'Olympien à dissimuler sa timidité, parfaitement honnête et désintéressé. Là s'arrêtent les ressemblances. Nicias est un dévot borné qui écoute avec horreur ce qu'on raconte des conversations chez Périclès. Croire que le soleil est une roche incandescente, quelle dangereuse impiété ! Nicias blâme un chef d'État qui s'encanaille avec des philosophes, gens qui n'entendent rien à la guerre ni au gouvernement et qui poussent l'inconscience jusqu'à s'enorgueillir de leur détachement, aussi bavards qu'inutiles, vrais frelons de la cité.

Le parti aristocratique a hérité de la thèse cimienne en politique étrangère. Il regrette que la Ligue ait divisé la Grèce en deux mondes hostiles l'un à l'autre. Puisqu'une trêve a été enfin signée avec

Sparte, qu'on s'y tienne scrupuleusement. Tout ce qui rapprochera Athènes de la cité dorienne la ramènera du même coup aux modèles dont elle n'aurait jamais dû s'écarter.

Il blâme énergiquement la transformation de l'Alliance en un Empire. Cela, Cimon est mort trop tôt pour le voir. Il a cru de bonne foi que, si l'on amenait le trésor dans Athènes, c'était pour le soustraire à un coup de main des barbares. Grande serait sa réprobation s'il savait qu'on utilise l'argent des Alliés pour construire des bâtiments. Qu'il y ait eu quelque chose de factice dans la pieuse indignation avec laquelle les conservateurs parlent de ce détournement de fonds, cela ne fait pas de doute. Ils n'aiment pas Périclès et sont décidés à le trouver en faute quoi qu'il fasse. Une scrupuleuse pudeur a toujours orné les partis d'opposition. Cependant, les conservateurs avaient des raisons sincères de ne pas approuver les tendances qui avaient agi sur l'évolution interne de la Ligue.

Tout d'abord, beaucoup d'entre eux se connaissaient des parents et des amis dans les cités. Dans tous les pays, les milieux aristocratiques sont plus internationaux que la bourgeoisie. Ceux d'Athènes avaient l'occasion, plus souvent que les petites gens, d'entendre le mal qu'on disait de leur ville d'un bout à l'autre de la mer. Les griefs des Alliés sont arrivés jusqu'à nous à travers l'historien Thucydide, qui appartenait au parti conservateur, et dans les bouffonneries d'Aristophane, qui était réactionnaire comme tous les satiriques.

Le parti de Nicias se sentait soutenu, chaque année plus fermement, par les petits propriétaires de la campagne attique, qui prenaient de plus en plus d'assu-

rance. Les bâtiments, en créant un appel d'air vers la ville, avaient débarrassé les champs d'une partie de ces pauvres diables perdus de dettes qui y subsistaient à grand peine. Les autres avaient pu arrondir leurs domaines. Les produits se vendaient bien. Les paysans profitent toujours de la baisse de l'argent, ce qui ne signifie pas qu'ils approuvent jamais la politique qui les enrichit. Ceux de l'Attique estiment que les bâtiments coûtent trop cher et ne rapportent rien, sinon à cette tourbe d'artisans qui gagnent leur vie sans rien faire et qui remplissent l'Assemblée où ils parlent beaucoup trop haut : du temps de Solon, ces gens-là devaient se taire et tout allait bien mieux. La vieille Athènes, c'est eux, les terriens — et Périclès, qui les connaît, compte sur leur esprit de clocher pour les ressaisir lorsqu'il les sent lui échapper.

Un jour, conte Plutarque, le peuple avait critiqué des dépenses excessives. « Bien, dit Périclès, portez-les, non au compte d'Athènes, mais au mien. Seulement, c'est mon nom aussi qui figurera sur la dédicace. » L'Assemblée s'écria tout d'une voix que le crédit était à sa disposition et qu'il n'épargnât rien pour que l'œuvre fût belle. L'anecdote est peut-être suspecte dans le détail, car, entre la fortune d'un homme privé (celle de Périclès n'était pas grande) et les travaux de cette époque, il n'y avait aucune commune mesure. Cependant elle traduit un fait psychologique exact. Ces petits propriétaires composaient la masse de l'Assemblée, puisqu'il n'y avait parmi eux ni un étranger ni un métèque (seuls, les citoyens pouvaient acquérir de la terre) ; presque tous appartenaient à la seconde classe qui servait dans l'infanterie et avait accès à l'archontat ; leurs sympathies politiques les

entraînaient vers le parti de Thucydide, mais Périclès les prenait par leur fierté nationale, et il usait si bien de son ascendant que ce fut Thucydide et non lui qu'ils condamnèrent au bannissement. La pensée de jouer un rôle les enchante. Trois ou quatre fois par mois, chaque fois qu'il y a séance et que les travaux des champs leur permettent d'aller en ville, on les voit arriver à l'Assemblée, portant leur dîner, une petite outre de vin, un croûton de pain, deux oignons, quelques olives. Ils sont le peuple-roi, bien décidés à rappeler au grand stratège calme qu'après tout il dépend d'eux et non eux de lui. Alors Périclès dresse devant eux une Athènes si grande qu'un homme de cœur aurait honte de refuser son adhésion à un si beau dessein. Et ils hésitent.

Nous les connaissons bien. Jeunes et vieux — les jeunes prudents, les vieux batailleurs — Aristophane les a mis en scène tels qu'ils se montrèrent au cours de la longue guerre qui dura de 432 à 405. Le malheur des temps suscite entre eux des oppositions qui devaient être moins sensibles pendant les années de paix. Après la courte ivresse du branle-bas militaire, beaucoup, bientôt dégrisés, rejetèrent la politique de prestige, les blocus qui ruinent tout le monde et les coûteuses interventions étrangères. Aristophane tient de tout cœur avec eux.

« Supposez, dit Dicéopolis, le pacifique héros des *Acharniens*, supposez qu'un Spartiate ait trouvé et fait vendre un chiot appartenant à des gens de Sériphos, notre alliée : seriez-vous restés au coin de votre feu ? Ah, combien il s'en faut ! Sûrement, entendez-vous, vous eussiez mis sans désemparer trois cents navires à la mer ; la ville eût été pleine du tumulte

des soldats, de cris au sujet du capitaine ; on distribue la solde, on redore les statues de Pallas ; le portique des céréales retentit des réclamations pendant qu'on mesure le blé. Partout des outres, des courroies à rames, des gens qui achètent des jarres, des provisions d'ail, d'olives, d'oignons dans des filets ; des couronnes, des sardines, des joueuses de flûte, des yeux pochés. A l'arsenal, autre vacarme : on aplatit les avirons, on enfonce les tolets, on fixe les courroies aux sabords, dans le bruit des flûtes, des cris, des ordres, des fifres et des sifflets. N'est-ce pas cela que vous feriez ? Oui, car nous sommes dénués de tout sens commun. »

Sur quoi, Dicéopolis, écœuré de la guerre, déclare la paix pour lui tout seul et que le reste de la Grèce coure l'aventure tant qu'il lui plaira. Lui retourne à la bonne vie « vautrée, crasseuse, foisonnante d'abeilles, de brebis, de marc d'olives », où tout homme qui possède le gentil art de vivre s'épanouit parmi le vin nouveau, la laine, les claies chargées de fromage, toutes choses qu'il a gagnées et qui ne doivent rien à personne. Mais il rencontre sur son chemin des bûche-rons du Parnès, « des vieux racornis, en cœur de chêne ou d'érable, noueux et durs à cuire, des vrais soldats de Marathon », qui se sont mis à crier : « Ah ! canaille, tu penses à une trêve, quand mes vignes sont coupées ? » Et les partisans de la lutte à outrance n'auront pas de plus ferme appui que ces gens simples pour qui une guerre n'est pas beaucoup plus qu'une rixe où, si l'on est un homme, on doit rendre coup pour coup. Le Spartiate a ravagé leur champ ; il leur faut la peau du Spartiate. Dicéopolis, qui est mobilisable et qui vit dans la terreur de se voir convoqué avec des vivres

pour trois jours, tâte à trois échantillons de trêve : celle de cinq ans, qui sent le goudron et les constructions navales ; celle de dix ans qui a une odeur d'ambassades envoyées dans les villes et un goût bien aigre, comme qui dirait d'hésitations chez les Alliés ; enfin celle de trente ans qui, ô Dionysies, sent l'ambroisie et le nectar. Mais les « vieux de Marathon », qui voient dans le halo des souvenirs les batailles de leur jeunesse (non Salamine certes, ni Marathon, ni Platées, mais tout au plus Tanagra ou Coronée), eux qui ne risquent plus rien, ils ne songent qu'à laver dans le sang l'offense de l'invasion. Et ils feront l'escorte de Cléon et des généraux, de tous ceux qui acceptent dans toutes ses conséquences la politique péricléenne de la guerre jusqu'au bout. Cependant le bonhomme Trygée, vigneron comme eux, s'en va au ciel sur le dos d'un escarbot, pour ramener sur terre la Paix, la seule déesse à laquelle il consente encore à adresser ses prières. Que, dans la même classe sociale, il ait pu y avoir des adversaires de toute politique de prestige et des adversaires de toute concession, cela n'a rien d'étonnant. Nos paysans, qui détestent la guerre car personne n'en souffre plus qu'eux, ont longtemps élu les députés qui hésitaient le moins à la préparer, puis à la déclarer inévitable, et enfin à la faire.

Périclès avait une dernière catégorie d'ennemis : ceux qui le blâmaient de ne pas aller assez loin et assez résolument dans la voie du socialisme d'État. Malheureusement, nous ignorons tout de leurs opinions et même de leur personnalité. Cléon est pour nous un inconnu comme Catilina et pour les mêmes raisons : ceux qui nous parlent d'eux les ont détestés au point d'en perdre toute impartialité. L'image de Cléon qui

traverse les comédies d'Aristophane, un va-de-la-gueule sans doctrine, est certainement fausse, tandis que ses paysans, Dicéopolis, Strepsiade, Trygée, rayonnent de vie grâce à l'amitié goguenarde du poète. Quant à Thucydide, Cléon est le seul homme dont il parle avec passion, lui refusant même le courage, ce qui est en tout cas injuste. Au surplus, l'action visible de Cléon commence après le début de la guerre et surtout après la mort de Périclès.

Vers 435, il devait mener une lutte sourde contre l'Olympien. Riche et fils d'homme riche, il paraît avoir pris la direction des entrepreneurs qui réclamaient une part toujours croissante dans les bénéfices de la gestion péricléenne. Les gens de métier s'étaient groupés sous la direction de chefs à eux : Eucratès, marchand d'étoupe, Lysiclès, marchand de moutons, Hyperbolos, fabricant de lampes, Cléophon, luthier, Cléon, tanneur. Ces hommes n'étaient à aucun degré ce que pourraient être aujourd'hui des dirigeants de syndicats ; peut-être ressemblaient-ils davantage à ceux qui, dans les cités du moyen âge, défendaient les intérêts de chaque corporation. Tous étaient sans doute, comme Cléon, des gens riches qui avaient réussi à démontrer aux ouvriers la solidarité d'intérêts qui les unissait à eux. A partir de 435 environ, Cléon paraît prendre de l'influence à l'Assemblée. Mais nous n'avons aucune idée de ce qu'ont pu être ses revendications à cette époque.

Dès que les hostilités auront éclaté, les conservateurs pencheront vers la paix et Nicias arrivera même à la conclure, sinon à la faire durer. Les petits propriétaires se diviseront, les plus nombreux inclinant à souhaiter la trêve, surtout à mesure que passeront les

années sans amener aucune décision. Quant à Cléon, partisan de la guerre à outrance, c'est lui, l'ennemi de Périclès, qui sera le vrai continuateur de la politique péricléenne, parce qu'il voit en elle, avec raison, le seul moyen de maintenir les cités dans l'obéissance et de continuer les grands travaux que le tribut rend exécutables. Thucydide, Aristophane et les modernes, dans la mesure même où ils admirent Périclès, rabais- sent Cléon, qui, à vrai dire, était la vulgarité et la grossièreté mêmes. La différence entre les deux individus a empêché de voir la parenté entre les deux politiques. Ces deux hommes, dit très bien Georges Méautis, ont tous deux défendu l'*arché* athénienne, « Périclès avec plus de mesure, Cléon avec plus de logique ». On ne saurait marquer plus finement une ressemblance souvent méconnue. Périclès a cru pouvoir s'arrêter à temps et n'employer la force que pour la défensive. Cléon, beaucoup moins intelligent que lui, sut mieux calculer la part qu'il faudrait faire au feu le jour où on aurait laissé s'allumer l'incendie.

CHAPITRE XII

TROIS PROCÈS D'IMPIÉTÉ.

Pendant ces années 437-432, inscrites entre l'achèvement du Parthénon et le début de la guerre du Péloponnèse, des procès d'impiété furent instruits contre Phidias, Anaxagore et Aspasia. Nul doute que, derrière eux, les accusateurs n'aient cherché à atteindre Périclès. Ces épisodes sont entrés tôt dans la légende de telle sorte qu'ils se sont transmis sous plusieurs versions difficiles à concilier. Mais les détails divergents n'ont qu'un intérêt anecdotique. Le reste est clair.

Les Grecs ont toujours admis que l'impiété est un délit dont l'État est juge, puisque la religion est un des aspects de la vie publique. Cependant, nous ne connaissons pas de procès d'impiété en dehors d'Athènes soit parce que nos traditions sont trop pauvres en ce qui concerne les autres villes, soit parce que là seulement se manifestèrent des hardiesses isolées, dignes d'être livrées à la mémoire, en contraste violent avec le traditionalisme religieux qui persistait dans la masse de la population. A celle-ci appartenait le droit de juger des crimes contre les dieux ; ils étaient soumis au Tribunal à la suite d'une action intentée, soit par

un particulier, soit au nom de l'État par le second archonte, celui qu'on appelait le Roi, car il était chargé des questions religieuses et on attribuait le nom souverain — le nom seulement — à celui des neuf gouverneurs annuels qui était en rapport avec les divinités. On aurait cru diminuer celles-ci en retirant le titre royal au magistrat qui s'adressait à elles au nom de tous les Athéniens.

Le procès le mieux connu est celui de Socrate. Platon assista aux débats, entendit le discours que l'accusé prononça pour sa défense et nous en a laissé une version où s'expriment, soit ses souvenirs, soit l'idée que lui-même se faisait de la question, soit encore une contamination de l'une et des autres. L'*Apologie* est pleine d'un profond mépris pour la personne des accusateurs : l'un de ceux-ci avait été mêlé au procès des généraux et n'avait point pardonné à Socrate de s'être opposé à une illégalité. Évidemment tous les dévots sincères devaient estimer fâcheux que les intérêts des dieux, mêlés à de si basses rancunes, fussent défendus par des gens de ce niveau. Celui qui lit l'*Apologie* pense volontiers que Platon, en révélant ainsi ce que fut un procès d'impiété, les condamnait tous. Mais ce n'est pas exact. Dans les *Lois*, écrites il est vrai une quarantaine d'années après l'*Apologie*, Platon esquisse une législation idéale aux termes de laquelle sont considérés comme impies tous ceux qui croient et enseignent que les dieux n'existent pas, ou qu'ils ne s'occupent pas des affaires des hommes, ou encore qu'on peut les fléchir par des cadeaux et des sacrifices. Les coupables seront d'abord admonestés, mais, s'ils s'entêtent dans leur faute, ils seront passibles de mort. Dans un tel système, Socrate le très juste, le

très pieux, Socrate l'ami des dieux, ne peut avoir qu'une seule place, celle d'inquisiteur et c'est là, il faut le dire, un étrange renversement.

Les critères par lesquels Platon définit l'impiété n'ont jamais été appliqués dans le droit grec. Celui-ci connaît quelques cas concrets, faciles à préciser, comme la divulgation des mystères, le sacrilège, l'abattage d'un olivier sacré. Ces fautes durent être fréquentes dans toute la Grèce et à toutes les époques ; elles étaient aussi simples à prouver et à juger que quelque délit moderne d'outrage à la magistrature ou de vol dans un édifice public. Le plus souvent, le procès était dénué de tout intérêt, c'est pourquoi le souvenir ne s'en est pas gardé, excepté quand quelque personnage illustre s'y est par hasard trouvé mêlé.

Avec les procès intentés aux philosophes, nous entrons dans un monde différent, où les esprits sont assez affinés pour comprendre qu'on peut menacer les dieux sans toucher à leurs arbres ni à leurs temples, rien qu'en écrivant des mots dont le sens n'apparaît pas tout de suite et n'est jamais clair pour tous. Ceux qui font cela, il faut les condamner comme les autres sacrilèges. Mais à quoi reconnaître qu'ils sont coupables ? Dès qu'on n'a plus d'indices concrets, le délit devient difficile à saisir. Et il ne suffit pas qu'un devin parle pour que le peuple athénien se laisse immédiatement persuader.

Socrate fut condamné pour avoir corrompu la jeunesse et pour n'avoir pas admis les dieux qu'admettait l'État. Le premier grief correspond au fond de vérité qu'il y a sous toutes les exagérations des *Nuées* d'Aristophane : Socrate était un redoutable sophiste et des parents vieux jeu ont dû remarquer, comme

Strepsiade, que leur fils, lorsqu'il revenait de chez lui, n'avait plus aucun respect pour eux. Quant à la deuxième accusation, quel sens précis peut-elle avoir dans une religion sans révélation ni dogmes, où le clergé s'occupe exclusivement des cérémonies, sans avoir la garde de rien qui ressemble à des livres saints ? Les traditions concernant les dieux restent noyées dans l'ensemble d'un patrimoine poétique, où chaque écrivain complète ou contredit à son gré tout ce qu'ont dit ses devanciers. En matière religieuse, aucun Grec n'a jamais dépassé le stade de la création consciente, ni oublié que, les aventures du dieu, c'est lui, l'homme, qui les a inventées ; aucune légende n'a été prise pour un message divin ; jamais personne n'a eu ce que nous appellerions la foi. Les poètes racontent à leur gré des histoires où ils mêlent les personnes divines ; les gens instruits en tirent des symboles ; le peuple court à toutes les pratiques par lesquelles il se flatte d'agir sur les forces inconnues ; l'État fait exécuter les fêtes que la tradition associe à la vie nationale. Dans tout cela, il n'y a pas la moindre place pour une croyance (1).

La piété ne s'identifie pas davantage avec le respect envers les divinités. Les poètes donnent d'elles des images qui ne cadrent avec aucune notion du bien et du mal. On objectera que, lorsqu'Eschyle montre Zeus tyrannique et dur, la foule n'y comprenait peut-être pas grand'chose et pas davantage que le très pieux Sophocle représente des dieux cruels, habiles à tendre des pièges où les hommes, avec toute leur bonne volonté,

(1) Il ne s'agit pas ici des religions à mystères, mais de la religion officielle, élément de la vie civique et associée à ce même État qui, pour la protéger, reçoit les actions intentées pour impiété.

ne peuvent éviter de tomber. Mais quand Aristophane met en scène un Hercule glouton, un Prométhée couard, un Dionysos bravache et crevant de peur, et cela à l'occasion de ces Fêtes du Pressoir consacrées à ce même Dionysos, tout le peuple se tord de rire, sans que personne imagine de tenir le poète pour un impie. Là encore il y a quelque chose que nos esprits, gâtés par le sérieux, ne comprennent plus.

Dès l'antiquité, on a senti que le délit d'impiété était insaisissable et l'on a cherché à en définir les symptômes précis. Vers 435, le prêtre Diopithès fit passer un décret déclarant sacrilège toute enquête sur les météores. Cela n'a rien d'étonnant. En effet, les Attiques ont toujours tenu les corps célestes pour divins, animés d'un mouvement privilégié, uniforme et circulaire, contrairement aux Ioniens qui avaient une conception moniste de la matière et du mouvement. C'est la doctrine de la divinité des astres, transmise par Platon et Aristote, qui a dominé toute la physique du moyen âge et empêché qu'on admît la possibilité d'orbites elliptiques. Au v^e siècle avant J.-C., il était logique que l'on considérât comme impie un homme qui entreprenait de soumettre les météores aux méthodes d'investigation bonnes pour la matière vulgaire, celle qui tombe sous nos prises. Du même fonds, un théologien catholique peut juger impertinent d'appliquer à la Bible les procédés en usage dans la critique historique. Tout cela paraît parfaitement clair et cohérent.

Mais alors, le décret de Diopithès aurait dû frapper tous les astronomes et les faire condamner pour impiété. Et nous savons qu'il n'en est rien. C'est même pendant les dernières années du règne de Périclès que

l'observation des astres et le calcul des périodes fait le plus de progrès sans que personne dans Athènes paraisse y avoir vu un danger pour les dieux. Méton établit son calendrier lunisolaire, cycle de dix-neuf ans dont le point de départ est le solstice d'été de 432. Il construit un héliotropion, curiosité que toute la ville vient admirer : l'inscription de l'ombre établit le midi vrai pour chaque jour, les équinoxes et les deux solstices pour chaque année. Aristophane s'est abondamment moqué de Méton et de sa prétention d'imposer au temps un cours nouveau. Mais jamais ni lui ni personne ne lui a reproché de mettre la religion en danger. Il devait y avoir dans le décret de Diopithès une formule qui ne nous a pas été communiquée correctement et qui réservait la note d'impiété à des explications matérialistes comme les Ioniens avaient l'habitude d'en proposer relativement aux météores, à la structure du monde et à son origine.

Du reste, quelle que fût la mesure, au moment où elle fut adoptée, elle aida peu à préciser la notion fuyante d'impiété. En effet, les trois actions qui furent intentées aux amis de Périclès comportent chacune deux chefs d'accusation, l'un d'ordre religieux, l'autre de droit commun — comme si l'accusateur se préparait d'avance deux tableaux où jouer alternativement. C'est même un des détails à quoi l'on voit que les défenseurs de la religion nationale poursuivaient avant tout des vengeances personnelles. L'imprécision des idées de tous en matière religieuse leur offrait une échappatoire commode pour mettre en danger, et en danger de mort, un inculpé après qu'il avait réussi à prouver son innocence dans une question de fait. Pour tous les jurys du monde, une accu-

sation signifie au moins l'ombre d'une faute. Quand deux griefs étrangers l'un à l'autre sont allégués ensemble, comment le peuple ne croirait-il pas à la réalité de l'un d'eux au moins, de préférence celui qui est le plus difficile à comprendre ?

Le procès de Phidias est mal connu, comme la vie de l'homme lui-même. On dit qu'il avait sculpté son propre visage et celui de Périclès dans le combat des Amazones qui ornait le bouclier de la déesse. Il s'était représenté lui-même tel qu'il était, vieux et chauve, tenant une pierre dans ses deux mains levées ; et Périclès en pleine lutte, le bras haussant une lance qui lui cachait à demi le visage, « comme si l'on avait voulu dissimuler la ressemblance », dit Plutarque. Les sculpteurs grecs, pour exécuter la statue d'un dieu, faisaient certainement poser un modèle qui laissait quelque chose de soi dans l'œuvre idéalisée. Ici, l'impiété consisterait à n'avoir pas effacé la ressemblance. Mais comment la vérifier puisqu'une partie du visage était cachée ? De plus, que pouvait-on reprocher à un artiste qui utilisait des figures vivantes pour représenter, non des dieux, mais des hommes ? De s'être donné à lui-même, d'avoir donné à son ami une place privilégiée à côté de la déesse ? Peut-être, mais on voit mal en vertu de quelle croyance cette usurpation était criminelle et fournissait matière à un procès d'impiété.

L'accusateur de Phidias était un de ses collaborateurs, Ménon, un étranger établi dans Athènes. Il excita la foule en prétendant que le maître détournait une partie de l'or qui lui avait été confié. C'était inculper Périclès, qui faisait partie de la commission de contrôle chargée de surveiller l'utilisation des

matières précieuses. Il conseilla de peser la statue et démontra que la quantité livrée avait été employée correctement. Nous ignorons s'il y eut un seul procès ou s'il y en eut deux et dans quel ordre les deux griefs furent allégués. Si le détail des faits nous échappe, si la trace de Phidias se perd après sa condamnation, plusieurs choses en revanche sont évidentes et fort instructives.

D'abord, que l'accusateur était un homme de paille agissant pour quelqu'un de plus puissant. Celui-ci avait su mettre l'Assemblée de son côté de façon à épargner à Ménon l'amende infligée à ceux qui intentaient une action publique sans rallier un cinquième des voix — bonne précaution contre les accusations à la légère. Ensuite, que le peuple avait peur de l'impiété, et obéissait à ceux qui lui faisaient craindre la colère des dieux. Cet affolement, on le verra agir sans frein, en des temps plus troublés, dans deux autres procès d'impiété : en 415, lors de l'affaire des Hermès mutilés et des parodies de mystères dans la maison d'Alciabiade ; puis en 399, lors de la condamnation de Socrate. Vers 435 (1), l'euphorie générale abrège les émotions et laisse quelque jeu à l'esprit critique.

(1) La date des trois procès et même leur ordre sont inconnus. Ils doivent se placer peu avant la guerre, car Périclès fut réélu stratège jusqu'à sa mort et l'on s'expliquerait mal que, pendant de longues années, les mêmes citoyens, agissant comme juges, l'aient condamné à travers ceux qu'il aimait le plus et, agissant comme membres de l'Assemblée, l'aient fidèlement maintenu dans la charge la plus importante de l'État. Les comptes du Parthénon portent la trace d'une vente d'or et d'ivoire en 434-433. Cela indiquerait qu'à cette époque la statue ou du moins ses accessoires n'étaient pas encore achevés et le procès de Phidias date peut-être de cette année. Mais comment expliquer qu'on ait découvert à ce moment des portraits sur le bouclier qui était exposé depuis plusieurs années ? Les deux autres procès sont probablement postérieurs à celui de Phidias.

Cependant, Périclès dut éprouver quelque effroi devant les gouffres de l'âme populaire lorsqu'il vit l'Assemblée, pour récompenser l'accusateur de Phidias, le dispenser de la taxe qu'avaient à payer les métèques.

Le procès d'Anaxagore est un peu mieux connu. Le décret de Diopithès vise directement les physiciens ioniens et l'on ne peut douter qu'il ait été fabriqué contre eux. Mais Diopithès lui-même était un grotesque qui, comme Ménon, a été l'instrument de plus habiles et plus forts que lui. De qui ? Une tradition veut que l'action publique elle-même ait été introduite par Cléon ; une autre nomme Thucydide fils de Mélésius, dont le bannissement se terminait en 434 ou en 433, à supposer qu'il n'ait pas été rappelé plus tôt. Aucun indice ne permet de choisir entre elles. Les concilier, c'est admettre que les chefs des deux oppositions aient pu s'entendre pour atteindre Périclès, ce qui est bien invraisemblable : chacun d'eux souhaitait diminuer le pouvoir de l'Olympien, mais non aider l'adversaire. Le plus probable est que les deux renseignements ont été inventés à une époque où l'on savait seulement que le procès avait été intenté par un ennemi de Périclès ; et personne n'était embarrassé pour en désigner au moins deux, le conservateur et le démagogue.

Pour assurer la condamnation d'Anaxagore, on l'accusa, en même temps que d'impiété, d'intelligence avec la Perse : grief absurde tant d'années après la conclusion de la paix. Il était métèque, étant né à Clazomènes sur la côte d'Asie. C'est probablement Périclès qui lui servit de patron et le tira d'affaire, soit en le faisant partir avant la sentence, soit en obtenant que celle-ci ne fût pas la mort. Anaxagore

repartit vers sa douce Ionie natale qu'il avait quittée depuis tant d'années et qui le reçut avec honneur. Et Périclès, privé de lui, sentit cruellement qu'Athènes venait de se diminuer.

Les attaques ourdies contre Aspasia sont plus mystérieuses encore. Le procès paraît avoir été intenté par le poète comique Hermippe, qui accusait la Milésienne d'impiété (mais on ne sait pas comment elle s'en serait rendue coupable) et aussi de proxénétisme à l'égard de femmes libres et mariées. Ceci était basement injurieux et l'on comprend mal que le peuple ait reçu l'accusation. Aspasia faillit être condamnée. Périclès la sauva par une méthode qu'il employait certes pour la première fois de sa vie : ses nerfs le trahirent ; il supplia en pleurant les juges d'épargner celle qu'il avait tant aimée.

Cette attitude paraît si étrangère au Périclès que nous connaissons que l'on est tenté de tenir toute l'histoire apocryphe. Mais, précisément, si les Anciens l'eussent inventée, ils y eussent mis un Périclès plus semblable à lui-même. Nous avons affaire à un homme de soixante-cinq ans, à qui l'on veut arracher le seul être qu'il aime plus que lui-même. Les procès d'impiété entraînent couramment la peine de mort. Toute l'autorité, toute l'habileté du grand stratège n'avaient pas été inutiles pour sauver simplement la vie de Phidias et d'Anaxagore. Il ne pouvait accepter de sang-froid qu'Aspasia fût, comme eux, condamnée au bannissement.

Notre chronologie insuffisante nous interdit d'aller plus loin. L'histoire du procès d'Aspasia trahit à la fois une tension excessive et une fatigue qui s'expliqueraient si les débats se placent après le commencement

de la guerre ou, mieux encore, après cette année 430 où Périclès, en disgrâce auprès du peuple, est destitué de sa charge. Il est cependant probable, que, si l'événement était postérieur à 432, Thucydide le rencontrerait en relevant tous les faits dans leur ordre chronologique. Peut-être n'en dit-il rien par dédain d'aristocrate envers une pauvre affaire privée, par souci également de ne pas diminuer Périclès en relatant un tel manque de tenue et à propos d'une femme dont on rougit de parler. Si le procès est antérieur aux premières hostilités, comme le silence de Thucydide le donne à penser, ce doit être de très peu de temps : dès qu'on l'aborde, on se sent entré dans les heures troublées où la plus ferme décence cesse d'être sûre d'elle-même.

Au moment où la guerre commence, Périclès comprend combien son rationalisme, son mépris des idées reçues, ont choqué la foule. Ses adversaires n'ont qu'à faire appel aux vieux préjugés religieux et familiaux pour soulever tout le monde contre lui. Ils l'attaquent sur un point où jamais il n'a transigé. Cet homme parfaitement bien élevé a évité pendant un demi-siècle toute parole, tout geste qui pût paraître impoli. Mais il s'est refusé à dissimuler la liberté de son jugement, l'absence en lui de tout respect. Il s'aperçoit que rien n'aurait pu déplaire davantage, à la fois aux conservateurs qui ont annexé à leur système les dieux, les traditions et jusqu'au mystère ; et aussi au petit peuple, effrayé par ceux qui jouent avec la foudre de Zeus car, quand elle tombera — et elle finit toujours par tomber — ce ne sera pas sur eux, mais sur lui. Ceux qui veulent la disgrâce de Périclès savent qu'il suffit de porter le débat sur le terrain religieux pour

faire collaborer les deux oppositions, celle que dirigent Thucydide et Nicias dans les discussions courtoises des clubs (est-ce par hasard que la susceptibilité croissante des dieux coïncide avec le moment où Thucydide revient d'exil ?) et celle qui obéit aux hurlements de Cléon.

Seulement, qu'il s'agisse de problèmes purement politiques, Périclès ressaisit l'ascendant qu'il croyait perdu. La preuve en est que, pendant ce même temps où on le vise en attaquant Phidias, Anaxagore, Aspasia, on continue à le réélire comme stratège. Ce sont les mêmes gens qui siègent au Tribunal et à l'Assemblée. Se peut-il qu'au Tribunal ils aient condamné les idées de Périclès et, à l'Assemblée, approuvé sa façon de mener les affaires ? Peut-être ont-ils voulu dire à leur manière qu'un homme d'État ne doit pas tolérer les questions indiscrètes concernant les dieux et qu'il a mieux à faire qu'à prendre l'avis de philosophes, d'artistes et de femmes. Peut-être aussi étaient-ils las de la longue tutelle péricléenne, tout en reculant devant l'effort de changer de régime. Une opposition trouve volontiers plus simple, moins fatigant et plus avantageux de gêner le gouvernement que de le renverser.

CHAPITRE XIII

LA VIE DANGEREUSE.

La guerre du Péloponnèse ressemble à celle de 1914 par la grandeur des intérêts qui s'y rencontrèrent, par l'étendue relative des territoires disputés et par l'insignifiance des incidents qui la provoquèrent. En 435 comme en 1911, on a l'impression que la moindre étincelle mettra le feu à toute la lande, tant souffle le vent qui propage les incendies. Mais qui l'allumera ? Ceux-là mêmes qui disent que la guerre est inévitable, car, s'ils le répètent, c'est pour trouver autour d'eux des gens mieux résignés à la faire.

Chronologie de la guerre du Péloponnèse.

435 : Conflit de Corinthe et de Corfou.

433 : Athènes intervient en faveur de Corfou et interdit à Potidée de traiter Corinthe comme sa métropole ; révolte de Potidée.

432 : Décret contre Mégare ; Corinthe oblige Sparte à déclarer rompue la trêve de 446.

431 : Les Thébains prennent Platées ; première invasion spartiate en Attique ; raid athénien au Péloponnèse et dans l'Ouest.

430 : Deuxième invasion ; peste d'Athènes.

429 : Reddition de Potidée ; les Péloponnésiens assiègent Platées.

Mort de Périclès.

428 : Troisième invasion ; révolte de Mytilène (Lesbos).

427 : Quatrième invasion ; reddition de Mytilène et de Platées.

425 : Cinquième invasion ; Démosthène et Cléon prennent Sphactérie.

424 : Alliance des Siciliens ; Brasidas porte la guerre dans le Nord,

Le récit des premiers épisodes est aussi fastidieux, aussi difficile à suivre que celui des conversations de juillet 1914. Il n'y a au début aucun différend entre Athènes et Sparte, mais il y en a entre Corinthe et Corfou ; de l'assassinat d'un archiduc autrichien par un anarchiste serbe sort une guerre franco-allemande. Les hostilités essentielles ont besoin de quelque temps pour se dégager du chaos. Si Périclès les avait moins diligemment orientées, peut-être se fussent-elles perdues en un tourbillon vite oublié.

Corinthe en 435 était, non très puissante, mais très riche. Après les guerres médiques, elle avait hérité avec Égine d'une grande partie du commerce phénicien dans la Méditerranée. Égine et Mégare ruinées avaient laissé le champ libre devant elle. Venant un peu tard dans la série des cités colonisatrices, après Chalcis, après Milet et Mégare, elle s'était tournée vers l'Occident où ses essaimages avaient prospéré. Des colons corinthiens avaient fondé Corfou et des colons

soulève les villes de la Ligue et prend Amphipolis ; les Athéniens battus à Déliion.

422 : Mort de Cléon et de Brasidas devant Amphipolis ; paix de Nicias.

416 : Expédition des Athéniens contre Milo, saccagée en pleine paix pour n'avoir pas voulu entrer dans la Ligue.

415 : Départ de la flotte contre Syracuse ; Alcibiade, inculpé d'impieété, part pour Sparte, offre sa collaboration au roi Agis et lui conseille d'occuper Décélie.

413 : Désastre de Sicile.

412 : Défections dans la Ligue ; traité entre Sparte et la Perse.

411 : Coup d'État oligarchique à Athènes ; Alcibiade se met à la tête de la flotte révoltée contre les oligarques ; rétablissement de la démocratie ; campagnes heureuses en Méditerranée.

407 : Alcibiade, après avoir redressé la situation au profit d'Athènes, débarque au Pirée. Il tombe en disgrâce et doit s'exiler définitivement l'année suivante.

406 : Victoire des Arginuses ; procès des généraux.

405 : Défaite d'Égos-Potamos ; siège et capitulation d'Athènes ; la ville est démantelée et la Ligue détruite.

corfiotes avaient fondé sur la côte d'Illyrie, au VII^e siècle, Épidamne, appelée plus tard Dyrrhachium, puis Durazzo. La chose s'était faite conformément aux coutumes qui veulent qu'une colonie se conduise en fille docile à l'égard de sa métropole. Un conducteur était venu tout exprès de Corinthe pour accompagner les vaisseaux qui s'en allaient vers Épidamne avec la fortune des émigrants corfiotes.

Au V^e siècle, Corfou, maîtresse de la mer occidentale, est presque aussi riche que Corinthe elle-même et elle est mieux armée. Elle peut équiper 120 trirèmes, flotte avec laquelle Athènes elle-même doit compter. Elle pousse l'insolence envers sa métropole jusqu'à lui refuser la place d'honneur dans les cérémonies religieuses et à choisir en dehors d'elle l'inaugurateur des sacrifices. En 435, un conflit éclate entre Corfou et Épidamne, qui fait appel à Corinthe, métropole de sa métropole. Corinthe conclut une alliance avec une dizaine de cités, ses voisines ou voisines de Corfou, toutes trop heureuses d'intervenir. Les Corfiotes remportèrent une victoire près de chez eux, après quoi ils allèrent dévaster Leucade, autre colonie de Corinthe. Mais Corinthe prépara sa revanche et, au printemps de 433, elle avait 90 trirèmes prêtes à prendre la mer.

Alors Corfou, qui n'appartenait ni à la Ligue du Péloponnèse ni à celle de Délos, essaya de mettre Athènes de son côté. La sagesse aurait été de refuser tout appui à une colonie révoltée contre sa métropole et d'éviter la guerre avec un État de la Ligue péloponnésienne. Mais Corfou est une escale importante vers les terres du Couchant où les produits athéniens sont appréciés ; les bateaux y font relâche après avoir longé la côte de Grèce, au moment d'obliquer vers le



canal d'Otrante, afin d'arriver en Sicile sans perdre la terre de vue. Et, depuis 437, les Athéniens tâchaient de s'installer en Acarnanie, le long de la côte au bord de laquelle sont assises les îles Ioniennes. Pour y arriver, ils s'immisçaient dans les querelles locales, qui étaient âpres et nombreuses, et ils menaçaient Ambracie, autre colonie de Corinthe. Dans l'affaire corfiote, les Corinthiens leur demandaient de rester neutres, excitant du traité de 446 qui interdisait à chacune des deux lignes de soutenir une révolte capable de nuire à l'autre. Ils rappelaient qu'eux-mêmes s'étaient abstenus d'aider les Samiens lors de leur défection en 440. Que les Athéniens usent de la même correction à leur égard.

L'Assemblée athénienne, après avoir entendu les ambassadeurs des deux villes, prit une décision que Thucydide explique en ces termes :

« Ils ne voulurent pas conclure avec les Corfiotes une ligue offensive et défensive, parce que, si Corfou venait à réclamer leur coopération contre Corinthe, le traité avec le Péloponnèse se trouvait rompu ; mais ils formèrent avec eux une alliance purement défensive. On sentait bien que, de toute manière, on aurait la guerre avec le Péloponnèse. Aussi ne voulait-on pas abandonner aux Corinthiens une ville qui possédait une si forte marine. On préférait mettre ces peuples aux prises entre eux, afin d'avoir meilleur marché de Corinthe et des autres puissances navales quand le moment viendrait de les combattre. Enfin, Corfou paraissait favorablement située sur la route d'Italie et de Sicile. »

En d'autres termes, on donnera à Corfou une aide juste suffisante pour irriter les Corinthiens, mais on

s'attache à la lettre du traité assez scrupuleusement pour que Sparte, si elle se fâche, ait tous les torts de son côté, ce qui empêchera l'aristocratie athénienne de s'interposer en sa faveur. Faut-il reconnaître là un machiavélisme dont on ferait honneur à Périclès si Athènes avait gagné la guerre ? Ou est-ce simplement une de ces solutions paresseuses que prennent les assemblées trop nombreuses quand, dans la fatigue et la confusion d'une fin de séance, on cherche un compromis qui mette tout le monde d'accord ? D'après Plutarque, dans l'affaire de Corfou Périclès aurait agi comme frein plutôt que comme moteur. Thucydide, à ce point de son récit, n'a pas encore prononcé son nom, mais dit plus loin qu' « il soufflait la guerre ». L'idée d'une alliance purement défensive avec Corfou cadre bien avec le plan que Périclès développera au début des opérations, conseillant aux Athéniens de n'attaquer nulle part et d'utiliser leur maîtrise des mers pour user l'adversaire. Si le succès avait suivi cette politique, on y verrait la marque d'une sagesse supérieure : telle est, malgré l'échec, l'opinion de Thucydide qui est demeuré convaincu qu'elle devait réussir et que les choses allèrent mal dès lors qu'on passa à l'offensive.

Ce qui serait arrivé si Périclès avait vécu, il est vain de le conjecturer. Mais au moment où il mourut, Athènes était dans une situation critique, où le désastre de 405 est déjà préfiguré. Souhaiter une guerre, la faire admettre à force de répéter qu'elle est inévitable et imposer une méthode presque passive à un peuple que l'on a rempli de sentiments agressifs, c'est s'acculer à une position intenable. Reste à savoir si Périclès a cru vraiment qu'il sauverait Athènes par

cette demi-mesure, ou s'il l'a prise afin de ne pas mécontenter trop brutalement l'aristocratie hostile à la guerre.

On envoya aux Corfiotes un secours ridicule : 10 vaisseaux commandés par trois stratèges dont l'un était Lacédémonios fils de Cimon. Les historiens, dès l'antiquité, ont accusé Périclès d'avoir obligé cet homme, qu'il n'aimait pas, à tenir un rôle contraire aux traditions politiques de tous les siens et à l'idéal panhellénique symbolisé par le nom même qu'il portait. Ce genre de malignité n'est pas dans sa manière. L'escadrille avait ordre d'intervenir conformément à l'accord, c'est-à-dire seulement si les Corfiotes étaient menacés. La définition de l'agresseur n'était pas prévue dans le pacte : elle devait avoir lieu sur le terrain même. Autant dire que toute impartialité était exclue. Lacédémonios n'était pas parti depuis trois semaines qu'on résolut de dépêcher 20 autres vaisseaux ; ils arrivent en pleine bataille et déconcertent les Corinthiens en survenant à l'improviste. Après quoi les adversaires se jugent l'un et l'autre vainqueur et élèvent chacun leur trophée. Cela était fréquent. Les Anciens ont des lendemains de bataille qui ressemblent à nos lendemains d'élections.

Encore une fois, dans ces hésitations et ces contre-ordres, impossible de savoir ce qui est dessein arrêté, ce qui est concession à une Assemblée partagée et nerveuse ; impossible de savoir qui presse et qui freine. Les historiens qui attribuent à Périclès la responsabilité complète de ces événements oublient trop qu'il devait composer avec le peuple. Le plus étonnant est qu'ils le considèrent comme un chef prudent et sage, tant est grande l'autorité de Thucydide. Cette poli-

tique agressive et faible était la plus dangereuse possible. On veut croire que Périclès ne l'a pas choisie, mais qu'il y a été contraint. Cependant, il faut bien le rappeler, s'avancer à demi, tout en se ménageant une position où se replier, c'est exactement ce qu'il faisait dans sa jeunesse, au temps où il s'exerçait à sauver la mise. A la fin de sa vie, il semble être revenu à cette méthode. Cette fois, la prudence conseillait de rester neutre ou, alors, de jouer le tout pour le tout.

Les Corinthiens connaissaient un point où ils pouvaient prendre une revanche immédiate. Sur l'isthme de la plus occidentale des trois presqu'îles chalcidiennes se trouvait Potidée, qui était à la fois colonie de Corinthe et membre de la Ligue de Délos. Athènes la somma de choisir et de rompre avec sa métropole. Alors, Potidée se révolta. Elle était sûre d'être soutenue par Corinthe ; les autres villes de la Chalcidique, qui haïssaient Athènes et le tribut, se liguaient avec elle ; enfin elle était soutenue plus ou moins ouvertement par Perdiccas II. Un seul grand dessein sera suivi avec rigueur pendant la guerre qui commence à ce moment là, en juillet 432. C'est celui des rois de Macédoine qui aideront systématiquement celui des deux adversaires qu'ils jugeront le plus faible et qui, à force d'intrigues et d'opportunisme, seront à bon marché les seuls vainqueurs de la partie.

La défection de Potidée était plus grave que celle de Samos, car, en 440, les Péloponnésiens étaient restés neutres ; or, ils avaient les meilleures raisons d'intervenir maintenant qu'Athènes avait elle-même violé le traité en secondant Corfou contre sa métropole. La résistance, qui dura trois ans, coûta plus d'hommes, d'efforts et d'argent qu'on n'avait prévu.



Il fallut équiper deux corps expéditionnaires après le premier, faire partir en tout 110 navires emportant plus de 4.000 fantassins. Parmi eux se trouvait Socrate, qui avait près de quarante ans ; les classes les plus jeunes et les plus âgées restaient en Attique pour la défense des murailles. Socrate passa sous Potidée un hiver et peut-être davantage. Il étonna le soldat par sa résistance physique supérieure à celle des gens du peuple. Le plus ébloui fut le jeune Alcibiade qui avait réussi, pour sa première campagne, à être désigné pour ce poste dangereux. Ils devaient se rencontrer ailleurs, mais c'est là que commença leur amitié.

Cependant, au moment de consommer la rupture, Périclès faisait un effort pour s'assurer les clefs de la route occidentale par laquelle les blés d'Italie et de Sicile arrivaient dans le Péloponnèse : il traitait avec Zacynthe, dirigeait des vaisseaux vers l'Italie, entrait en rapports avec Naples, Reggio, Léontini. Puis, il prit une mesure destinée à brusquer les choses, en offrant aux ennemis l'alternative de l'humiliation ou la guerre.

Athènes a pour voisine Mégare, qui s'est soulevée au moment de la révolte de l'Eubée. La paix de 446 lui a valu une indépendance que la proximité de l'Attique rend vaine. Mégare essaie de nuire à son ennemie, mais elle ne peut le faire au grand jour. En 440, elle a aidé sous main Samos et Byzance qui est sa colonie à elle ; maintenant, elle a préparé 8 vaisseaux pour soutenir Corinthe ; elle empiète sournoisement sur des terres sacrées et des frontières mal établies ; elle accueille des esclaves fugitifs. Or, elle ne peut vivre sans le marché athénien parce qu'elle a une forte population pauvre qui produit plus qu'elle

ne consomme. C'est dans Athènes qu'une clientèle riche lui achète ses oignons et son ail, ses concombres précoces, ses coings, ses grenades, ses confections ouvrières. Un décret fut pris par l'Assemblée, certainement sur la proposition de Périclès, qui fermait aux produits mégariens la frontière athénienne et tous les ports de la Ligue. Le blocus fut peut-être décidé dans l'enthousiasme, après quoi, comme toutes les sanctions économiques, il devint fort impopulaire. Comme toutes les contraintes de ce genre, qui prétendent obliger le monde à faire passer la politique avant les intérêts personnels, il fut violé, car les gens riches ne désiraient pas se priver de primeurs ni de vêtements à bon marché pour leurs esclaves. Et plus tard, rageurs, harassés par des années de guerre sans issue, ils rappelleront qu'on en est là à cause de quelques oignons mégariens.

Maintenant, Athènes a mis trop de cités contre elle pour que Sparte puisse davantage feindre de tout ignorer. Corinthe envoie en Laconie des délégués qui demandent réparation pour l'offense faite aux Alliés. Égine qui appartient, bien malgré elle, à la confédération de Délos n'use ni de la même franchise ni des mêmes arguments ; ses députés n'ont même aucun titre à être entendus par l'Assemblée péloponnésienne. Ceux de Mégare, qui n'ont plus rien à perdre, s'y présentent ouvertement, accusant Athènes de tyranniser tous les Hellènes et ses propres alliés, en leur retirant arbitrairement le droit d'échanger leurs marchandises. Les Éginètes éprouvent autant d'aigreur que les Mégariens : eux aussi ont perdu récemment une prospérité qui les mettait au premier rang des États helléniques, et l'insolence athénienne est plus sensible à ses voisins

les plus proches. Mais entre eux et les Athéniens il n'y a pas d'hostilités déclarées, c'est pourquoi ils prient que leurs délégués soient entendus secrètement. En somme, Éginètes et Mégariens invitaient Sparte à intervenir contre une tyrannie, celle de Périclès, exactement comme Clisthènes, au siècle précédent, l'avait fait presser par la Pythie d'intervenir contre les fils de Pisistrate. Beau sujet de commentaires pour ceux qui disent que le petit-neveu de Clisthènes est la vivante image de Pisistrate.

Mais la Sparte de 432 n'a plus l'alacrité de 510. Les députés corinthiens le lui marquent cruellement. « Vous voulez qu'on voie en vous les libérateurs de la Grèce et, seuls des Grecs, vous mettez la paix au-dessus de tout, vous défendant, non par la force, mais par la lenteur. Seuls des Grecs, vous ne songez à arrêter vos ennemis que lorsque leurs forces ont doublé, au lieu de les attaquer tout de suite. Pendant ce temps, les Athéniens sont en progrès constants. S'ils n'aboutissent pas dans une entreprise nouvelle, ils crient qu'on les dépouille même de ce qu'ils avaient avant. S'ils réussissent, c'est peu en comparaison de ce qu'ils prétendent. S'ils échouent dans une tentative, ils édifient un nouveau plan en compensation du premier. » A Sparte de choisir. Si elle préfère se conduire comme un vieux pays satisfait, qu'elle renonce à ses alliances, car personne n'a rien à attendre d'un État si lent à s'émouvoir. Si elle veut rester à la tête de sa Ligue, qu'elle se rende compte de l'imminence et de la complexité du danger, et qu'elle imite le dynamisme athénien. « Il en est dans la politique comme dans les arts : ce sont toujours les nouvelles méthodes qui ont tout le succès. » L'immobilité est excellente pour un État pacifique, mais, dans

ce cas, il ne faut pas s'étonner que les cités amies considèrent leur intérêt et passent dans l'autre camp. Est-ce cela que désire Sparte ?

Au moment où les Corinthiens, les Mégariens et les Eginètes parlementaient à Lacédémone, des députés athéniens y étaient en mission pour d'autres affaires. Ils surent ce qui s'était dit à l'Assemblée et demandèrent à être entendus à leur tour, ce qui leur fut accordé. Ils parlèrent à côté de la question, des guerres médiques, des services rendus par Athènes, des maladresses de Sparte dont l'hostilité et la méfiance ont obligé la Ligue à resserrer ses liens. Ils touchèrent de biais au point qui avait été évoqué par ceux d'Égine et de Mégare. On reproche à Athènes de gouverner trop durement : impossible de faire autrement sans se mettre soi-même en danger, quand on a encouru la haine de ceux à qui l'on commande. « De tout temps, il a été admis que le plus faible soit maîtrisé par le plus fort... Ils méritent donc des louanges ceux qui, tout en obéissant au penchant naturel de l'homme pour la domination, montrent plus d'équité que ne leur permettrait leur puissance. » Que les Alliés cessent par conséquent de se plaindre de l'injustice : la violence est pire, et Athènes, qui les protège contre la violence, pourrait les ménager moins qu'elle ne fait. Elle est puissante et personne ne l'attaquera sans s'en repentir. Au surplus, elle ne demande pas mieux que de négocier et de régler les différends à l'amiable, conformément aux conventions.

Ces paroles étaient à la fois brutales et habiles. La doctrine du droit du plus fort s'y étale ; d'autre part, Athènes, tout en effrayant des agresseurs éventuels, garde le beau rôle et accepte d'avance toute offre

d'arbitrage. Ses députés raisonnent comme si elle n'avait pas déjà choisi la rupture en soutenant Corfou contre Corinthe. Ce souci de mettre de son côté l'apparence de la légalité et de l'esprit de conciliation est tout à fait conforme au puritanisme de Périclès.

Les Lacédémoniens congédièrent tous les étrangers et tinrent une séance pour décider du parti à prendre.

Le roi Archidame parla le premier. Il n'était plus jeune et régnait depuis plus de trente ans. Il se plaça au-dessus de la mêlée, dit que la guerre, si on se résolvait à la faire, durerait longtemps, coûterait cher et rapporterait peu ; qu'en tout cas Sparte en ce moment n'était pas en état d'affronter l'empire athénien avec ses multiples ressources. Compter sur les fautes d'autrui, c'était trop d'optimisme ; il fallait se fier uniquement à soi, à des calculs justes et prudents ; en conséquence, le mieux était de gagner du temps, de donner une satisfaction immédiate aux Corinthiens en entamant des pourparlers au sujet de leur affaire ; on profiterait de ce délai pour pousser les armements et préparer la résistance. En attendant, qu'on ne rougisse pas de temporiser. Ce qui est honteux, c'est de sous-estimer son adversaire et de se lancer sans préparation dans une aventure ruineuse.

Tout le parti de la paix trouva excellentes les paroles de ce conservateur. Mais Archidame était l'hôte de Périclès, et à cause de cela, suspect dans Sparte comme jadis Cimon l'avait été dans Athènes. De plus la constitution laconienne ne laissait aux rois qu'une ombre de pouvoir, réservant la réalité aux éphores. Le parti de la guerre était dirigé par l'éphore Sthénélaïdas, qui avait l'éloquence brève et cassante. Il parla peu et avec énergie.

Il ne comprend rien aux arguties des Athéniens. Les batailles d'il y a cinquante ans n'ont rien à voir avec la question présente. Sparte a des alliés à qui elle a fait des promesses. Elle tiendra les promesses et ne trahira pas les alliés. Un pays est riche des fidélités qu'il a su mériter et défendre. La guerre seule, dans le cas actuel, est digne des Spartiates. Aux Spartiates de voter la guerre.

Sur quoi il mit aux voix la question suivante : les Athéniens sont-ils coupables d'avoir rompu la paix ? Il fit voter l'Assemblée par acclamations d'abord, comme c'était la coutume, puis par assis et levé, afin qu'on pût compter exactement les suffrages et que chacun prît bien la responsabilité de ses actes. La réponse fut affirmative. Sparte s'engageait sur la voie de la guerre avec le sérieux qu'elle apportait à toutes choses.

Le traité était déclaré rompu, mais les négociations restaient ouvertes. Les plaignants s'en retournèrent à Corinthe, à Mégare, à Egine, et les Athéniens chez eux, un peu plus tard, lorsqu'ils eurent accompli la mission pour laquelle ils étaient venus.

Aussitôt à Sparte, le parti de la paix essaya de reprendre l'avantage. Il s'appuyait sur le goût profond que ce peuple de guerriers avait pour le repos. C'étaient, de tous les Grecs, les soldats les mieux entraînés et les âmes les moins belliqueuses. Leur lenteur à accepter la lutte venait de leur inaptitude aux desseins étendus. Depuis qu'ils étaient tranquilles dans leur coin du Péloponnèse, ils ne désiraient plus rien changer à leur sort. Les Doriens conquérants du temps des invasions étaient aussi loin d'eux que, d'un Suédois du xx^e siècle, ce Charles-Gustave qui écrivait en 1641 : « Puisque les fondements de la grandeur suédoise sont la guerre, je

dois, si je veux avoir une place en Suède, acquérir de l'expérience à la guerre. » Le plus étonnant est que les Spartiates aient gardé leur pédagogie militaire alors qu'ils n'avaient plus ni besoins ni appétits. Elle ne leur servait plus qu'à contenir les Hilotes. Leur fameuse hégémonie leur pesait parce qu'elle impliquait des devoirs coûteux à quoi leurs aspirations ne correspondaient pas. Derrière eux se massaient les Arcadiens, à l'abri derrière leurs montagnes. Mais les Corinthiens étaient décidés à empêcher leurs partenaires de s'endormir. Eux avaient un plan d'expansion que gênait celui d'Athènes ; ils voulaient s'enrichir, s'agrandir, vivre au soleil et les lourds hoplites spartiates étaient bons pour leur assurer tout cela. Mais il fallait les prendre par leur sentiment du point d'honneur et leur montrer que leur vieille gloire avait besoin d'être rajeunie. C'est pourquoi, dans une seconde assemblée, ils donnèrent un nouveau coup d'éperon à ces amours-propres assoupis.

« Quand on les offense, les hommes de cœur laissent la paix et vont se battre, sauf à s'arrêter en temps opportun. Ils ne se laissent pas éblouir par les triomphes ni charmer par la tranquillité au point de dévorer une injure. Tel qui redoute la guerre par amour du repos risque de se voir bientôt ravir, par l'effet de son inertie, la jouissance de ce bien-être qu'il craint de perdre. Tout le Péloponnèse est couvert de honte à la pensée que tant et tant de villes auront à subir le joug d'une seule. Enfin, vous ne rompez pas la trêve, vous en vengerez la violation, car la rupture ne vient pas de ceux qui se défendent, mais de ceux qui commettent la première agression. »

Ils ajoutaient qu'ils armeraient une marine, car ils

étaient riches et ils emprunteraient de l'argent à Delphes et à Olympie (1). De plus, il y avait lieu de compter sur de nombreuses défections parmi les cités maintenues malgré elles dans l'obédience athénienne.

Les Lacédémoniens du parti de la paix firent alors une chose étonnante : ils demandèrent aux Athéniens d'expié le sacrilège commis deux siècles auparavant par Mégacles l'Alcméonide. Cela signifiait qu'il fallait bannir les descendants du *maudit*, parmi lesquels se trouvait Périclès. Le calcul était d'une roublardise candide. On savait à Sparte que des procès d'impiété avaient été instruits contre les meilleurs amis du stratège ; on pouvait donc penser que l'inquiétude populaire déborderait si l'on rappelait au bon moment la souillure héréditaire. L'exil de Périclès arrangerait tout. Les Corinthiens jugeraient probablement la satisfaction suffisante. Athènes, déconcertée par l'absence de son chef, deviendrait plus maniable. Et la guerre serait ajournée.

Mais les Athéniens ne croyaient plus à l'hérédité des fautes. Ces mêmes hommes qui venaient de condamner Anaxagore et Phidias, qu'il avait fallu supplier d'épargner Aspasia, ne furent pas ébranlés un instant par l'accusation des Lacédémoniens. Ceux-ci avaient aussi dans leur passé quelques vilaines histoires de suppliants massacrés ; tous les peuples en avaient : la sûreté d'aucun État n'aurait survécu à une application stricte du droit d'asile. Les Athéniens exigèrent, avant de livrer les Alcméonides, que les Spartiates expiassent

(1) Rien, bien entendu, qui ressemble à un emprunt au sens moderne du mot. Le crédit public n'existe pas. Mais les temples avaient d'énormes réserves constituées par thésaurisation et en confiaient parfois une partie à des États, sous promesse de restitution.

d'abord leurs propres sacrilèges. C'était répondre. Le roi Archidame se rendit compte qu'on ne s'en tirerait plus par des échappatoires et qu'il était temps d'aborder le fond de la question.

Des ambassadeurs allèrent donc une seconde fois à Athènes réclamer la levée du siège de Potidée, l'affranchissement d'Égine et l'abrogation du décret mégarien. Ils savaient qu'ils n'obtiendraient rien sur les deux premiers points : le parti de la paix se ménageait la possibilité de faire à Périclès des concessions assez fortes pour qu'il pût, sans blessure d'amour-propre, transiger au moins au sujet de Mégare. Les négociations ne donnèrent pas de résultat. Alors une troisième ambassade arriva avec le texte suivant : « Les Lacédémoniens désirent la paix. Ils considéreront qu'elle existe si vous laissez les Grecs indépendants. » Cela impliquait la levée du blocus mégarien, blocus évidemment incompatible avec la liberté des Alliés. En réduisant l'ultimatum à ce terme unique, et sous une forme voilée, Archidame était certes convaincu que Périclès s'inclinerait, content d'avoir les mains libres à Potidée et à Égine. Mais Périclès voulait la guerre et il sut amener l'Assemblée à la vouloir aussi.

Le discours que Thucydide lui prête définit parfaitement sa méthode. Autour de lui, toute la droite, tout le parti de la paix, oppose l'insignifiance du décret mégarien aux risques qu'il comporte. Sonner le branlebas dans toute la Grèce pour empêcher que quelques oignons traversent la frontière ! Aristophane, sept ans après, haussera encore les épaules en y pensant (1).

(1) Il ne faut cependant pas croire que l'on ait dit, comme aujourd'hui : *mourir pour Mégare*. Les guerres antiques sont incroyablement peu meurtrières. Le nom de la mort ne traverse pas les comédies pacifistes d'Aristophane : il se contente d'opposer la bonne vie de tous les jours

Périclès répond : « N'allez pas vous imaginer que, si nous faisons la guerre, ce sera pour une cause aussi légère que le maintien du décret contre Mégare, ni qu'il suffirait de rapporter ce décret pour éviter une rupture. Ne conservez pas l'arrière-pensée d'avoir pris les armes pour si peu. Si vous cédez aujourd'hui, demain vous recevrez quelque injonction plus forte, car ils attribueront votre condescendance à la peur ; tandis qu'en tenant ferme vous leur ferez clairement entendre qu'ils doivent traiter avec vous d'égal à égal. »

L'argument n'était pas neuf ; il a souvent resservi : la demande n'est pas irrecevable ; nous la rejetons néanmoins parce qu'on nous réclamerait ensuite autre chose et nous ne voulons pas qu'une concession serve de précédent à une exigence ultérieure. Un tel raisonnement agit à la fois sur la peur et sur la vanité, en présentant la guerre préventive comme un moyen d'assurer en même temps la sécurité et le prestige. Car, bien entendu, ceux qui se rallient à ce parti comptent bien que la menace suffira et qu'en les voyant résolus à se battre leurs adversaires reculeront. Mais ceux-ci font le même calcul.

Dans l'Assemblée, écoutant Périclès, il y avait des gens soucieux qui mesuraient les dangers de l'aventure. Ils savaient que l'armée de terre était faible : depuis tant d'années que la marine était au premier plan, on avait négligé ce qui concernait les fantassins. Ils se souvenaient de Tanagra et de Coronée, coûteuses défaites. Ils répétaient que Périclès était un médiocre général et que la marine, dont il était si fier, n'augmenterait pas ses chances dans une bataille rangée. Or, les

aux ennuis de la mobilisation. La guerre est honnie, non parce qu'elle tue, mais parce qu'elle empêche de jouir.

Athéniens ne peuvent obliger les Spartiates à accepter une rencontre sur mer, mais les Spartiates peuvent parfaitement envahir l'Attique, comme ils ont failli le faire en 447, et imposer un combat en terre ferme, où leur supériorité ne saurait manquer d'éclater. Alors Périclès expose son plan :

Les Péloponnésiens sont des petites gens qui n'entendent rien à la guerre moderne. Ils n'ont ni marine, ni budget, ni commandement unique. Ils n'ont pas même d'esclaves : chacun cultive sa terre de ses propres mains. Une saison militaire un peu prolongée les affamera, en les empêchant de travailler aux champs, d'autant mieux qu'ils n'ont pas de quoi se ravitailler à l'étranger. Les Athéniens, maîtres de la mer, débarqueront à l'improviste sur les côtes ennemies, ravageront le pays et intercepteront les communications, tout cela sans combat. Les Péloponnésiens envahiront l'Attique, mais la population se réfugiera dans les Longs Murs, lesquels, communiquant librement avec la mer, seront aussi inexpugnables qu'une île. On défendra la mer et la ville en abandonnant la campagne, car il faut éviter le risque d'une bataille rangée. Si l'issue en était fâcheuse, les alliés se soulèveraient aussitôt. La seule difficulté sera de rester calme et de se tenir strictement sur la défensive.

Le discours se termine par un de ces appels à l'orgueil collectif que Platon trouve si vulgaires. Aucun orateur ne pouvait se dispenser de flatter ainsi la foule et de lui donner en pâture la gloire des morts. « Plus le risque est grand, plus grande est la gloire. Nous sommes plus riches et mieux armés que nos pères, soyons aussi braves qu'ils l'ont été contre le Mède. Ne dégénérons pas de leur vertu ; défendons-

nous à outrance contre nos ennemis et faisons en sorte de ne pas transmettre cette puissance amoindrie à nos descendants. » Gros vin bon pour la foire. « Quand je m'entends louer ainsi, dit Socrate, je me sens grandi, je crois être devenu, par miracle, plus fier et plus beau ; quand j'ai la chance d'avoir des étrangers avec moi, je les traite aussitôt de plus haut. Et cette dignité persiste plusieurs jours, jusqu'à ce que l'enchantement cesse et que je me rappelle qui je suis. » Périclès avait l'art de prolonger l'enchantement jusqu'à ce que sa volonté fût accomplie.

Lorsqu'on lit son plan en pensant au désastre qui a terminé la guerre, on est comme l'étudiant en médecine qui, disséquant le cadavre, pose sans erreur le diagnostic sur lequel le grand médecin s'est trompé. Évidemment, un homme d'État risque gros qui commence une guerre en reconnaissant que son infanterie est insuffisante, et qui met le grand nombre des alliés dans la liste des ressources tout en avouant que ces mêmes alliés se révolteront au premier signe de faiblesse. La maîtrise de la mer ne dépendant pas seulement de l'importance de la flotte, mais aussi de la sécurité des escales et celle-ci de la fidélité de la Ligue, Athènes sera vaincue parce qu'elle devra lutter à la fois contre ses ennemis et contre les membres de la Confédération. Après les révoltes de l'Eubée, de Samos et Byzance, d'Égine, de Mégare, de Potidée, Périclès n'avait plus le droit de s'aveugler sur la précarité interne de l'Alliance.

Mais il est meilleur raisonneur que psychologue. Cimon, le brave soldat-laboureur qui trinquait avec ses journaliers, aurait-il jamais prévu qu'on dirait ceci à des paysans :

« Ce qu'il faut déplorer, ce n'est pas la perte des maisons et des terres, mais celle des hommes, car ce ne sont pas ces choses là qui acquièrent les hommes, mais les hommes qui les acquièrent. Si je me flattais de vous persuader, je vous dirais : sortez et ravagez vous-mêmes vos campagnes ; montrez aux Péloponnésiens que ce n'est pas pour de tels objets que vous vous humilierez devant eux. »

La phrase sur les possessions et les hommes et le rapport irréversible qu'il y a entre eux, elle a dû plaire à Protagoras, car elle implique une jolie définition de l'humanisme. Mais tout cela, qui n'est bon que pour des théoriciens, n'est même pas tout à fait sincère. Périclès envisage sereinement la dévastation de l'Attique parce qu'il estime qu'elle ne lèse pas l'Empire qui peut trouver du blé ailleurs. Chez lui, la pensée politique est toujours en avance sur la pensée sociale. Et son incapacité à comprendre les cas individuels se retournera contre lui, précisément parce que lui et tous ses amis, Protagoras, Anaxagore, Sophocle, Phidias, Aspasia, ont travaillé à développer autour d'eux des individus exigeants, vigoureux, prompts à crier : *homo sum...*, et parfaitement conscients d'être autre chose dans la belle Athènes qu'une unité dans un grand nombre.

De plus, quand les fantassins spartiates auront moissonné le blé et l'orge, les choses ne feront que commencer. Ils couperont les vignes et les oliviers qui occupent en Attique autant et plus de place que les céréales. Un vignoble ne produit de bon vin qu'après quatre ou cinq ans. Un olivier ne porte bien qu'après seize ou dix-huit ans ; il n'est en plein rapport qu'après quarante, parfois soixante ans. Les belles olivaias

datent de Pisistrate. Les cultures de l'Attique étaient les mieux soignées de la Grèce (1). Faut-il s'étonner si les paysans perdent la tête devant l'invasion ? Tous voudront qu'on en finisse immédiatement, les uns en se vengeant tout de suite, les autres en faisant la paix tout de suite. Le conseil péricléen de la guerre défensive, personne ne le suivra. C'est une idée d'humaniste. C'est peut-être pour cela que, depuis deux millénaires, les professeurs célèbrent Périclès avec tant de complaisance.

L'aventure où il jeta Athènes en 432 était aussi folle que celle où Guillaume II jeta l'Allemagne en 1914. La comparaison est valable, malgré l'admiration que nous inspire la personnalité de Périclès. C'est déjà cette même admiration qui a empêché Thucydide de voir que Périclès raisonne exactement comme Alcibiade et Cléon quand ceux-ci consentent à raisonner. Et les historiens modernes qui ont reconnu la faiblesse des arguments de Périclès, se demandant pourquoi il a déclaré la guerre, en arrivent parfois à se dire qu'il a saisi, comme Napoléon III, dans cette entreprise sans espoir, une diversion opportune aux difficultés de sa politique (Beloch). Son gouvernement était très discuté, mais c'était une sorte de monarchie, puisque, depuis quinze ans, il n'y avait plus eu de reddition de comptes. Et les régimes autoritaires, malhabiles à se modifier, ne découvrent d'autre principe de renouvellement que le recours à la guerre.

Cette explication est certainement injuste pour

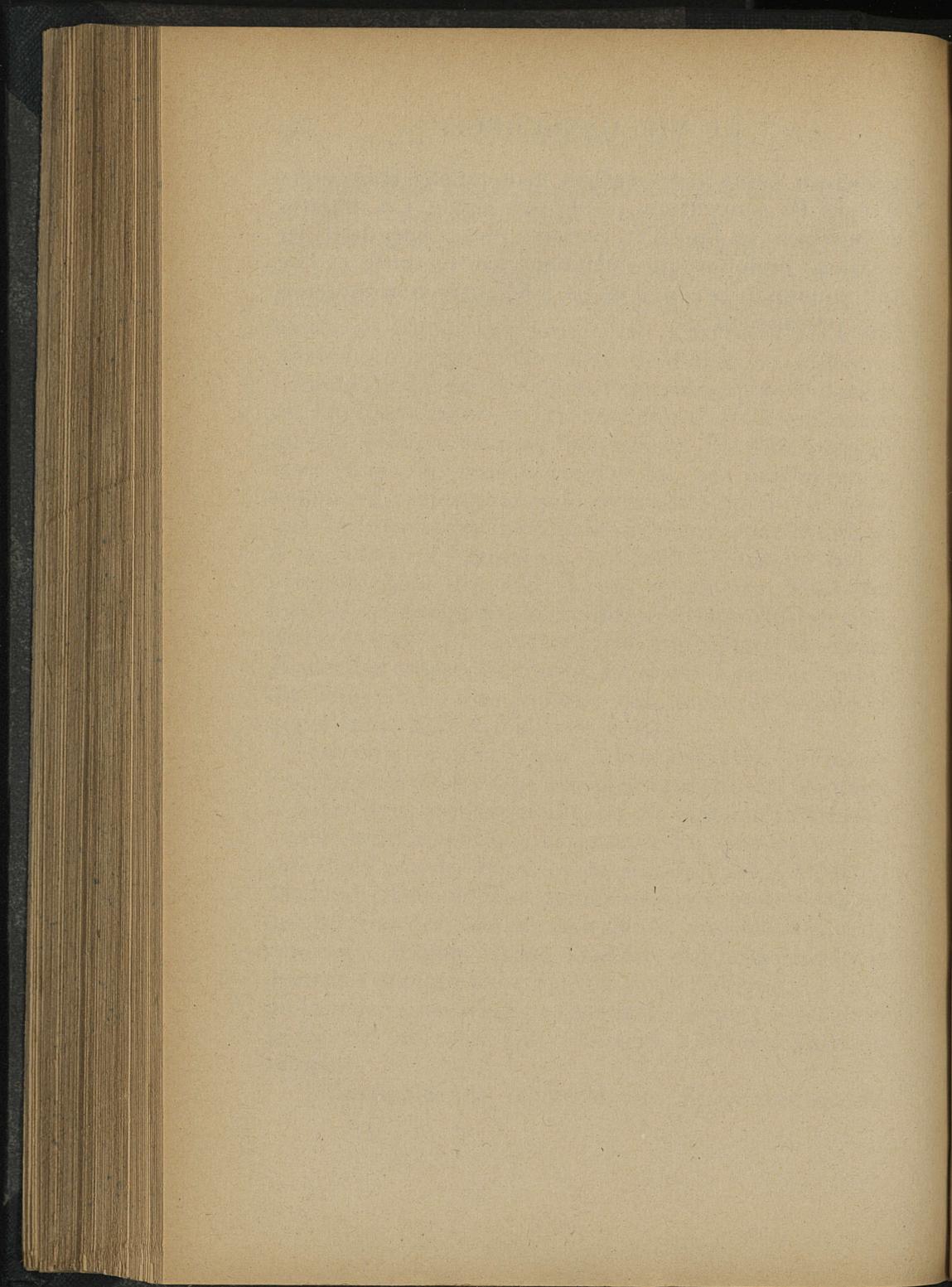
(1) Un professeur anglais, qui n'a probablement jamais vu de vignoble autrement qu'en automne, écrit sereinement : « Les hommes qui vivent du vin et des olives tombent naturellement dans l'indolence : la nature mûrit les fruits et ils n'ont qu'à les cueillir. » (Zimmern, *The greek Commonwealth*.)

Périclès. Pour éviter la guerre, il aurait fallu, dès 440 et même avant, modifier le statut de la Ligue et accepter un rétrécissement du plan primitif. Mais tout, autour de lui, s'opposait à ce retour en arrière. Lui-même subit l'attraction du risque dont tous les Alcéonides ont connu la griserie ; elle s'exercera aussi sur Alcibiade en qui nulle fibre de l'âme ne résistera. Comme Alcibiade, Périclès est convaincu que le danger est le climat même d'Athènes, que c'est là seulement qu'elle donnera sa plus haute fleur. En 432, presque tout le monde pensait comme lui, car une minorité seulement protesta lorsqu'il prétendit, une fois de plus, que, la lutte étant inévitable, Athènes avait avantage à en choisir le moment — bénéfice illusoire qui a précipité bien des déclarations de guerre. Peut-être avait-il été frappé par la rapidité avec laquelle Corinthe, entre 435 et 432, avait équipé une flotte ; il espéra gagner les autres de vitesse. Et il avait autour de lui, dit Thucydide, une jeunesse qui, faute de savoir ce que c'était, brûlait d'aller se battre.

La cité se jeta dans l'aventure avec le même optimisme qui, dix-sept ans plus tard, devait conduire la flotte dans la nasse sicilienne. Le malheur d'Athènes voulut que la politique hasardeuse lui ait toujours été conseillée par des hommes de grande valeur, Périclès, Alcibiade, Démosthène, tandis que la sagesse lui a été prêchée par des hommes peu doués, ou sans esprit, ou ennuyeux, Cimon, Nicias, Isocrate, qui prônaient lourdement l'entente avec Sparte, avec Philippe. Le miel de la persuasion n'est pas sur leurs lèvres ; il est dans la bouche de ceux qui exhortent à vivre dangereusement.

L'Assemblée fit répondre aux Spartiates qu'elle

n'obéirait point à des ordres, mais qu'elle était prête à régler les conventions par la voie légale. Les députés se retirèrent et l'on n'en renvoya plus. Cependant, les relations diplomatiques n'étaient pas rompues et l'on communiquait encore d'un pays à l'autre, non toutefois sans précautions.



CHAPITRE XIV

ADOSSÉ AU MUR.

La bataille de Potidée, commencée à l'automne de 432, durait depuis six mois quand les Thébains, qui appartenaient à l'alliance péloponnésienne, s'introduisirent par trahison dans Platées, l'unique ville de Béotie qui fût l'alliée d'Athènes, et la prirent en pleine paix. Ils y restèrent à peine une nuit, mais, de part et d'autre, il y eut des actes irréparables, si bien que ce mince événement eut des conséquences graves.

Thucydide fait de l'affaire de Platées un récit étonnant. Les Thébains entrent le soir dans le village où personne ne monte la garde ; ils se groupent sur la place publique et somment les bourgeois d'entrer dans la confédération béotienne. Les Platéens, pris au dépourvu, sont près de céder, mais ils s'aperçoivent que les autres sont peu nombreux, ce qui leur rend du courage. Ils s'enferment chez eux, communiquent d'une maison à l'autre en perçant les cloisons mitoyennes (ainsi fit-on pendant le siège de Saragosse, en 1808, et à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine, pendant l'insurrection du 25 juin 1848), dressent leur plan et attaquent les Thébains qui campent sur la place. Les

Thébains essayent de se sauver, mais ils ne connaissent pas l'endroit, il n'y a pas de lune ; une averse d'avril remplit les venelles de ruisseaux de boue ; du haut des toits, les femmes jettent sur eux des tuiles et des pierres ; on a barricadé les rues avec des chariots dételés. Pour fermer la souricière, ceux de Platées ont calé le verrou de la porte urbaine en y cassant un fer de javelot. Les Thébains furent tués ou capturés.

Le vrai drame commence le lendemain. Un autre contingent était parti de Thèbes le soir et, retardé par l'orage, était arrivé trop tard pour rejoindre le premier. Ici, deux versions sont en présence, et Thucydide n'a pas jugé qu'aucune d'elles fût plus vraisemblable que l'autre. Les Thébains dirent que les Platéens leur avaient promis sous serment, s'ils quittaient le pays, de libérer les prisonniers. Les Platéens affirmèrent n'avoir rien juré. Ce qui est certain, c'est que les Thébains évacuèrent le pays sans avoir fait aucun mal et que les Platéens massacrèrent aussitôt leurs 180 prisonniers. Un courrier venu d'Athènes, demandant de ne rien décider à propos des captifs, arriva trop tard.

L'offensive des Thébains contre Platées était une faute politique, car ce bourg illustre était un des lieux saints de la guerre médique. C'est là que l'armée dorienne avait remporté son plus beau triomphe sur Xerxès. Après la bataille de 479, le roi de Sparte avait offert un sacrifice solennel à Zeus libérateur et promis aux Platéens que, si jamais personne les attaquait injustement et pour les asservir, les alliés présents les assisteraient de tout leur pouvoir. En ce printemps de 431, Platées est attaquée en pleine paix et Sparte, loin d'exécuter le serment de 479, l'abandonne à ses alliés, ces Thébains qui, en 480, étaient du côté des

Perses. Cela était bien fait pour ébranler dans leur spartophilie les aristocrates athéniens qui en sont encore à ne reconnaître qu'un ennemi, le Barbare. Périclès savait, par expérience personnelle, ce que les indignations populaires ont de factice, mais il s'entendait fort bien à les exploiter. Il fit arrêter tous les Béotiens qui se trouvaient en Attique et obtint l'appui d'un contingent thessalien. D'autre part, le massacre des prisonniers était une violation du droit des gens qui servit en pays dorien à exciter les esprits contre Athènes et ses amis. Le roi Archidame, en soupirant, prononça des paroles prévues, disant aux Péloponnésiens réunis dans l'Isthme que la Grèce avait les yeux fixés sur eux et formait des vœux pour leur succès, mais que celui-ci dépendait de leur prudence et de leur discipline. Puisque la guerre n'était plus évitable, le vieux seigneur souhaitait du moins qu'elle se fît avec correction. Il tenta encore une démarche, alors que l'armée s'était déjà ébranlée : il envoya vers Athènes un chargé de mission que l'Assemblée, instituée par Périclès, refusa d'entendre et qu'on reconduisit à la frontière en l'empêchant de communiquer avec personne. En voyant revenir son plénipotentiaire, Archidame, la mort dans l'âme, comprit que les jeux étaient faits. Il organisa méthodiquement l'invasion, dans les mêmes dispositions à peu près où Nicias, en 415, prit la tête de l'expédition de Sicile après s'y être opposé de toutes ses forces. Il y aurait là matière à quelques réflexions sur le thème éternel de la grandeur et de la servitude militaires.

Plutarque raconte que 60.000 fantassins péloponnésiens envahirent l'Attique, chiffre très exagéré, supérieur même à l'effectif total de la Ligue. Périclès ne